DEC 3 1934

1e Année. N° 22.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 NOVEMBRE 1934

		Pages.
han Bojer	*La Maison et la Mer.* — I	241
mte de Fels	*Opinions du Marquis de Scourdiac.*	280
ndré Maurois	*Portraits nouveaux de Charles Dickens.*	289
exandre Arnoux	*La Jambe de bois*	302
mte de Zurich	*Madame de la Briche.* — I	324
de Roussy de Sales	*Roosevelt et son opposition*	353
enry Salomon	*Au Quai d'Orsay il y a un demi-siècle.*	373
arcel Thiébaut	*Jean Giraudoux*	395
rançois Leuwen	*Le Congrès de Nantes*	427
aul Alfassa	*Le Quatrième centenaire du Corrège.*	435
onstantin Photiadès	*La Musique*	444
rançois Porché	*Le Théâtre*	455
lbert Flament	*Tableaux de Paris*	462

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la *Revue de Paris* de novembre 1834, Honoré de Balzac, dans une lon *Lettre adressée aux écrivains français du XIXe siècle*, s'élève contre la légèreté Français tout prêts à dépenser leur argent pour de frivoles plaisirs, mais faisant calculs d'avares pour éviter d'acheter un livre. Aussi la situation des écrivains et libraires était-elle... en 1834... difficile. Pourtant, au moment même où les indust du livre souffraient, des sommes considérables étaient encaissées chaque jour par directeurs de salles de spectacle. La place nous manque, et nous le regrettons, p reproduire le développement où Balzac montre que dix millions vont chaque an au théâtre, tandis qu'un million à peine est dépensé pour les livres.

Gardez la proportion en augmentant les sommes, songez à l'affluence des gens se pressent dans les cinémas, à la crise actuelle de l'édition, vous reconnaîtrez q cent ans après, la situation n'a guère changé.

A la crise du livre, Balzac attribue une autre cause : par « économie » les Franç font circuler indéfiniment les livres par un jeu savant de prêts. Ils sont moins avar d'après lui, quand il s'agit de donner de l'argent aux journaux!

En France, messieurs, dans ce beau pays où les femmes sont élégantes et gracieu comme elles ne sont nulle part, la plus jolie femme attend patiemment, pour lire Eug Sue, Nodier, Gozlan, Janin, V. Hugo, G. Sand, Mérimée, que la modiste ait lu le volu en compagnie, le soir, dans son lit; que la femme d'un charcutier ait achevé le dénouem et l'ait graissé, que l'étudiant y ait laissé son parfum de pipe, y ait cloué ses observati lascives ou bouffonnes. En France, un livre, le livre où l'auteur a mis une offrande écr se promène dans les alentours d'une famille. Oui, c'est à qui se soustraira même à l'im des deux sous du cabinet littéraire. — « Prêtez-moi Notre-Dame, *envoyez-m* Jacques? » *sont dits par des gens riches dont la voiture passerait au besoin sur le co d'un mendiant qui veut deux sous pour une roquille, sa littérature à lui. Personne n'hé à donner quarante francs pour aller entendre Odry, Arnal, Bouffé, à donner trois lo pour aller à l'Opéra; mais il n'est pas encore admis qu'on envoie douze francs à un libra pour lire à son aise, dans un livre propre et vierge, l'œuvre nouvelle la plus intéressan qui donne quelques journées de lecture ou quelques heures de méditation, qui fait voyag dans l'histoire du pays ou dans les souvenirs de la vie! Non, les dix mille familles rich les vingt mille personnes aisées de la France, n'ont pas cent francs pour les vingt volum remarquables que notre nation publie par année, et ils les donnent au journalisme.*

. . . . . .

Aristocratie, vous êtes morte : l'égalité triomphe; la duchesse attend que sa cou rière ait lu la Salamandre *avant de la lire; elle attendra, elle quêtera même po éviter de donner au talent l'obole inconnue, le seul denier que puisse recevoir le tale Ce crime social est une petite infamie secrète dont on n'a pas à rougir. Il est des villes o la* Revue de Paris *de janvier est lue en décembre. Des femmes élégantes éternuent o beau milieu des* Feuilles d'automne, *par le fait d'un bourgeois qui a laissé coulé d tabac en tournant un feuillet. Qui de nous n'a pas entendu dire à des millionnaires : — ne puis pas avoir tel livre; il est toujours en lecture!*

. . . . . .

Enfin, les Français de 1834 estimaient — à tort — que les livres se vendaien trop cher.

A tous nos maux, ajoutons cet arrêt : les mœurs repoussent les livres. Quelque libraires ont pensé que le prix de nos livres était excessif. Erreur! Nos livres ne se vende pas aussi cher que se vendaient les livres avant la révolution; et, avant la révolution, su douze écrivains, sept recevaient des pensions considérables payées ou par des souverain étrangers, ou par la cour, ou par le gouvernement.

En 1934 aussi, les livres se vendent moins cher qu'avant... la guerre, et pourtant

LA MAISON ET LA MER

LIVRE PREMIER

I

Vers 1900, la destinée réunit deux jeunes gens dans une pension bourgeoise de la capitale. Elle était située sous les toits d'un immeuble de six étages du quartier Grensen, et les fenêtres des petites chambres s'avançaient hors du toit en pente et semblaient une rangée de têtes d'animaux qui contemplaient la ville. A l'intérieur, le plafond était bas, les couloirs avaient une odeur de vieille victuaille, et la longue salle à manger n'était éclairée que par une seule fenêtre, qui donnait sur la cour. Mais on y logeait à bon marché; gens de bureau ou étudiants pouvaient avoir le vivre et le couvert même pour 50 couronnes par mois[1], la chère de la maison ne rendait personne rose ou gras, mais bien des hôtes y demeuraient quand même des années.

Le dimanche, la pension était vide et silencieuse au moment du dîner. Ceux qui avaient des parents en ville étaient souvent invités, ceux qui disposaient d'une couronne allaient au restaurant s'offrir un solide rosbif. Ceux-là seuls restaient, qui n'avaient ni famille en ville, ni argent, et à un dîner du dimanche, en novembre, la longue table à manger fut tellement délaissée que les deux convives avaient l'air d'îles séparées par de nombreux milles. Au bout de la table trônait la

1. 70 francs d'alors.

maigre hôtesse aux yeux louches, dont les cheveux noirs ramenés en arrière formaient un nœud dans le cou, et plus loin on voyait devant son couvert un blondin qui pouvait avoir vingt ans, avec d'épaisses lunettes et un large visage couvert d'une barbe laineuse. Enfin, tout à l'autre bout de la table, était assis un garçon du même âge, aux cheveux foncés, bien rasé, habillé de cheviotte bleue, dont les yeux bruns et vifs paraissaient tout le temps chercher quelque motif d'amusement. Une petite touffe ondulée de ses cheveux sombres descendait sur son front.

L'hôtesse se mit à rire.

— On ne dira pas que nous sommes en nombre aujourd'hui. Ne pouvez-vous pas venir par ici tous les deux? Comme ça nous pourrons nous parler sans crier.

Les jeunes gens se levèrent, prirent chacun sa serviette, et se rapprochèrent. Lorsque le garçon aux lunettes fut debout, il apparut très long et dégingandé, l'autre était plus trapu, et ses mouvements étaient libres et aisés.

— Ces messieurs doivent se connaître?

Tous deux sourirent et firent signe que non.

L'hôtesse fit un mouvement de la main vers le garçon brun.

— M. Pram, étudiant..., et M. Nygaard, étudiant. Tous deux juristes, je crois.

— Oui, je vous ai observé, — dit Pram à l'autre à travers la table, — mais je n'osais pas m'approcher, parce que vous m'aviez l'air tellement savant.

— Oh, grand Dieu, est-ce que j'ai cet air-là? — répond Nygaard, et il branle la tête.

Au café, ils restent seuls, tous deux, assis sur un canapé dans le salon au plafond bas. Il y avait là des meubles en peluche fanée, des palmiers dans les coins, et un perroquet vert qui jurait sans cesse dans sa cage de fer. Les deux jeunes gens avaient ceci de commun, qu'ils n'avaient pas bavardé depuis longtemps avec un camarade; leur conversation devint de plus en plus animée, et ils ne tardèrent pas à en savoir assez long l'un sur l'autre. Tous deux avaient commencé tard leurs études. Pram venait d'une ville du sud et avait d'abord navigué, Nygaard était du Nordland et avait été quelque temps

instituteur, puis un jour était parti pour Oslo et avait passé son baccalauréat au bout d'un an.

— Ça, c'est fort, — dit Pram..., — il m'en a fallu deux.

— Garborg l'a fait aussi en un an, explique l'autre, en appuyant d'un signe de tête.

— Bien, alors il y a vous et Garborg, — dit Pram avec un sourire et en clignant des yeux.

— Vous êtes avancé dans votre droit?

— Oh, pauvre moi, je me débats encore avec le second examen[1]. C'est le latin qui ne va pas.

— Pfuh, c'est une vieille superstition de dire le latin si difficile. Avez-vous un bon répétiteur?

— Hé, si seulement l'élève était moitié aussi bon.

— J'ai des élèves, moi aussi, en anglais et en latin. C'est de ça que je vis.

— Eh bien, adieu, — dit Pram, essayant de s'esquiver.

Mais Nygaard le suivit, et lorsqu'ils furent devant la porte de Pram, il demanda :

— Vous permettez que je voie comment vous êtes installé?

— Je vous en prie, — soupira l'autre.

Le long garçon à lunettes resta debout dans la pièce, devant la porte, surpris et curieux. Ce n'était pas là une chambre de pension ordinaire, c'était intime, et portait la marque de son habitant. Au-dessus du lit était accrochée une collection de vieux portraits dans des cadres ovales noirs, avec une bordure d'or en dedans, portraits de famille, sans doute; dans un coin brillaient les couvercles d'argent d'une rangée de vieilles pipes d'écume, ce qui le fit penser à des préfets et des évêques; il y avait là des tablettes de livres avec de nombreux volumes de couleurs diverses, qui n'étaient pas du tout des livres d'étude; et à la fenêtre un grand géranium déployait ses fleurs rouge sang. Nygaard pensait à sa propre chambre nue, avec des résidus de tabac parmi des cahiers de notes prises aux cours et des cols sales.

— Je vois que je suis chez des gens de race, — dit-il. — Les Pram sont au nombre de nos plus anciennes familles.

— Oh, ma branche est aujourd'hui bien tombée.

1. C'est-à-dire le premier examen après le baccalauréat, et où l'on n'est pas encore spécialisé.

Pram s'assit à sa table et se mit à bourrer une pipe.

— Est-ce que vous jouez aussi? — demande Nygaard.

— Non.

— Mais vous avez un violon à votre mur.

— Oui, — dit Pram, et il allume sa pipe.

Il se demandait : « Comment diable est-ce que j'arriverai à me débarrasser de lui? » Par la suite, le souvenir lui est souvent revenu de cette première impression que lui avait causée Nygaard, c'était un déplaisir physique, non parce que sa barbe avait un air de mauvaise herbe et parce que sa veste brune et son pantalon noir ciré rappelaient une boutique de marchand d'habits, non, mais des pores de son visage semblait s'exhaler une affabilité qui demandait obséquieusement la permission de devenir collante. Hors d'ici!

— Une pension comme celle-ci est vraiment une drôle de ménagerie, — dit Nygaard en prenant un siège et se rapprochant de l'autre, sans observer que Pram se recule malgré lui. — Ainsi, aujourd'hui, au déjeuner..., avez-vous remarqué le jeune ingénieur qui voulait endoctriner le prêtre en politique.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Un ingénieur! Il a fait sans doute tout au plus ses classes moyennes avant d'entrer à l'école technique, c'est-à-dire acquis les premiers éléments d'anglais et d'allemand, tandis que le prêtre..., avec le français, le grec et le latin, et l'hébreu...

Cette fois, ce fut Pram qui resta bouche bée, fixant l'autre.

— Alors, vous jugez les gens d'après leur temps d'école, vous!

Et il eut un rire singulier.

Nygaard rougit et croisa les mains sur son genou qu'il tint levé.

— Oui, sinon pourquoi nous bourrer de toute cette science? Mais sans doute jugez-vous d'après les origines familiales et ces choses-là.

— Non, autrefois c'était d'après la barbe.

Nygaard eut l'air ébahi.

— Je voulais que tout le monde portât toute sa barbe, comme mon père. Ensuite, ce furent les lunettes. Car tous les poètes et les prophètes en avaient. Aujourd'hui... oui, aujourd'hui, c'est surtout selon que les gens sont plus ou moins radicaux.

— Aha, alors vous êtes socialiste, je suppose?

Pram fit signe que oui.

— Et vous pensez que les ouvriers d'usine doivent nous gouverner?

— Je déteste les ouvriers d'usine. C'est d'ailleurs un type d'hommes en voie de disparaître, les machines les rendront bientôt superflus. Non, le socialisme, c'est l'action collective en grand. Peut-être, en définitive, une question musicale.

— Hein! — Nygaard eut un sursaut et ouvrit de grands yeux, si bien qu'il dut enlever ses lunettes et les essuyer. — Vous dites musicale...?

— Et peut-être religieuse. Mais nous pourrons parler de ça une autre fois.

Nygaard comprit qu'il devait s'en aller et se leva.

— Et vous devez avoir une famille et des amis en ville, avec qui vous distraire?

— Pas une âme.

Et pendant un instant ils se regardèrent et furent unis dans le sentiment de leur solitude au milieu de la grande ville.

Arrivé à la porte, Nygaard se retourna et fit deux pas :

— Il faut bien que je vous le dise moi-même, mais je ne suis pas mauvais professeur. Je sais plus de trois mille mots anglais, et pour ce qui est du latin, il n'y a pas une phrase de la grammaire de Schneider que je ne sache sur le bout des doigts. Vous savez, le vieil Heltberg, celui qui a fait passer le bachot à Ibsen et à Björnson, il avait quelques trucs superbes, il apprenait à ses gaillards à chanter les règles, les formules et les mots.

— Vous faites ça aussi? — Pram le regardait les yeux mi-clos.

— Hé oui, j'ai mes petits trucs.

Mais l'autre ne mordait pas, Nygaard s'inclina et sortit.

Pram aspira une grande bouffée d'air, ouf! Et pourtant, ce séminariste s'exprimait bien. Pourquoi n'avait-il pas choisi plutôt la carrière sacerdotale. Il devrait viser à devenir évêque.

Rentré chez lui, Nygaard arpenta le plancher, les mains dans les poches, puis il s'assit, tourné vers la fenêtre, les yeux fixes.

Humilié de nouveau. Il s'était abaissé au point de s'offrir

comme répétiteur, et l'autre l'avait tout doucement mis à la porte. Tu n'es pas assez bon. Tu es paysan.

Cela faisait trois ans passés dans la capitale, et il n'avait pas trouvé un ami, pas une famille à qui recourir lorsqu'il éprouvait quelque ennui, pas une jeune fille avec qui entrer un peu en confidence. Il n'avait vécu que dans ses cours et son travail, avait économisé les allumettes, rapiécé lui-même ses souliers, c'était les livres toute la journée, et la nuit, la nostalgie. Dans la rue, il respirait le mauvais air, il se rappelait le Nordland avec ses orages vivifiants, ses courses de nuages, son atmosphère salubre et salée, ses nuées d'oiseaux sur les fjords. Il n'avait pas les moyens de fréquenter l'association des étudiants, et que diable pourrait-il y faire, il ne se souciait pas des fadaises que l'on y discutait. Dès qu'il serait quitte de ses derniers examens, il voulait rentrer au pays, s'installer comme avocat, devenir un jour juge cantonal, siéger et juger ses anciens camarades. Ici, dans les rues, il ne rencontrait jamais une figure de connaissance, et les longs alignements de maisons de pierres semblaient l'observer et demander : qu'est-ce que veut ce morse? Il lui arrivait de s'introduire dans une maison pour donner une leçon à un enfant qui ne pouvait pas bien suivre les cours du lycée, mais le ton des parents était condescendant, et personne ne l'invitait à entrer au salon. Ah, non.

Mais lorsque, le soir, il longeait seul ces froides maisons de pierre, il savait que l'on pouvait être en fête ou se divertir derrière les fenêtres éclairées. Il voyait mentionnés dans les journaux des banquets, et il essayait de se représenter de longues tables avec des gens en gala, les hommes avec des décorations, les femmes en soie et velours, et des toasts, hourra! Un dimanche, il voit dans la rue un monsieur qui passe en redingote et chapeau haut de forme... il va sans doute en visite et déposera une carte, ou bien sera reçu et aura du porto. Il y a des dîners de famille, des bals, des noces, d'aimables réceptions avec de la musique et des belles femmes, on parle des livres et des idées nouvelles, mais les maisons de pierre tiennent leurs portes fermées au garçon de la campagne. Et si l'on pouvait imaginer que lui, équipé comme les autres, s'introduise dans une pareille réunion, il s'y sentirait comme un éléphant dans une maison de verre, il renver-

serait des sièges, dirait des balourdises, répandrait son vin quand il voudrait lever son verre pour un toast, et les autres cligneraient de l'œil et se moqueraient de lui, comme Pram aujourd'hui. Il regarde à travers les vitres du Grand Hôtel, c'est là que sont les peintres et les écrivains célèbres, mais lui reste là, inconnu, négligé, trop pauvre pour entrer et boire un verre de bière.

Il n'avait donc rien d'autre pour se remonter que de se dire que le paysan est quand même le personnage principal dans le pays, qu'il est la noblesse, la nation même, d'après ce qu'ont dit Garborg et les chefs. Il y avait seulement ceci de fâcheux, que les prêcheurs de cet évangile vivaient eux-mêmes agréablement avec les gens de la ville, étaient logés comme eux, mangeaient, buvaient, s'habillaient et festoyaient comme eux. Et lui? Noblesse? Ah oui. Rien qu'aujourd'hui, quand il allait se mettre à causer avec ce gueux de citadin, Pram, il a été si peu sûr de lui qu'il a dit de plus en plus de bêtises, précisément lorsqu'il voulait se faire valoir et dire quelque chose de bien. Cours, études, examens..., oui, c'est bien, mais si tout, en dehors de cela, reste en toi sans culture? Comment suppléeras-tu à ce manque?

Il est debout devant la petite glace sur le mur, et se regarde. Tu pourrais au moins racler la broussaille de ton visage... Pram? Si l'on pouvait être aussi sûr de soi. Le national n'est qu'une fiction, il a dit. Et le socialisme est une question musicale. As-tu entendu rien d'aussi stupide? Et tout de même. Qu'est-ce que le tact? C'est quelque chose comme un diapason qui est en chacun de nous, et tu ne te fies pas au tien... mais celui de Pram? Il fonctionne bien. Si l'on pouvait avoir ce garçon toujours sous la main.

Le dimanche après-midi est long en novembre, le jour baisse de bonne heure, une brume enveloppe les pâtés de maisons, mais la ville est bruyante, et les gens circulent, à pied ou en voiture, pour se rendre visite. Cependant tel ou tel, dans les pensions, reste dans sa chambre, le regard vide, et ne peut travailler en ce moment, et plus il entend de bruit au dehors, plus il est seul dans son coin. Vers le soir, on frappe à la porte de Nygaard, et à sa grande surprise, c'est Pram qui entre.

— Oho, — dit-il, — vous êtes là tout morose, vous aussi.

— Hé oui, je n'ai pas le choix. Asseyez-vous.

Pram s'assied.

— C'est au sujet de la tendance nationale, dont nous avons parlé..., vous comprenez bien que j'ai raison. Prenez un de nos grands hommes, il est Norvégien, bien, mais les matériaux qui composent son esprit proviennent de partout, de Jérusalem, d'Athènes, de Paris, de Londres, pas beaucoup de Berlin, mais d'autant plus de Weimar et... d'où étaient donc Kant et Hegel? Alors, qu'est-ce qui reste de norvégien? Et voyez simplement un homme de la rue aujourd'hui : son chapeau est de Londres, sa chemise de Manchester, ses souliers de Boston, son couteau de poche d'Eikistuna, son porte-monnaie de Buenos-Aires. Jusqu'au mannequin de paysanne qui sourit à la fenêtre des bureaux de voyages..., elle est en costume national, elle a des dents blanches, un baquet au bras, des bols de bière et des tasses de bois autour d'elle, mais tout cela ne vient pas d'une ferme norvégienne, c'est fabriqué en Allemagne. Oh non, nous pouvons lutter contre le courant, nous sommes internationalisés à fond, corps et âme. Et c'est pourquoi je vous dis que personne ne fait attention à ce qui est vraiment grand à notre époque. Ce qui est grand, c'est qu'il est en train de se former une âme humaine nouvelle, l'âme universelle. Ce qui est personnel doit disparaître, c'est pourquoi je suis socialiste, et vous verrez que le national et l'individualisme sont condamnés. Excusez-moi.

Et il se lève, fait un signe de tête et sort. Évidemment, il s'était senti tellement seul qu'il avait éprouvé le besoin de parler, d'avoir un auditeur. Maintenant c'est fait... bonsoir. Il ne se soucie pas d'entendre l'opinion de Nygaard.

Le lendemain soir, celui-ci se lève et s'en va trouver Pram, car il a, lui aussi, à dire sur la tendance nationale ceci et cela, que le citadin devra se résigner à écouter. Croit-il donc que la langue, les contes et les chants populaires, et l'art de bâtir du vieux temps, ne sont que futilités..., il va bien voir!

Et voilà qu'un jour Pram est malade et doit aller à l'hôpital se faire opérer de l'appendicite. Lorsqu'il se réveille du sommeil narcotique, il regarde autour de lui dans une grande salle où une rangée de visages inconnus sont tournés vers lui. Ils sont blancs comme les draps et font penser à des cadavres, et

lui-même a aussi le sentiment d'être un mort parmi des morts. Le jour passe, la nuit vient, elle n'en finit pas, il est morne..., et puis c'est une autre journée, qui est encore plus longue. Les autres reçoivent des visites, mais il n'y en a pas pour lui.

Il pense à sa mère. Il a quelque souvenir du temps où ils étaient riches, ils habitaient une grande maison peinte en blanc, dont le jardin descendait jusqu'au rivage; sa mère était fille de cultivateurs de Toten, mais là, elle était la dame riche entre toutes. Puis le père fait naufrage, il a donné caution pour des amis, les affaires tournent mal, et un beau jour le prévôt arrive et met aux enchères la maison et les meubles. Pram a un frère jumeau, qui est maintenant second dans la Société bergensoise de navigation, mais alors ils étaient tout petits, ils voyaient les gens s'en aller avec les belles choses de chez père et mère, ils ne savaient pas ce que c'est que d'acheter et vendre, et ils criaient et voulaient ravoir les objets. Oh, quelle journée! Pauvre mère. Les deux frères avaient jusqu'alors dormi dans le même lit, et disaient nous au lieu de moi. « Mère, nous avons mal aux dents... mère, nous avons saigné cette nuit. » Et la mère — c'était bien fini d'être la dame entre toutes — retroussa ses manches et se démena pour nourrir ses garçons. Pendant quinze ans elle a tenu un cabaret pour les marins là-bas, elle n'a plus de rapports avec les bourgeois, elle essaye maintenant d'entretenir un étudiant ici, dans la capitale, mais toutes les fois qu'il reçoit d'elle des subsides, il a bien envie de les lui renvoyer.

Comme il est là, couché, un jour qu'il se sent fort mal en point, la porte s'ouvre, et... mais oui, c'est Nygaard. Quelqu'un a tout de même pensé à lui! Et ce garçon a rasé l'herbe folle de ses joues, et s'avance vêtu de cheviotte bleue, maintenant il a l'air d'un blanc. Pram, tout patraque, est sans défense contre les émotions, et tend la main.

— C'est gentil à vous, mon cher.

Il n'est pas loin d'avoir un sanglot. Nygaard s'assied au bord du lit.

— Comment ça va-t-il?

— Mal.

— Je crois que vous avez un peu de fièvre.

Il tâte la main chaude, voit combien la figure fait rouge, à

côté des draps blancs, les yeux sont brillants, la respiration difficile.

— Fichtre oui, que j'ai de la fièvre. Ils ont laissé les portes ouvertes pendant que j'étais nu sur la table de boucherie, et alors je me suis refroidi, et ça peut amener quelque chose de pire.

Nygaard posa la main sur le front brûlant de Pram, qui ferma les yeux et sourit.

— Ah!..., ça fait vraiment du bien!

Une fraîcheur lui coula du front dans le corps, il fut soulagé, c'était bon. Un moment après, il dit, sans ouvrir les yeux :

— Mon cher, allez dehors, et tenez votre main un moment dans la neige, et puis revenez.

Nygaard sortit, vint de nouveau poser la main sur le front chaud, et le malade sourit encore avec une sensation de bien-être, le monde lui sembla bon, et jamais il n'oublia depuis que c'était Nygaard qui lui avait procuré ce soulagement.

— Si... si je ne vais pas mieux demain, il faut que je vous aie pour écrire à ma mère.

Alors un élan de joie secoua Nygaard. Certes, il ne demandait pas mieux que d'écrire à une madame Pram.

Lorsque son camarade quitta l'hôpital peu avant Noël, ce fut Nygaard qui alla le chercher en voiture. Et le lendemain, Pram, faible et pâle, entre chez lui et dit :

— Vous m'avez bien dit que vous pouvez faire entrer dans la tête le latin en musique? Je voudrais bien que vous chantiez une chanson pour moi aussi.

Et il ne tarda pas à se rendre compte que le gars du Nordland était vraiment calé, et saurait le pousser. Et le gars lui-même eut plus de tenue, Dieu sait si ce n'était pas parce qu'il pouvait donner des devoirs à l'autre, lui faire des compliments, être mécontent, régler l'emploi de son temps. Pram se prit de goût pour cette sollicitude impérieuse, c'était pour lui un soutien. S'il voulait se faire valoir, il demandait :

— As-tu lu Nietzsche?

Alors l'autre rétorquait :

— As-tu appris tes leçons pour demain?

Nygaard éprouvait d'ailleurs un bien-être singulier à bourrer l'autre de savoir. Ils étaient désormais camarades, chaque

nouvelle conversation les rapprochait davantage, et Pram lui paraissait posséder tout ce qui lui manquait à lui-même. Il pensait souvent : si l'on était ainsi... Savoir se comporter avec tant d'assurance au milieu de tous dans la pension, plaisanter aussi audacieusement sans blesser, dire des bêtises sans devenir fade, parler de tout de façon irrespectueuse, et en même temps être sérieux. Il ne se lassait pas d'interroger Pram sur ses relations de famille, et chaque renseignement nouveau était comme une friandise qu'il goûtait et absorbait. Bien entendu, ils fumaient ensemble et étaient en désaccord sur beaucoup de questions, et lorsque Nygaard était seul, il se disait : « Diable, il m'accroche et me dissipe avec tout ça, et j'ai vraiment autre chose à faire. » Et tout de même, par là lui étaient imposées de nouvelles pensées, qui l'éveillaient, et il ne se rendait pas compte lui-même qu'il commençait à imiter Pram. S'il avait quelque hésitation, il se demandait : « Qu'aurait fait Pram? » Et il éprouvait une pointe de jalousie si quelqu'un, au salon, causait trop longtemps avec son camarade.

Un dimanche matin, Pram le rencontre dans le couloir, au moment où Nygaard, prêt à sortir, met un psautier dans sa poche. Pram s'arrête brusquement.

— Où vas-tu?

— A l'église, — dit l'autre.

Pram resta planté à le regarder s'éloigner. Et tard le soir, il entre chez lui lentement, sans frapper, ne dit pas bonsoir, et va s'asseoir sur une chaise, croise les mains sur un genou, et regarde l'autre un moment.

— Aha, — dit-il enfin.

— Quoi donc? — Nygaard lève les yeux de ses livres.

— Aha. Nous allons à l'église. Nous sommes religieux.

Nygaard fait signe que oui, prêt à se défendre.

— C'est drôle. — Pram branle la tête et regarde dans le vide.

— C'est si drôle que ça? — Pram reste hébété.

— Je ne voudrais pas te blesser. Mais alors tu crois qu'il existe un grand père quelque part, appelons cet endroit le ciel, qui tient registre de nos grands et de nos petits péchés?

— Hm. — Cette fois Nygaard se sentit supérieur. Il fit

comprendre à l'autre qu'il y a des sujets qui sont trop intimes pour donner matière à des bavardages.

— Ce fut sans doute agréable d'y recourir, lorsque tu circulais ici tout seul?

Les yeux de Pram étaient très sérieux.

— Eh oui... les églises sont parmi les rares maisons qui ne nous sont pas fermées, à nous autres gens de la campagne.

— Et puis c'est le soir, n'est-ce pas? Quand tu es là seul, couché, la lumière éteinte..., il est bon de savoir que quelqu'un veille?

— Hm. — Nygaard sourit, mais maintient toujours l'autre à distance.

— Écoute, ne t'arrive-t-il jamais d'entendre des sons qui... qui n'ont pas de rapport avec ce que nous appelons les bruits de tous les jours? Une sorte de mugissement d'orgue où se confondent tous les temps, les lieux, les gens, animaux, plantes, étoiles, soleils, tout, en un merveilleux ensemble?

Nygaard fixe les yeux sur son camarade, mais secoue la tête.

Pram, après un silence, dit, tourné vers la porte :

— Peuh... il existe toujours une religiosité qui se restreint à ces questions de salut et de pardon des péchés. Il faudra que nous en discutions à l'occasion.

Et il se lève, sourit, dit bonsoir et s'en va.

Au printemps, Pram est quitte de son examen, et Nygaard arrive un jour, et dit :

— Nous n'allons plus être ensemble maintenant, c'est fini.

— Comment? Tu déménages?

— C'est trop cher pour moi, ici, malheureusement.

— Ici? Mais y a-t-il un trou, en ville, qui soit meilleur marché?

— Oui, si l'on fait soi-même sa cuisine. Mais tu as sans doute les moyens de continuer ici?

— Les moyens? Ma mère prend 10 öre pour une tasse de café, et 5 pour la tartine, et là-dessus elle doit encore me nourrir... Non, vraiment, ça revient meilleur marché?

— Si tu veux t'en contenter, nous pouvons bien loger ensemble, dit Nygaard. Ce sera encore moins cher à deux.

Pram regarda un instant son camarade. Il éprouva une légère répugnance... avoir son lit dans la même chambre que celui-là? Mais il finit par accepter.

II

Entre la jeunesse et l'âge d'homme s'étend un fossé d'années, où les amis se séparent et vaguent çà et là, chacun dans sa partie du monde, et la première année ils s'écrivent des lettres nombreuses, moins la seconde, et de plus en plus rarement ensuite. Ils continuent toutefois à tenir leur place, chacun, dans l'esprit de l'autre, et ils y exercent leur influence, qu'ils s'en aperçoivent ou non.

Par un jour de novembre 1914, Nygaard se promenait de long en large, à pas lents, dans la salle d'attente de la gare de l'Est. Il était sorti sur le quai pour accueillir Pram, mais le train du Valdres était en retard, et dans la salle d'attente, au moins, il faisait chaud. Toutes les fois qu'on ouvrait une porte, une buée glacée pénétrait. Les rares personnes assises le long des murs avaient acheté des journaux et parlaient de la guerre entre elles.

Mais Nygaard songe qu'il va revoir Pram, et tout en faisant ici les cent pas, en attendant, il se rappelle une foule de traits du temps où ils ont habité ensemble un galetas. Il voit le matin où lui-même est rentré après avoir passé son examen avec la mention bien : Pram sourit, ne dit pas grand'chose, mais veut tout de suite une passe de boxe avec lui. Ensuite, Pram était allé faire un tour en ville, et avait invité Nygaard à dîner au restaurant, et c'est seulement le lendemain que Nygaard s'est aperçu que la montre de l'autre avait disparu. Et au dîner ils ont vidé une bouteille de vin, et Pram a tenu un petit discours, disant :

— Tu ne dois fichtre pas aller te perdre là-haut, dans un trou sur l'Océan Glacial. Tu as d'autres dimensions que ça, mon bon, tu es fait pour être un savant. Reste ici, procure-toi une situation chez un avocat, suffisante pour avoir de quoi manger, travaille dur tout le reste de la journée, bourre-toi de lois et de prophètes encore plus, et rédige une thèse de doctorat, comme ça tu seras professeur à trente ans, c'est pour ça que tu es fait. A ta santé!

Et une fois de plus, Nygaard finit par adopter l'avis de Pram. Il obtint une place dans l'étude d'un avocat, et il n'oubliera jamais le premier jour où il a touché son mois. Les

deux cents couronnes étaient une fortune, le froissement des billets dans la poche de la veste était délicieux.

— Maintenant cherche-toi une pension convenable, — dit Pram, — il faut que tu commences à vivre sur un autre pied et à fréquenter des gens comme il faut.

— Tu veux donc me mettre à la porte?

Les yeux de Pram, qui n'étaient pas tout à fait francs lorsqu'il conseillait de déménager, s'éclairent alors. Évidemment il ne demande qu'à conserver son camarade. Il a besoin de lui et de son aide.

La dernière année d'études est pour Pram une rude épine, Nygaard néglige son propre travail, et s'attelle à la besogne avec cet unique ami, auquel il tient de plus en plus; c'est étrange, mais il rêve plus souvent de l'avenir de Pram que du sien. Et bourrer ainsi son camarade de savoir, c'est comme lui imposer de plus en plus de lui-même. Le résultat est une mention bien, pour Pram aussi.

— C'est à vous, monsieur le professeur, que je dois cela, — dit-il en plaisantant, la main tendue.

Mais ensuite il trouve tout naturel de déguerpir. Conquérir la capitale, y devenir un grand avocat, c'est très bien, mais pour plus tard. Pour le moment, il veut rejoindre sa mère. Il a rêvé depuis longtemps du jour où il la prendrait à son bras et se montrerait avec elle dans la grande rue de la petite ville, voyez, la débitante a un fils qui est licencié en droit, bientôt stagiaire, un jour grand avocat, n'allez-vous pas l'admirer un peu? Il va prendre un poste là-bas pour quelque temps dans une étude, afin de la réintégrer dans la bourgeoisie, elle et son nom. Tellement il est attaché à sa mère et à sa ville natale.

Nygaard conserva leur ancien galetas toute l'année suivante, et c'était souvent avec un sentiment singulier qu'il rentrait chez lui. Personne ne l'y attendait, et le mur, au-dessus du lit de Pram, était nu, plus de portraits de famille, ni de violon, de pipes à fermoir d'argent, de rayon de livres, — et Pram lui-même ne montait plus jamais l'escalier en trois bonds. Nygaard reste assis là les longs soirs à étudier son droit, mais souvent il s'oublie, le regard perdu sur le mur, se rappelle son camarade, et se rapproche de lui en repensant ses idées et les

faisant siennes. Il lui arrive de rester à l'entrée du Grand Hôtel et de voir les belles voitures s'arrêter, les gens en sortir en costume de soirée pour entrer dans les salles de fête, il reste là pour mieux retrouver leur pauvreté commune, et l'odeur de bonnes victuailles, qui monte par les fenêtres ouvertes du sous-sol, le fait sourire, et il croit voir son camarade en vêtements râpés. Oh, quelle année!

Mais à la longue, Pram ne se plaît guère dans sa petite ville, car l'intervalle est grand, qui sépare les bourgeois et les simples, et il faut choisir. Certes, il était révolutionnaire, mais il avait aussi grande envie de s'amuser avec de jeunes femmes élégantes, d'aller au bal, d'être invité à des soirées chez des gens huppés. Et sa mère? Hé oui... mais l'intervalle! Peut-être il existe aussi en lui-même. Il est Pram, lui, mais sa mère est née paysanne. Faire aller ça ensemble? Il s'en va. L'année suivante, il est principal clerc chez un juge cantonal du Valdres et là, son destin l'unit à la fille du patron. Voyage de noces aux frais du beau-père à Paris, à Rome..., encore un nouveau monde qui s'ouvre à lui, et l'ami resté au pays n'est plus qu'un souvenir. Puis, grâce à son beau-père, il est nommé bailli dans le Valdres, s'y incruste, y a enfant sur enfant, écrit un peu dans la presse socialiste, mais vient souvent dans la capitale sans rendre visite à son camarade de galetas. C'est comme ça.

Et Nygaard? Il rentre un jour chez lui et trouve dans la chambre une femme qui est assise à l'attendre. Elle se lève, elle porte un chapeau étrangement démodé, ses vêtements sont ceux d'une servante de la campagne, qui a passé un mois en ville. C'est l'institutrice, une fille de son village, à laquelle il est fiancé, non vraiment, il ne se rappelait pas qu'elle avait si petite mine. Qu'aurait dit Pram? Elle le salue bien gentiment, elle est modeste et parle bas, et tout de même elle lui met le couteau sur la gorge. Il faut maintenant qu'il l'épouse ou que ça finisse.

— Je ne peux pas m'en aller là-bas maintenant, — dit-il, — Je... J'ai autre chose en train maintenant.

— Mon père est venu aussi.

Hé oui, elle lui a prêté de l'argent, son père lui a fourni caution à la banque, et a même payé les intérêts à sa place,

il se sent enchaîné. Mais se marier maintenant avec du pain sec, alors qu'il se trouve au dernier élan vers une grande carrière! Soit, il n'ose pas rompre. Il en sera comme le veulent la fiancée et son père.

Mais on ne peut vivre à deux du poste qu'il a, il obtient un emploi dans un ministère, il aura ainsi l'après-midi libre pour ses études, et en même temps une possibilité d'avancement. Son traitement est plutôt maigre pour deux, mais il s'acharne à son travail, la nuit. Puis vient un enfant, et il est obligé de prendre du travail supplémentaire... puis il en vient un second, il doit prendre plus de travail supplémentaire, et n'a plus guère de temps pour la science. Encore un enfant, et il doit recourir à de menus emprunts, aidé par ses collègues du ministère. Il s'enfonce dans la vie grise de labeur pénible, et devient gris lui-même de mine et d'humeur, les années passent, et il n'avance pas. On dirait que le succès l'a oublié, passe toujours à côté de lui, de plus jeunes deviennent chefs de bureau, et il ne bouge pas de sa chaise. Et il sait pourquoi : il est devenu aigri, venimeux, les gens ne se plaisent pas auprès de lui. Il a beau bien travailler, ça n'y fait rien. Surmonter cela... oui, s'il était comme Pram? S'il avait été amoureux de sa femme....

Mais voilà que l'on s'agite sur le quai. Le train du Valdres arrive avec de la neige sur la locomotive et les wagons, les gens sautent des voitures, les commissionnaires charrient des malles le long du quai, et voici Pram, tout barbu, en fourrure et bonnet d'astrakan, une valise à la main, un camarade de voyage en ulster gris à côté de lui, et il cause avec animation. Pram trouve partout des camarades, quand il veut, et il les conquiert tous. Enfin, il aperçoit aussi Nygaard et s'arrête net.

— Hé, bonjour, bonjour, vieux!

Ils entrent ensemble au restaurant de la gare et s'installent à une table près de la fenêtre. Pram a froid et veut avoir du café, et lorsqu'ils ont commandé, il se renverse sur sa chaise et observe l'autre avec un clignement d'yeux... oh, comme Nygaard connaît bien ce regard-là!

— Eh bien, voilà que je t'ai causé encore du dérangement, mais je vois que tu es toujours prêt à jouer les bonnes d'enfant pour moi. Ce que tu as écrit n'a pas l'air mauvais.

— Le vieil avoué Bratt nous attend.

— Bon, mais dis-moi franchement ton avis. Est-ce quelque chose pour moi?

— Ce n'est pas une grosse maison, et il a ses bureaux dans l'est.

— C'est bien ce côté-là que je veux. Ses clients doivent être de petites gens, je suppose?

— Oui, je ne crois pas qu'il ait beaucoup de procédure. Mais — et Nygaard eut un drôle de sourire — il a une bonne partie des propriétaires de maisons, là-bas, en sorte que tu auras sans doute affaire à pas mal de petites gens...

— Aïe... il s'agit de jeter les pauvres diables à la porte, quand ils ne peuvent pas payer leur loyer. Bah, peut-être est-ce là, précisément, qu'un avoué humain peut... Et de plus, je peux avouer maintenant que j'ai deux ou trois affaires en instance à la cour d'appel, à titre d'essai.

— Oui-da! Tu ne m'avais pas parlé de ça.

— Mon cher, l'État a supprimé l'année dernière mon emploi de bailli, et depuis lors j'ai exercé comme avoué[1] là-bas. Mais si je ne savais pas encore quelle chiennerie c'est qu'un patelin pareil, c'est alors que j'en ai senti l'odeur!

— Et tu dis cela maintenant, toi qui, pendant onze ou douze ans, n'as cessé d'en prôner la merveille.

Pram leva les yeux de sa tasse et sourit :

— Ça, c'est une autre affaire!

— Est-ce aussi un secret?

L'autre aspira une grande bouffée d'air, puis l'expira en regardant la fenêtre, et aborda un autre sujet.

— Il y a aussi la maison. Car il ne peut être question de l'appartement en ville dont tu parles. Il faut que nous vivions hors de la ville, dans un endroit boisé.

— Oui, j'ai trouvé une petite villa peinte en rouge, en bas de l'allée d'Ullern. Ce n'est pas loin de chez moi. Tu peux venir avec moi, tu la verras... elle n'est ni grande, ni élégante.

— Et qu'est-ce que tu dis de la guerre..., et de nos spécu-

1. L'avocat norvégien est en même temps avoué. Souvent, il est aussi gérant de fortunes. D'autre part, la situation d'avocat comporte deux degrés, dont l'un sera désigné ici par le mot avoué, le mot avocat étant réservé au degré supérieur.

lateurs, qui ont décuplé le prix des vivres juste au moment où la disette menaçait ?

Si les capitalistes ne s'étaient pas déjà dévoilés, ils se seraient révélés du coup. Si seulement on s'en souvenait encore après-demain.

Pram eut une expression irritée, et se leva.

Les choses s'arrangèrent avec l'avoué Bratt. Pram devait prendre son fonds à partir du jour de l'an, et les deux camarades se rendirent en voiture à Bestum. Lorsqu'ils furent sortis de l'auto devant la petite maison rouge située dans un jardin couvert de neige et entourée d'arbres, Pram dit :

— Hé, pardieu, là aussi, on a un escalier extérieur contre le mur. Où est-ce que j'ai déjà vu ça?

— Tu ne te rappelles pas? — Nygaard le regardait.

— Si, sacrebleu, c'était là-bas, dans notre palais... autrefois. Oui, c'est vrai, mon cher.

Et il l'avait oublié, se dit l'autre.

La maison était petite, les chambres exiguës et sombres, les poêles vieux et en mauvais état, pas de téléphone, pas même d'eau courante, mais une fille du Valdres est habituée à porter l'eau prise au puits. Et c'était un logis indépendant, avec une vue étendue, et un bois de sapins tout près. Pram se décida et le prit. Nygaard se dit : « Alors, nous serons voisins. »

— Et maintenant nous allons dire bonjour à ta femme, — dit Pram lorsqu'ils remontent dans l'auto.

— Oui, nous avions pensé te prier à dîner, mais...

— Ne parle pas de ça. Tu es mon hôte au Grand Hôtel. J'espère que ta femme excusera que nous soyons seulement nous deux... il y a longtemps depuis la dernière fois.

La maison qu'habitait Nygaard était un long bâtiment brun en poutres avec une foule de pignons pointus au-dessus de petits balcons et avec un fouillis de sculpture en « style de dragon » à chaque pignon. Il y avait là tant de pointes qu'on avait l'impression d'être piqué rien qu'à regarder.

Et pour la première fois Pram se trouve chez Nygaard, dans un salon qui est assez obscur, à cause de la véranda vitrée avec pignon, — avec un ramassis de meubles dépareillés, des chaises à barreaux et des fauteuils en peluche, et naturellement un ou deux palmiers. Et voici madame, en robe de laine

noire, une croix d'argent sous le menton, replète, mais le visage terne. Ses cheveux bruns sont relevés en lourdes nattes, son regard exprime effroi et bravade tout ensemble. Ce que cet ami, dont Paul a toujours plein la bouche, pense d'elle, n'a pas d'importance. Ses mains sont rudes au toucher, et disent que sa vie n'est pas précisément oisive.

On s'assied et on cause, et Nygaard trouve Pram admirable, il est aimable avec sa femme, et plein d'attentions. Il conte des histoires amusantes de ses voyages et du Valdres, se tourne constamment vers elle, fait d'elle la personne principale, rit et fait rire, et même réussit à illuminer le visage terne, qui rit. Elle va chercher des gâteaux à la crème battue cuits à la maison, — elle s'attendait évidemment à la visite — et du vin de groseille fait par elle, et Pram vide son verre et pense : « Dieu m'assiste! » Mais à voix haute, il dit :

— Excellent. Vous l'avez vraiment fait vous-même, madame? Oh, il faut que j'en prenne encore un verre.

Et la femme maussade s'illumine encore, peut-être ne lui arrive-t-il pas souvent d'entendre une parole aimable.

Le soir, les deux camarades sont assis dans la salle des glaces au Grand Hôtel, Nygaard regarde autour de lui, une seule fois il a déjà été là, et maintenant il est au ciel. La salle est pleine, les lampes aux abat-jour rouges brillent au-dessus des petites tables aux nappes blanches, des verres et des fleurs, il y a ici des visages étrangers, des langues étrangères, on est agité, c'est la guerre, la guerre. L'orchestre joue, et des gens sont d'humeur à danser, même maintenant. Les deux camarades séparés par leur petite table sont obligés, dans le bruit, de se pencher l'un vers l'autre, lorsqu'ils causent.

Entre deux morceaux de musique, Pram dit en clignant des yeux :

— Hé oui, tu demandais la vraie raison qui m'a fait rester si résolument là-haut près du glacier. Oui, vois-tu, c'est un sujet sur lequel, ma femme et moi, nous avons été en désaccord pendant des années.

— Elle voulait rester?

— Non, au contraire, elle voulait venir en ville pour moi.

— Et c'est toi qui ne voulais pas?

— Non... je ne voulais pas... pour elle. Car elle a eu, étant

toute jeune, une attaque de tuberculose au sommet des deux bronches, et il suffirait d'un refroidissement de plus pour qu'elle soit obligée de rester au lit avec toux et fièvre pendant des jours et des semaines. Le médecin appelle ça bronchite, il faut bien donner un nom. Tous les étés elle faisait peau neuve, et chaque fois nous la croyions débarrassée pour de bon, mais l'hiver suivant ça recommençait. Le médecin ne voulait pas la laisser nourrir les enfants, ils ont bonne mine, mais les trois aînés ont été élevés au biberon.

— Je croyais qu'il n'y en avait que trois?

— L'hiver dernier, nous avons eu un garçon, un tardillon. Hé oui, c'est ainsi qu'ont passé les années, mon cher. Quand un cheval veut prendre le galop, mais qu'on le retient, il se cabre, et j'étais à la fois le cheval et celui qui retient. Ce n'était pas commode. Et en même temps Margrethe me poussait et voulait toujours venir à la ville, et me peignait tout ce que je mettrais en train aussitôt que nous y serions, et elle a fini par être mauvaise et me faire comprendre que je n'osais pas, et que tout, avec moi, n'était que bavardage. Oui, oui, ç'a été de drôles d'années. Je suis du sud, et les hivers dans le Valdres, brr. Circuler là-bas avec le sentiment que ça neige en dedans, la journée est grise et courte, la nuit est longue, la semaine n'avance pas, l'hiver n'en finit pas. Il s'agit de se maintenir, de lire, d'avoir un intérieur agréable, de garder son esprit dégelé, même si le monde est glacé. Hors de chez soi, on ne trouve personne que l'on supporte, à la longue. On se dit : l'année prochaine, Dieu merci, on ne sera plus là... mais l'année suivante, Margrethe est au lit. Mais attends un peu, tu ne vas pas t'imaginer que tout ça était pénible? — Il sourit, se penche davantage sur la table, et son visage s'éclaire. — Oh non, ce n'est pas pénible de céder, quand c'est à une personne qui en vaut la peine. Skaal!

Il prit son verre de bourgogne et but.

— Je comprends à qui s'adresse ton skaal — dit Nygaard en buvant avec lui..., et il songeait en lui-même : C'est à cause d'elle que je suis devenu superflu. A voix haute, il dit : « Elle se porte bien maintenant? »

— Oui, l'hiver dernier, elle n'a pas eu de rechute. Et elle a peut-être raison, une fois ce pas franchi, il faut vraiment

que ça se produise enfin. Écoute, Paul, approchons-nous réellement de la quarantaine, maintenant?

— Peuh, oui.

— Et que dis-tu de la guerre?

Nygaard regarde l'autre d'un air de détresse.

— J'ai bien assez de mes propres affaires, — dit-il.

— Ce qui se passe dans le monde n'est-il pas tes propres affaires?

— Vas-tu reprendre ce sujet! — Nygaard se met à rire. Il aurait pu dire que ses propres affaires, celles qui remplissaient ses journées, c'était le travail sans espoir d'avancement, le loyer, les intérêts et acomptes à payer pour ses dettes, les impôts, le souci de l'éducation des enfants. Le monde se rétrécit pour celui qui est pauvre.

L'autre cligna des yeux :

— Oui, le sentiment national célèbre aujourd'hui des fêtes carillonnées.

— Oh, il n'a pas cet aspect-là tout le temps.

— Non? Est-il jamais aussi sublime et sacré que lorsqu'il amène deux voisins à se prendre à la gorge?

Pram tendit son étui à cigares par-dessus la table.

— Le sentiment national est très divers! Chez nous... Nygaard allume son cigare, non sans peine.

— Eh bien, chez nous?

— Chez nous, ce qui est national, c'est de travailler à édifier notre pays, ce qui ne peut faire de mal à personne.

— Mais, mon cher, n'enseignons-nous pas aux enfants à se vanter de ce que nos aïeux étaient féroces, lorsqu'ils allaient partout en haubert et l'épée à la main, et massacraient les gens. Nous étions puissants dans ce temps-là, et nos voisins étaient méchants, ils nous chipaient ceci ou cela, quand nous dormions. Mais attends un peu, nous nous dresserons plus rudes que jamais, et les voisins n'ont qu'à se bien tenir. Voilà ce qu'on apprend dans tous les pays, et les peuples doivent finir par marcher et vivre conformément à ce qu'on a enseigné aux enfants, et se mettre à tuer. Non, vois-tu, l'individualisme a une odeur de sang et de cadavre, qu'il soit personnel ou national. Non, vois-tu, nous avons notre part de culpabilités dans la guerre, tous.

— Toi aussi? Es-tu devenu national?

Nygaard riait, très amusé.

— Non, qui dit cela? — Oh, tu penses... à ces sociétés de jeunes paysans où j'ai été là-haut. Mais il le fallait bien, c'était la seule façon de supporter la longueur des années, je tirais un capuchon sur mon âme et disais : le monde est ainsi. Ha, ha, ha. Ce fut d'ailleurs bien l'unique fois qu'un bailli, là-haut, ait joué la comédie dans une société de jeunes gens. Dis-moi, où es-tu au juste maintenant?

— Où je suis? Ici, naturellement.

— Je suis tout le temps la retraite de l'armée belge. Ils ont eu des pluies à verse... pauvres gens.

Nygaard ouvrait de grands yeux.

— Tu es donc toujours pareil?

— Pareil, pareil... nous changeons bien un peu au cours des ans, mais il reste quelque chose. Cette idée de l'âme universelle, dont nous avons parlé... te rappelles-tu?... heu, quand on est amoureux, marié, père de famille, notre moi a une fâcheuse tendance à croître et à se faire valoir. Le bonheur est singulier. Il est très exigeant.

Et Pram regarde de côté, et s'absorbe dans quelque idée.

Nygaard se demande : « Comment un gaillard comme toi va-t-il réussir dans une charge d'avoué? » Nygaard a été jaloux de sa femme toutes ces années-ci, mais il pourrait bien redevenir peut-être celui qui lui viendra en aide.

III

Deux mois après Noël, madame Margrethe Pram était assise un soir, sa tête blonde penchée sur un ouvrage de dame, dans la petite maison rouge près de l'allée d'Ullern. Ses mains allaient vite, elle voulait essayer de finir avant l'arrivée d'Ivar. Une voiture d'enfant était près d'elle, et sous le voile bleu déployé, elle pouvait deviner le visage rond de Frérot, couché là les yeux clos et le pouce dans la bouche. La lampe, sur la table placée devant le canapé, avait un abat-jour jaune, et répandait une lumière jaune sur toute la pièce, et comme la bonne était sortie, la maman était seule, et toute la maison se résumait pour elle dans la respiration de l'enfant qui dormait.

Elle se donnait bien du mal pour fabriquer une paire de petits souliers avec des bouts d'étoffe bleu clair. Semelles de carton, de l'étoffe par-dessus, les agrafes noires d'un vieux corset pouvaient servir à serrer les cordons, et voilà comment on fait des petits souliers. On évite ainsi la dépense au père, et l'on essaiera de lui faire croire que c'est acheté dans une boutique, pour voir s'il s'y laissera prendre.

Elle se demande à quoi il a bien pu être occupé aujourd'hui. On ne peut s'attendre à ce qu'un avoué nouveau dans la ville ait tout de suite beaucoup à faire, mais il doit lui arriver ceci ou cela au cours de la journée. Là-haut, dans le Valdres, il avait toujours son bureau dans la maison même qu'ils habitaient, en sorte qu'elle pouvait entrer chez lui un instant, ou lui chez elle, et s'il y avait quelque chose de particulier, elle était au courant, et parfois elle pouvait lui donner de menus conseils. Elle l'accompagnait dans ses tournées, puis, rentrés, ils pouvaient rester, chaque soir, dans leur salon, à lire et à discuter sur ce qu'ils lisaient. Maintenant, il passe toutes ses journées en ville, à son bureau, et c'est pour elle comme s'il était parti très loin.

Mais voici des pas rapides qui piétinent la neige dehors, et des voix essoufflées qu'on entend à travers la porte extérieure, puis dans l'entrée. Les trois aînés ont été en ville chez grand-mère. La porte de la chambre s'ouvre brusquement, et une fillette de onze ans en capeline à fleurs et complet équipement d'hiver se précipite, et répand le froid autour d'elle.

— Mère, grand'mère envoie ses am...

— Mon Dieu, ne laissez donc pas la porte ouverte, et ôtez vos manteaux dans l'entrée, dit la mère qui se lève.

Puis c'est Anna, dix ans, aussi brune que l'aînée est blonde, habillée comme sa sœur, les chaussons couverts de neige :

— Mère, grand'mère a dit que...

— Allez-vous-en tous, — dit la mère, et juste à ce moment accourt le petit Haakon, huit ans, avec son bonnet rouge pointu et sa culotte blanc de neige.

— Mère, Anna a bu quatre tasses de chocolat et la chatte de grand'mère a eu des petits!

Et du vestibule une voix fâchée répond :

— Voilà encore que tu exagères! C'était trois seulement!

La mère les fait sortir et les aide à se défaire. Puis, ils entrent posément, les figures roses, encore essoufflés, et il faut qu'ils voient Frérot, qui dort, sans trop s'approcher, car ils sont encore froids. C'est que c'est encore une merveille, ce frère qui est venu si longtemps après les autres. Les visages des fillettes prennent une sollicitude toute maternelle, lorsqu'ils jettent un coup d'œil sous le voile.

— Et n'oubliez pas vos leçons pour demain. Rappelle-toi que tu vas aussi à l'école maintenant, toi, Haakon.

— Mais demain c'est dimanche, est la réponse en chœur, et c'est un éclat de rire — discret, car il ne faut pas réveiller Frérot, — mais c'est si amusant que mère se soit trompée.

— Ne pouvons-nous pas veiller ce soir jusqu'à ce que père soit rentré? — implore Anna, la tête penchée de côté.

— Je ne sais pas trop quand père sera là. Il fait sûrement une conférence dans un cercle ouvrier.

— Mais il a promis de faire devant nous la plaidoirie, — explique Mette.

La mère s'étonne.

— Comment... quelle plaidoirie?

— Celle qu'il doit faire aux assises pour le fils de forgeron qui a incendié la maison où était sa grand'mère. — C'est Anna qui parlait.

— Non, il vous a encore conté des histoires. — Et en elle-même elle pense : c'est vraiment peu réfléchi de sa part... ces choses-là ne sont pas pour des enfants.

Dans la pièce à côté, du lait et des tartines les attendent au bout de la table à manger, et bientôt ils sont assis et prennent le repas du soir.

— Mette, — gronde Anna, — je t'ai dit de ne pas faire de saletés comme ça!

— Aïe, voilà que tu recommences!

— Personne ne mange aussi salement que toi!

— Et toi, tu fais l'importante... mère le dit aussi.

Le garçon regarde ses deux sœurs en clignant des yeux. On dit qu'elles sont grandes, elles, et qu'il est petit, mais c'est tout de même lui qui doit rétablir la paix entre elles. Et tout en mâchant son pain, il observe Anna, et se demande si elle

est devenue tellement rabâcheuse, parce qu'elle a les yeux bruns et les cheveux foncés; père dit que c'est un signe satanique.

Puis ils doivent retourner dans l'entrée, mettre leurs manteaux sur leurs épaules, et monter l'escalier extérieur. Celui-ci est tout glissant de givre ce soir, et autour de la maison se dressent les sapins lourds de neige, qui les regardent vilainement dans l'obscurité. Mère va bientôt venir, ils sont d'ailleurs habitués à se débrouiller tout seuls. Ils entrent d'abord dans la chambre de la bonne, puis dans la leur, grande pièce où la chaleur et le ronflement du poêle les accueillent. Les sœurs ont chacune leur lit le long d'un mur, et le garçon le sien contre l'autre. Mette tourne le bouton de la lumière. Les filles ont chacune le lit de leur poupée à la tête de leur lit, le garçon un cheval rouge à bascule à la tête du sien.

Mais comme ils sont en train de se déshabiller, Anna donne une gifle à sa sœur, furieuse parce que Mette a accroché son pantalon à la patère de sa cadette. Et ensuite elle se met à épousseter partout, elle est très excitée; Mette tient la main contre sa joue et renifle, Anna lui prend ses vêtements et les jette contre un mur, et enfin, quand elle est en chemise, sa poupée reçoit quelques tapes sur le derrière. Le garçon est debout, une jambe dans son pantalon, et regarde ses sœurs en philosophe. Il finit par dire :

— Crois-tu que tu serais acquittée, si tu allais devant le tribunal, Anna?

Alors Mette se met à rire, Anna lui jette un oreiller à la tête, mais aussitôt après se met à rire aussi, et ils crient tous les trois. Ils courent à s'attraper — les fillettes sont en costume de nuit — et se lancent des oreillers, jusqu'au moment où la mère frappe au plafond du salon.

Ils sont à peine au lit, et les sœurs ont chacune sa poupée sur l'épaule, quand on entend des pas dans l'escalier. Mère aussi doit sortir dans le froid pour monter voir ses petits, elle doit mettre des caoutchoucs et jeter un manteau d'hiver sur ses épaules.

— Voilà mère, — disent-ils, et tous les trois ferment bien les yeux et voudraient lui faire croire qu'ils dorment.

— Il me semble que ta culotte est mouillée, Haakon, —

dit-elle en la soulevant de la chaise pour vérifier. Haakon la regarde du coin de l'œil. Il s'étonne depuis longtemps de voir qu'elle a l'air d'une jeune fille, et il a l'intention, quand il sera plus grand, de demander à père comment ça se fait. Les fillettes ont la respiration lente et lourde, elles doivent dormir profondément.

— Alors, vous êtes tous endormis! — dit-elle, et avec un soupir elle se dirige vers la porte. Mais aussitôt trois petits corps se dressent dans les lits, et ce sont des rires.

— Mère, nous t'avons attrapée!

— Moi qui croyais que vous dormiez! — dit-elle, et elle frappe dans ses mains. Et Haakon s'empare de sa veste et en tire un pain viennois qu'il a mis dans sa poche chez grand'-mère.

— C'est pour toi, — dit-il.

— Merci, mon petit..., mais crois-tu que c'est bien de rapporter chez toi quelque friandise quand tu vas goûter dehors?

Ce soir, c'est le tour d'Anna pour la lecture du soir, et la mère s'assied sur un coin de son lit pendant ce temps-là. Les trois enfants ne bougent pas et sont mains jointes. Puis chacun reçoit un baiser sur le front, la mère éteint et sort.

— Bonne nuit, — dit-elle encore une fois.

C'est le silence après son départ. Les enfants écoutent les pas qui s'éloignent. Une bonté les environne, ils s'enfoncent davantage dans leurs lits, ferment les yeux, et se disposent tranquillement à dormir.

Mais il y a une chose que Haakon voudrait savoir. Il lance au hasard dans l'obscurité :

— Si père ne fait pas acquitter le fils du forgeron, est-ce que le roi viendra couper la tête de ce garçon?

— Non, il ira au pénitencier, — répond Mette dormant à demi, bien qu'elle n'ait pas une idée nette de cet établissement.

Et c'est de nouveau le silence. Anna dort, évidemment, et au bout d'un moment Mette se glisse hors du lit, va prendre la poupée sur l'épaule de sa sœur, et la cache entre les matelas dans son propre lit. Comme ça, mademoiselle l'importante aura motif de se fâcher demain matin.

Le garçon comprend fort bien. Et un bon moment après, Mette rampe encore une fois, trouve la poupée de sa sœur, et

va la remettre sur son épaule. C'était trop difficile de s'endormir avant d'avoir réparé ce coup-là. Et le garçon comprend cela aussi, et croît en sagesse.

Dans les pièces d'en bas, on entend les pas légers de mère. Elle est sans doute occupée à préparer ceci et cela pour l'arrivée de père.

IV

Vers onze heures, des gens étaient descendus du train de Bestum, et, le long des replis de la route, formaient un noir serpent sous la lumière électrique. Le givre craquait sous les pieds nombreux. Mais aucun des voyageurs du train local n'est pressé, on est chez soi en ville et chez soi ici, chez soi dans le train et sur le chemin de la station, tous les mouvements ont le même calme que si l'on était tout le temps dans son propre salon. Nygaard avait été entendre la conférence de Pram, et ils rentraient ensemble. Tous deux avaient une serviette sous le bras, et de temps en temps Pram saluait une connaissance.

— Tu es entouré de famille, — dit Nygaard, gouailleur.

— Famille de wagon... hé oui. Elle augmente tous les ans, mais c'est curieux, il y a finalement telle ou telle figure qu'on ne peut plus supporter de voir, et on reste un an sans seulement se saluer.

— Mais en ville, tu dois avoir quantité de relations maintenant?

— Si c'est le beau monde que tu entends, j'en suis aussi loin que le premier jour où j'ai débarqué ici. Ce n'est pas comme toi qui as tes deux chics beaux-frères...

— Oui, tu peux penser si je m'attache à eux.

— Mais ils doivent pouvoir t'introduire partout. Le professeur de droit international est un monsieur important, et le médecin spécialiste de la gorge est aujourd'hui millionnaire, à ce qu'on dit.

— Pas du tout!

— Je me suis souvent demandé pourquoi tu ne t'étais pas adressé à l'un d'eux, lorsque tu as voulu te lancer ici.

— Si tu veux me rendre un service, tu parleras des frères de ma femme aussi rarement que possible.

— Pfuh, c'est comme ça?

Pram est de mauvaise humeur. Il a l'impression que sa conférence de ce soir sur le communisme n'a pas produit grand effet sur les chefs de la Maison du Peuple, leurs pensées et leurs sentiments sont seulement destructifs, lui semble-t-il, jamais ils ne peuvent exposer ce qu'ils veulent au juste édifier quand ils auront le pouvoir. A la longue, ça ne peut pas marcher comme ça...

Et le pis est que son travail quotidien d'avoué ne le satisfait pas. Les grandes affaires criminelles qui devaient enfler ses voiles, et lui permettre de montrer enfin ce qu'il vaut, se font attendre. Oh, comme tout cela, de loin, avait un autre aspect. Le parti ouvrier a aussi d'autres avocats, et il a le sentiment d'être ici à l'essai. Mais un père de famille ne peut pas vivre d'attente, et les cinq mille couronnes qu'il a dû payer au vieil avoué Bratt ont mangé tout ce qu'il avait économisé jusqu'ici. Reste seulement à brouter les mêmes pâturages que les avoués ordinaires, — règlements de comptes, poursuites contre les pauvres gens qui n'ont pas versé les intérêts d'une hypothèque, exceptionnellement une petite faillite. Et puis, il y a les gérances de maisons, il a déjà dû faire expulser une famille pour non-paiement du loyer. Tout cela, héritage de l'avoué Bratt, et tous ces menus butins donnent le pain quotidien à lui et aux siens.

Mais aujourd'hui, grave nouvelle. Il a été informé que sa candidature au poste d'avocat n'était pas accueillie, et cela paraissait tellement incroyable qu'il en avait ri, c'était comme si toutes les lumières sur la route de son avenir s'étaient toutes éteintes d'un coup. Sa première pensée avait été pour Margrethe et les enfants, il allait les couvrir de honte, — et pour les beaux-frères, ces deux orgueilleux, qui hausseraient les épaules. Il a toujours eu le sentiment qu'ils estimaient que Margrethe s'était perdue en se donnant à lui, — ceci était de l'eau pour leur moulin.

C'est de cela qu'il a l'esprit occupé, mais en même temps il est mortifié de trouver cela si important, au moment même où le monde est bouleversé. Ce soir, les journaux ont publié la nouvelle victoire de Hindenburg sur le front Est, les armées russes ne sont pas seulement écrasées, elles sont — comme en

août — tout simplement supprimées. Cent mille hommes et des dizaines de milliers de chevaux se sont enfoncés sous la glace aux lacs Mazuriens. Pendant des jours et des jours ont retenti des appels au secours sur une étendue de plusieurs lieues, les chevaux eux-mêmes hennissent de peur et de douleur, jour et nuit. Mais les cris peu à peu diminuent; un matin c'est partout le silence, et le sentiment national a remporté encore une victoire. C'est le même désastre qu'en automne, lorsqu'une armée de soldats et de chevaux a sombré dans les marais.

Et lui, pendant ce temps, est ici, tout occupé d'un léger mal de dent.

Les deux amis marchent, et bavardent, Dieu sait de quoi, et il entend Nygaard, qui dit :

— Je me demande ce que le gouvernement pense faire avec nous autres, qui avons un traitement fixe. Les prix montent sans cesse. Avec quoi diable est-ce que nous paierons?

Il agite son long bras, et pour le moment, le monde, à ses yeux, se réduit à la question d'un traitement supplémentaire. Et ce soir, il réglera le compte de ses petits péchés personnels avec Dieu.

— Alors, vous venez demain dîner en toute simplicité, — dit Pram au moment où ils vont se séparer.

— Merci, la famille aussi?

— Hé, belle-mère, beaux-frères et belles-sœurs. Grand branlebas.

La jeune femme s'était levée lorsqu'elle l'avait entendu venir, et il vit tout de suite qu'elle avait mis sa robe verte avec le collet rouge

— C'est tard pour toi! — dit-elle à voix basse en s'avançant vers lui.

— Pauvre... et tu es encore debout?

— La conférence... comment ça a-t-il marché? Elle s'en inquiète.

— Pas trop mal. La salle était pleine. Et toi? Je voudrais te prendre dans mes bras, mais ma barbe est glacée, il fait un froid du diable.

Et il court dans la chambre à coucher pour se laver les

mains, changer de chaussures, sécher sa barbe et ses cheveux et y donner un coup de brosse.

— Tu as soupé, je pense, — dit-il en revenant avec ses pantoufles légères.

— Oui, ça me ressemblerait, n'est-ce pas? Mais tu m'as promis de m'embrasser.

— Hé, dix fois si tu veux.

Un peu après, ils sont assis l'un en face de l'autre à table, elle enlève le cosy, sert à Ivar une tasse de thé, et en même temps lui caresse les cheveux. Elle veut savoir les événements de sa journée, il élude et ne dit pas grand'chose. Il n'est pas encore disposé à raconter cette affaire au sujet du titre d'avocat, et en même temps il voit les cent mille hommes dans les marais, il entend les appels au secours, il voit les têtes des chevaux au-dessus de la vase, les pauvres bêtes s'ébrouent et demandent ce qu'elles ont fait de mal.

— Mais voilà encore que tu ne m'écoutes pas, — dit-elle, en faisant une moue offensée.

— Voyons, je ne fais pas autre chose que de t'écouter. Alors, ils se sont bien amusés chez grand'mère?

Il a cessé de lui conter les nouvelles de la guerre, c'est impossible d'exciter son intérêt pour ce qui se passe si loin. Non, vraiment! dira-t-elle d'un ton bien compatissant, mais en même temps elle lui coupera du fromage ou lui demandera s'il veut encore du thé. Maison, mari, enfants et musique, voilà ce qui remplit sa journée.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? — demanda-t-elle. — Car tu oublies de manger?

— Oh... ça ne va pas, pour moi.

— Quoi donc? Explique-toi.

Comme elle est jeune encore, son blond visage ainsi tourné vers lui. Et il éprouve un désir de l'attirer à lui davantage en parlant de ce qui peut les rapprocher, mais il soupire et lui prend la main, tout en essayant de sourire.

— Combien de temps as-tu l'intention d'être muet?

— Je... j'ai subi un échec. Je ne serai pas avocat. On m'a pesé, et on m'a trouvé trop léger.

— C'est idiot!

Non, il faut qu'elle en rie. C'est une plaisanterie.

— J'ai appris cette nouvelle au moment de quitter le bureau.

Et il baisse la tête comme un gosse humilié!

— Non, c'est donc vrai?

Un silence. Elle regarde la lampe, ils se tiennent toujours par la main, mais n'y font plus attention. Il sent qu'elle a un léger frisson, c'est comme si une verge de bouleau l'avait frappée, ça cuit, ça cuit, mais elle veut maîtriser cette douleur, afin qu'il ne s'en doute pas. La pendule murale fait son tic-tac, mais tous deux regardent la lampe, un lourd silence remplit la petite salle, et dehors le froid de l'hiver guette et glace les vitres.

— J'ai fait une folie en aventurant ainsi toute la famille et venir ici, — dit-il.

— Mais c'est moi qui n'ai cessé d'insister auprès de toi.

Elle ne regarde plus la lampe, mais lui, de sorte qu'il est bien obligé de la regarder aussi, et ils sourient parce que leur vie à la campagne leur revient à l'esprit, les longues soirées d'hiver où ils discutaient Ruskin ou lisaient Shakespeare à haute voix en anglais — les samedis soir où il aidait à laver les enfants dans un baquet d'eau chaude — ce temps où leur vie était si intime qu'ils savaient interpréter chacun dans le visage de l'autre le moindre mouvement. Et ce souvenir, en ce moment, semble leur redonner du courage, — à elle, du moins.

— Oui, ça doit être vexant pour toi, — dit-elle. — Mais nous sommes jeunes, tu dois pouvoir réparer ça. Et... si c'est nécessaire, je peux bien me tirer d'affaire sans bonne.

— Merci... mais je ne suis tout de même pas un écorcheur à ce point maladroit. De quoi ris-tu?

Elle continue à rire, elle a pris une mie de pain qu'elle roule en boule sur son assiette, et dit enfin :

— Je me demande si tu n'appliques pas les lois telles que tu penses qu'elles devraient être, et si tu n'oublies pas celles qui existent.

— Oui, tu peux bien te moquer de moi. Merci pour le souper.

Elle veut maintenant l'égayer un peu, et se souvient des petits souliers, elle va les chercher, et prend sa mine la plus innocente pour dire qu'il ne doit pas se fâcher, mais qu'elle

a été obligée d'acheter quelque chose pour les pieds de Frérot.

— Hé, c'est bien naturel, — dit-il, tenant les deux menus objets en mains. — Ils sont tout à fait mignons, ils ressemblent à ce petit drôle.

Et il applique ses lèvres.

— Mais tu vas trouver que c'est cher. Il m'a fallu payer trois couronnes.

— Cher, non. C'est donné. Tiens, ma bonne.

Il tire son porte-monnaie et tend l'argent.

— Nigaud! Vraiment, tu ne vois pas que c'est fait à la maison?

Et elle rend l'argent.

— Comment? Bon, c'est bien ce que je dis toujours : tu sais tout faire! mais alors, trois couronnes, ce n'est pas assez... en voilà cinq!

— Tu es bête!

— Aie la bonté de les prendre, si tu veux la paix dans le ménage.

Elle prend la mine d'un enfant qui a gagné de l'argent, elle a sa tirelire où elle dépose ses sous toute l'année, ce qu'elle emploie en cadeaux de Noël pour lui et pour les enfants.

— Et j'ai regardé le plan de la maison, — dit-elle. — J'ai changé quelque chose à la cuisine.

— Oh, trouves-tu que c'est le moment de penser à ces niaiseries? On ne dirait pas. — Il se met à marcher de long en large. — Nous... nous n'aurons pas de maison... jamais....

Et en même temps il voit les têtes des chevaux au-dessus de la glace, il entend leurs cris. Oh!...

— Viens, tu vas voir. — Elle déplie le plan sur la table près de la lampe. — Allons, viens!

C'est un vieux rêve qu'ils ont tous deux, d'avoir leur maison à eux, et depuis qu'ils sont venus dans cette villa préhistorique, ils en parlent à tous propos, dessinent, se disputent un peu, construisent en imagination, puis sont en désaccord, et abattent pour construire de nouveau bientôt. S'ils faisaient un tour de promenade ensemble, le paysage devenait pour eux des « terrains », s'ils étaient dans une maison, ils ne pouvaient s'empêcher de mesurer au pas, sans en avoir l'air, des

longueurs et des largeurs, et une fois sortis, ils s'accordaient à dire que ce serait bien mieux chez eux. Ils voulaient que les enfants fussent tranquilles dans un vrai foyer qui serait à eux, avec un beau paysage autour, et bien des soirs, tête contre tête, ils sont restés à tracer et retracer des plans.

Elle le cloue sur le canapé, les voilà de nouveau installés, mais cette fois il trouve tout trop grand et trop élégant. Ce soir, il veut supprimer les chambres d'amis, bien qu'il ait depuis longtemps songé au jour où il pourrait amener sa mère chez lui, afin qu'elle pût enfin se reposer. Et sa belle-mère devait aussi pouvoir passer la nuit chez lui. Ils causent et discutent, et, même ce soir, cet examen finit par écarter d'eux tout le reste. Ils voient la maison achevée, ils ont de beaux meubles au lieu du ramassis dont ils se sont jusqu'ici contentés, ils s'installent, ils donnent des soirées. Ils n'ont aux murs, actuellement, que des photographies de tableaux de la Renaissance, qu'ils ont vus à Londres, à Paris, à Rome, lorsqu'ils ont fait leur voyage de noces, mais les salles de la nouvelle maison seront ornées de sculptures et de tableaux rares.

Il est plus de minuit, aucun bruit autour d'eux, il n'y a qu'eux deux et les enfants dans la belle maison future. La chambre des fillettes est grande, celle du garçon plus petite. Enfin Margrethe se réveille et sursaute.

— Je crois que nous sommes fous, il est plus d'une heure.

Elle doit faire un tour à la cuisine, et en revient navrée.

— Lisbeth est une drôle de fille. Voilà encore qu'elle a oublié d'apporter de l'eau. Il n'y en a pas une goutte pour demain matin.

— Bien, bien, je vais en chercher, — dit Pram avec un soupir.

Il met des moufles et un bonnet, jette sur ses épaules l'appareil de porteur d'eau, et sort. Le froid lui pique le nez. Le puits, dans le jardin, est gelé, il faut briser la glace en frappant avec un seau, avant d'avoir de l'eau. Au-dessus, le ciel laineux est étoilé, mais les lumières sont devenues rares, les gens sont couchés.

« Et dans ce repaire de loups nous sommes obligés d'avoir demain une soirée en famille, — se dit Pram lorsqu'il est rentré dans la petite cuisine. — Je pense que les frères de Margrethe vont faire une tête... »

Mais lorsqu'il est enfin dans les bras de sa femme, il semble que tous les stores baissés ont supprimé la guerre. Rien de fâcheux n'existe plus. C'est la paix, la paix parfaite. Il croit entendre un murmure à son oreille : « Fais le monde petit autour de toi, et tu seras heureux. »

V

C'est le dimanche matin, et il fait sombre encore, lorsque la bonne leur apporte le café au lit.

— Quel temps fait-il aujourd'hui? — demande Margrethe en bâillant sous ses couvertures.

— Froid, — dit la bonne.

Et avant qu'ils aient fini le café, ils entendent au-dessus d'eux un piétinement de pieds nombreux courant çà et là. La porte s'ouvre, et trois enfants se précipitent et sautent sur leurs parents.

— Mon Dieu, mais tu n'as rien aux pieds, — dit la mère à Haakon, qui s'introduit sous la couverture, auprès d'elle, en culotte.

— Non, il a sauté du lit tel qu'il est, — cancane Mette, qui s'étend à côté de son père, pendant qu'Anna se trémousse de l'autre côté.

— Et dehors dans la neige et le froid, pieds nus et presque sans rien sur toi, tu devrais avoir le fouet. — C'est toujours mère qui gronde.

Un instant après, se montre une tête blonde dans la voiture d'enfant, qui est au bout des deux lits, et un visage rond fait une grimace.

— Il veut venir là, lui aussi, — dit Mette.

Et la mère doit le prendre avec elle. Puis Haakon, d'un air recueilli, regarde téter Frérot, qui suce avec tant d'ardeur que ça fait glouglou dans sa gorge, et la mère le contemple avec bonheur. Elle a pu enfin donner le sein à un bébé, elle aussi. Et comme Haakon tire le petit par les cheveux de la nuque, le jeune frère lève la tête et l'observe, sans que l'ouverture ronde de sa bouche lâche le bout du sein.

— Ne nous dérange pas, — dit la mère.

Après le déjeuner, elle voit les trois aînés monter vers les

bois en skis, accompagnant leur père pour une promenade. Les fillettes, en costumes de skis bleus, glissent à ses côtés, le garçon en bonnet rouge avance péniblement derrière son père. Puis ils disparaissent dans la forêt des grands pins, mais Margrethe continue, un bon moment, à entendre les voix de ses filles, qui s'éteignent peu à peu.

C'est un jour d'hiver où ville et fjord sont cachés sous une buée de frimas gris brun, mais plus haut, vers le nord, le ciel est ensoleillé au-dessus de Voksenkollen. La moitié de la ville est en ce moment en skis et monte vers Nordmarka, mais une maîtresse de maison qui attend du monde a d'autres soucis. Elle aide la bonne à mettre la maison en état, elle se hâte, dehors et à l'intérieur, dans son tablier blanc à manches, qui n'a jamais une tache, et elle fredonne parce que le travail va bien. Tout est prêt dans la journée, le filet de bœuf est dans le four, la gelée au vin et le sherry sont à rafraîchir sur une caisse dans l'entrée, les bouteilles de vin rouge près du poêle de la salle à manger pour tiédir. Au fond, ils n'ont pas les moyens d'avoir du vin mais Ivar y tient, — d'autant plus que ses beaux-frères vont venir.

Le jour se prolonge en cette saison d'hiver avancé, il fait encore plein jour lorsque rentrent Ivar et les enfants, rouges de froid, et bruyants et pressés. Une heure plus tard, les premiers hôtes sonnent, et alors Mette est là, en robe de velours bleu, pour ouvrir. Mère a dit qu'elle doit mettre son manteau d'hiver dans l'entrée, mais alors les hôtes ne verront pas la robe, et ça ne fait rien, si elle a un peu froid.

— Oncle Reidar! — annonce-t-elle à voix basse dans l'entrebâillement de la porte.

Et, dans le salon, Margrethe a les mains sur les épaules de son mari.

— Tu vas... être aimable envers nos hôtes aujourd'hui, hein!

— Mais oui, mais oui.

— Envers Reidar et Knut aussi!

— Si tu ne m'obliges pas à les embrasser! Oui, sois tranquille.

— Bon, c'est promis. Oui... c'est pour moi!

Et elle le regarde profondément.

Entre une grande femme replète en robe grise, avec un large col de dentelle blanche, un visage pâle aux joues gonflées, un nez proéminent sous le lorgnon, et un menton fuyant. Ses cheveux sont noirs, mais du front part une touffe claire isolée, qui n'est pas due à l'âge, car elle a eu dès l'enfance cette tache blonde au milieu de ses cheveux noirs. Mais on dirait que les soucis et une noble tristesse ont fait grisonner cette figure, et lorsque la dame fait le tour du salon pour dire bonjour et tendre la main, elle semble ne sourire qu'en dépit de ses douleurs. Derrière elle est son mari, le professeur Reidar Nelleman, un peu plus petit qu'elle, d'une élégance recherchée en son pantalon à raies et sa jaquette noire. Sa moustache est grise, il est chauve, mais le dissimule autant qu'il peut au moyen de quelques longs cheveux gris étalés en travers du crâne, sur lesquels il passe la main de temps en temps. Son lorgnon d'or a un ruban. Il est armé d'un grand instrument de musique dans un étui, et dit tout de suite, en regardant par-dessus ses verres embués :

— Excusez-moi de venir ainsi encombré, mais ceci ne peut pas rester au froid dans l'entrée.

Et il dépose l'instrument avec précaution derrière le piano, puis essuie son lorgnon, et, apercevant sa sœur :

— Hé là, Margot... bonjour.

Il l'embrasse sur les deux joues — (il aurait bien pu s'essuyer d'abord les moustaches, se dit Pram) — puis il tire une boîte de chocolats qu'il lui offre — (le drôle, se dit Pram, croit-il qu'elle manque de quelque chose ici, chez elle?) — Et en même temps, Pram est obligé d'entretenir sa belle-sœur du « rigoureux hiver que nous avons cette année ».

Le professeur Nelleman était connu comme un grand radical; cependant, le respect de tous les partis lui était acquis : lorsque notre pays était en difficulté avec les puissances étrangères, il savait toujours démontrer par un long et savant exposé que c'était nous qui avions raison. En dehors de cela, d'ailleurs, son action publique était mesurée, car c'était sa femme qui s'en chargeait, et, comme il se plaisait à le dire, il fallait bien aussi quelqu'un pour rester à la maison et s'en occuper.

— Ah, voilà l'avocat, — dit-il en tendant à Pram sa main blanche aux veines bleues.

Et Pram s'irrite de nouveau : est-ce que les brocards vont déjà commencer?

La porte s'ouvre, et c'est le docteur Knut Nelleman, qui porte également un instrument dans un étui. Il est raide comme un officier, dodu sans être gros, les cheveux blonds coupés ras, les sourcils broussailleux presque blancs dans un visage rose et glabre. Il a été un sportsman renommé, surtout pour le ski, et maintenant il est arbitre dans les grandes courses. Il a divorcé d'avec sa première femme, et en a une seconde, qui est belle et riche. Pram doit se résigner à le voir, lui aussi, prendre Margrethe longuement dans ses bras, et elle saisit son frère par le cou, enchantée de l'avoir chez elle.

— Eh bien, et Lisa... tu ne l'as pas amenée?

— Mère et ma femme se sont faufilées dans la chambre à coucher. Elles ont à se fleurir, naturellement. Et voilà notre légiste.

Il se frotte les mains et souffle dedans avant de s'avancer vers Pram et de le saluer.

— Tu te mets en grève, toi, quand nous t'invitons, — dit-il en lui tapant sur l'épaule.

Arrive la femme du docteur, rousse, mince, en robe bleue, et gracieuse en ses mouvements. Elle a des taches de rousseur, de grands yeux couleur de mer pleins d'enjouement. Pram trouve qu'elle répand un air d'élégance autour d'elle.

— Chère Margrethe, — dit-elle, en posant les mains sur les épaules de sa belle-sœur, — il y a une éternité que nous ne nous sommes vues, n'es-tu vraiment jamais en ville?

Puis elle se tourne vers Pram.

— Quant à toi, monsieur mon honoré beau-frère, c'est entre nous maintenant l'hostilité ouverte. Dans la rue tu passes toujours sans regarder de mon côté, et c'est naturellement pour esquiver le paiement de ta dette. Ou bien aurais-tu oublié que tu as perdu la philippine à Noël, et que tu es obligé de m'inviter chez le pâtissier?

— Tu as toujours un autre gandin avec toi... je fais preuve de tact, et tu n'as pas à craindre que j'aille cancaner, — dit Pram.

— Tu devrais te surveiller un peu. Est-ce Margrethe qui te défend de m'aborder en ville?

Le ton était toujours particulier entre eux, et Pram trouvait qu'elle mettait un peu de vie dans la famille trop solennelle.

Dans l'entrée Nygaard et sa femme venaient d'accrocher leurs manteaux. Il portait la redingote noire qu'il avait achetée onze ans plus tôt pour son mariage, les longues basques ballaient sur ses genoux, et une petite cravate noire pendait de travers à son cou. Sa femme était encore aujourd'hui dans sa robe de laine noire avec la croix d'argent au cou, elle n'allait guère en soirée, sa mine était celle d'une pâle nonne obligée de se rendre chez des pêcheurs.

— Vois-tu celui-là, — dit-elle à voix basse en caressant de la main une fourrure de bison noir pendue au porte-manteau.

— Oui, celui-là, — dit Nygaard collant dessus sa figure de myope. — Tu voudrais le pareil, hein? Il doit coûter quelques milliers de couronnes.

— Ce doit être celui de la femme du docteur.

— Oui, en tout cas ce n'est pas le tien.

Et ils continuent à passer la main sur la peau douce.

Haakon était caché dans la cuisine depuis un moment, et lorsque la chambre à coucher de ses parents fut vide, il s'y réfugia, car à Noël, quand les oncles et tantes étaient venus en visite, il avait dû subir deux baisers de chacun à leur arrivée et à leur départ, ça faisait seize baisers en tout, et il était résolu à les éviter cette fois-ci.

Les voix s'animaient dans le salon, mais on attendait encore quelqu'un. Et voilà que cette personne arrive, tout le monde se tourne aussitôt vers elle et se tait. Anna court à elle :

— Bonjour, grand'mère, merci pour hier, grand'mère, sois la bienvenue, grand'mère!

Ce que l'on remarquait tout de suite chez la vieille madame Nelleman, c'était ses grands yeux tranquilles, que rien ne semblait pouvoir troubler. Elle était mince de taille, mais large de hanches, vêtue de soie noire, avec un médaillon noir tenu par un collier d'or. Son nez en bec d'épervier était pointu entre deux rides profondes creusées dans son visage sec, elle avait certainement bien dépassé la soixantaine, mais ses cheveux bruns, dont les lourdes tresses étaient nouées haut sur la nuque, n'avaient pas encore un fil gris. Elle sourit

légèrement à tous en faisant le tour du salon, et ses yeux bruns tranquilles s'animaient en regardant chacun.

On venait de se mettre à table et on commençait à manger la soupe, quand une fille de dix-sept ans en robe rose entra, en courant.

— Je sais bien que j'arrive en retard, chère tante Margrethe, — commence-t-elle, — mais qu'est-ce que vous voulez, je n'ai qu'un père et une mère, et ils m'ont lâchée.

— Tu n'en finissais pas d'arriver, — dit la femme du professeur, — nous ne pouvions vraiment pas attendre plus longtemps.

— Oui, j'ai été en skis, — explique la jeune fille tout en faisant le tour de la table pour saluer chacun..., — et je ne pouvais pas fausser compagnie à mes amis, n'est-ce pas, oncle Ivar?

Elle s'adresse à la société entière avec un visage rayonnant de confiance en tous, parce qu'elle est aimée de tout le monde.

Haakon s'était enfin glissé vers la petite table servie à part pour les enfants et la cousine. Car les grands devaient en avoir fini avec les embrassades, et il n'avait rien à craindre pour un moment.

JOHAN BOJER

(Traduction P.-G. LA CHESNAIS.)

(A suivre.)

OPINIONS
DU MARQUIS DE SCOURDIAC[1]

Mon cher Fargeot,

Sans doute absorbé par les travaux de la commission Stavisky, as-tu laissé tomber ma lettre du 15 juin où je m'étais plu à corroborer ton optimisme en te faisant part de l'impression causée ici sur mes « connaissances de la noblesse et du clergé » par les événements qui ont leur point de départ dans la soirée du 6 février. Je ne présume pas, en effet, que ton silence signifie que tu portes moins d'intérêt, en dépit de ta situation électorale à Villebonne, aux renseignements que je t'ai transmis.

Aussi ai-je la conviction de te rendre un vrai service, bien propre à éclairer ta conduite politique, en te rapportant la récente conversation qu'il m'a été donné d'avoir avec le vieux marquis de Scourdiac, ce représentant désabusé de la vieille tradition monarchique dans notre pays.

Jusqu'ici ce gentilhomme ne m'avait retenu à dîner que par accident, si je puis dire, à la fin d'une visite professionnelle. Mais, cette fois, le marquis m'avait gratifié dans le délai voulu d'une invitation en règle à un dîner où il avait convié plusieurs de ses voisins de campagne, et non sans mettre, comme je m'en suis aperçu plus tard, quelque inten-

1. Voir les articles du comte de Fels appartenant à la même série : *Lettre à un futur Président du Conseil* (15 janvier 1934); *Réponse à Fargeot* (15 février 1934); *Correspondance maçonnique* (15 avril 1934); *Optimisme maçonnique* (15 mai 1934); *Entretiens de Province* (15 juin 1934).

tion malicieuse dans cette rencontre qui m'acoquinait à une demi-douzaine de hobereaux, plutôt insignifiants, parmi lesquels le vicomte de Puyfondu et le baron de La Garrigue, bien connus de toi.

Menu délicieux. Le marquis est un gourmet et n'est pas médiocrement fier de son maître queux. La poule au pot à la Henri IV, notre plat national, accommodée suivant une vieille recette de famille, bravait toute critique. Et, naturellement, nous l'avions à peine dégustée que la conversation, déviée habilement par le marquis, tournait vers la politique. Ma présence ne paraissait provoquer aucune gêne : évidemment, l'amphytrion avait prémédité de m'offrir le haut régal d'une querelle entre un tenant de *l'Action Française* et un champion de la *Démocratie chrétienne*. Le vicomte, blond, petit, replet, au verbe criard, enfoncé dans l'impénitence royaliste, et le baron, brun, élancé, au creux de basse-taille, passionnément attaché aux directions du Vatican, se « prirent de bec » avec une véhémence et une animosité auxquelles d'ailleurs, l'excellente cave du château, bien pourvue de vins généreux, n'était pas étrangère, chacun se retranchant, pour refuser à l'adversaire la moindre concession, derrière les intransigeantes instructions de ses chefs. Le marquis, qui a le don du rire intérieur, s'amusait prodigieusement.

Quelle controverse, mon cher Fargeot! Quel besoin de s'opposer entre les tenants des deux moitiés du parti conservateur! Mais ces gens bien pensants s'entrehaïssent plus encore qu'ils nous détestent, nous autres, leur commun ennemi. On les sent comme dévorés d'un désir fou de s'exterminer mutuellement. Quel rabâchage, quelle débauche de banalités!

Quand ils prirent congé, je les entendis encore qui échangeaient dans le vestibule, sur le ton de la fureur, les suprêmes arguments, comme des gens sur le point d'en venir aux mains.

Je me disposais à partir aussi, mais le marquis insista de si bonne grâce pour un tête-à-tête prolongé, que j'aurais été mal venu à éluder son offre. Goûtant tous deux une douce euphorie, nous conversâmes plus avant en suivant dans l'air les volutes bleuâtres de cigares exquis. M. de Scourdiac paraissait d'ailleurs enchanté, et c'est sa petite faiblesse à cet homme d'étaler devant moi sa supériorité de sceptique

clairvoyant et perspicace, revenu de tout, détaché de tout, à qui rien, ni personne n'en impose plus.

— Eh bien! monsieur le frère Trois Points, les avez-vous entendus mes amis et me saurez-vous gré de l'instructive surprise que je vous ai ménagée? A quel état d'éréthisme, ces malheureux sont-ils parvenus! Dieu me pardonne, mais en de certaines rencontres, ils me font trembler pour une vaisselle armoriée que je m'attends à les voir se jeter à la figure. Vous avez eu la sagesse, et je vous en félicite, de ne pas vous immiscer dans cette endiablée querelle du trône et de l'autel et de ne point relever la seule chose qui les mette d'accord, c'est-à-dire les diatribes contre la maçonnerie. De cette façon, vous n'avez rien laissé perdre d'un spectacle savoureux entre tous. Et vous avez pu sonder le vide de ces cerveaux où si peu d'idées constructives et positives ont pénétré.

» Ah! vous lui devez une fière chandelle, à ce scélérat de Briand. Politique médiocre, souvent absurde dans les affaires extérieures, tant qu'on voudra! Mais quelle redoutable habileté dans les manœuvres de politique intérieure. C'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre que d'avoir négocié avec Rome, en échange de vaines et illusoires concessions, la condamnation de *l'Action Française*. Il a ainsi frappé à mort les espérances que l'après-guerre avait redonnées aux tenants de la cause conservatrice. Se remettra-t-elle jamais de ce coup-là? Mes amis ne se retrouvent en présence, depuis des mois et des mois, que pour épiloguer furieusement sur les actes et paroles de Rome. Ils n'étaient déjà pas très agissants. Mais cette fastidieuse dispute a achevé de les paralyser. Ce qui pouvait leur rester de force et d'énergie, ils le tournent les uns contre les autres. Et le parti réactionnaire est presque aussi divisé qu'au temps où les légitimistes s'affrontaient avec les orléanistes.

» Ils déclament contre la Maçonnerie? Mais que peuvent-ils, désunis comme ils sont? Qu'ont-ils tenté d'efficace pour la réduire à l'impuissance? La Maçonnerie? Je la connais beaucoup mieux qu'eux. Et plus qu'eux, je la déteste parce que je l'admire.

A cet endroit, cette interruption jaillit de mes lèvres.

— Voilà une admiration qui m'étonne!

— Ne vous méprenez pas, — reprit le marquis. — La haine n'exclut pas l'admiration. Oui, j'admire l'art incom-

parable avec lequel la Maçonnerie a su conquérir et garder le pouvoir si bien que les francs-maçons sont devenus, en quelque sorte, dans nos temps, des conservateurs au sens strict de l'expression. Ce qu'ils conservent, c'est un régime déplorable, mais il faut avouer qu'ils le conservent bien. Après quoi, je ne puis voir en eux que les destructeurs patentés de tous les principes sur quoi se fonde une société que nous aimons et qui nous a fait vivre heureux. Ils renient même les doctrines au nom desquelles leurs aïeux s'étaient dressés contre l'Ancien Régime. Que se proposait originairement la Révolution? D'abolir les privilèges, les bastilles corporatives et la fiscalité personnelle. C'est par de telles initiatives et de telles promesses libérales que nos ancêtres ont eu raison de la Monarchie.

— Vos ancêtres, monsieur le marquis?

— Oui, je dis bien, nos ancêtres! Ne vous récriez pas contre ce possessif. Mon bisaïeul, le marquis de Scourdiac, était de l'école révolutionnaire. Il se trouvait au siège de York-Town, aux côtés de La Fayette et, avec celui-ci, il a rapporté en France une révolution qui en était partie. Député aux États généraux, mon bisaïeul ne fut pas le dernier à rejoindre le Tiers État et à voter la constitution. Ah! monsieur le franc-maçon, en ce temps-là, les miens ne détestaient pas les vôtres. Ne peut-on dire de la Maçonnerie qu'elle était belle sous Louis XVI, puisque le malheureux monarque et ses frères en faisaient partie? Vous voyez que je puis parler savamment de ces choses.

» Après tout, mon bisaïeul ne faisait-il qu'obéir inconsciemment à une évolution qui mène toute l'histoire. Je devais, dans ma jeunesse, en recevoir l'impression dans une circonstance mémorable que je vous veux narrer.

» Dernier descendant d'une longue lignée de gentilshommes ayant bien servi leur Dieu, leur Roi et leur Patrie, je me suis confiné dans une retraite prématurée après la mort du comte de Chambord.

» Quand le Pape Léon XIII s'est rallié à la République, il me fut donné d'assister en tiers à une audience qu'un de nos aînés avait obtenue de l'illustre Pontife et où il lui demandait quel emploi faire désormais de son activité.

» — Mon cher fils, — lui répondit le Pape, — rentrez dans vos domaines et cultivez vos terres. Quittez le combat mené

pour une improbable restauration. Laissez le champ libre aux générations républicaines et démocratiques qui montent. Il s'agit de prendre la clef de la maison sous un masque qui n'est pas le vôtre!

» Bien que ce conseil péremptoire ne me fût pas directement adressé, je me le suis tenu pour dit. J'ai renoncé à la vie publique et me suis résigné au rôle, non dénué de saveur, d'observateur attentif.

» Je ne vous cacherai pas que j'ai su quelque gré au régime d'avoir substitué la descente sur plan incliné à la chute verticale et d'avoir imprimé quelque ralentissement à l'évolution dont je viens de vous parler.

» C'est même quelque chose de très fort, dans son genre, que ce ralentissement. Pour le caractériser, j'aurai recours à une autre comparaison que j'emprunte, celle-là, à l'art du cinéaste. Il m'a semblé, au cours des années, que le visage de la France, projeté sur l'écran, se modifiait par l'effet d'une surimpression. Assurément, le visage, que j'apercevais l'an dernier n'était plus celui qui avait mes sympathies de jeune homme. Mais, tel quel, il me plaisait encore jusqu'à ce que j'aie cru lui trouver d'horribles traits de ressemblance avec la Russie bolchevique. »

Sur quoi je ne pus retenir un geste de protestation.

Non, vraiment, il allait trop loin, le marquis!...

Que la France se modelât sur la Russie bolchevique, c'était un tel saut et si prodigieux dans le processus de l'évolution française, que ma raison se refusait même à le concevoir et à plus forte raison à l'admettre.

— Vous exagérez, — lui dis-je. — La route est longue de Paris à Moscou. Je suis même en situation de vous apprendre que des hommes, tels que mon ami Fargeot, notre représentant à la Chambre, apprécie sans indulgence le rapprochement français avec la Russie soviétique. Et s'il est vrai que, votre robuste constitution et mes soins dévoués aidant, vous ayez toutes chances de parvenir aux extrémités de la vieillesse, je vous garantis que vos dernières années ne seront pas attristées par l'importation du bolchevisme.

Le marquis secoua la tête, avec une mélancolie qui ne lui était pas habituelle et reprit, sur un ton plus bas, en rallumant son cigare qu'il avait laissé éteindre pendant son monologue.

« Que Dieu vous entende, si un pareil souhait ne vous offusque pas. Mais je voudrais ajouter quelque chose à mes propos sur mes amis. Je vous ai mis à même de constater l'âpreté paradoxale de leurs dissensions, non moins que l'inanité de leurs idées, en tant qu'idées-forces. D'où vient que, les sachant au fond si inoffensifs, vous ayez donné ce mot d'ordre à vos adhérents : sus au fascisme.

» Or, fascisme vient de faisceau. Pauvre faisceau que celui qu'on désigne à la fureur vengeresse de la démagogie révolutionnaire. Il y a beau temps que ses liens sont dénoués. Dites-moi, ne conviendrez-vous pas qu'il se mêle beaucoup d'hypocrisie au cas de vos amis politiques? Fort impertinemment, ils prêtent leurs pensées à autrui et ils lui reprochent des desseins dictatoriaux qui sont dans leurs intentions et dans leurs désirs. »

Cette fois, c'en était trop, mais le marquis réprima impitoyablement mon envie de répliquer et m'abasourdit sous le poids d'un aperçu sur les coups d'État, bien propre à chambarder toutes les idées reçues et tous les préjugés courants à cet égard. Je ne puis me dispenser, mon cher Fargeot, de faire appel à toutes les ressources de ma mémoire afin de porter à ta connaissance une philosophie des coups de force, laquelle t'intéressera si même elle ne t'inspire pas dans les temps bizarres que nous traversons.

J'imagine que le pittoresque et l'étrangeté de la scène ne t'échapperont pas. Un ci-devant, un ennemi irréconciliable de la Maçonnerie exhortant l'un des membres de celle-ci à mieux concevoir et l'essence et la puissance de son association! Avoue que ça ne se voit pas tous les jours.

Et voici comment s'exprima le marquis :

« Je ne suis pas un historien de profession, mais je crois savoir assez d'histoire pour établir, d'une façon décisive, que tout coup d'État en France est de fondation une entreprise maçonnique ou, tout au moins, une opération qui n'a jamais réussi qu'avec le concours de la puissance maçonnique.

» Veuillez bien suivre le fil de ma démonstration :

» Nierez-vous que la Révolution ait été préparée au sein des sociétés de pensée qui recevaient leurs inspirations de la Maçonnerie? Les idées ne germent que sur un sol préparé d'avance sous un climat propice. Au début, il est possible

que la Maçonnerie ait été non pas créatrice, mais simplement organisatrice et accélératrice d'un mouvement populaire. Mais si nous étudions les coups portés aux institutions politiques depuis le 14 juillet 1789 jusqu'au 4 septembre 1870, ils portent tous la même marque. C'est la force et la violence ou la trahison mises en œuvre par la Maçonnerie qui les anime.

» Sans parler de toutes les journées révolutionnaires, le 14 juillet, Fructidor, Vendémiaire, et tant d'autres, vous savez, comme moi, qu'au 18 Brumaire, Bonaparte, s'il n'était pas franc-maçon lui-même, ce qui est d'ailleurs discutable, opéra son coup d'État avec le concours de francs-maçons notoires. Talleyrand, Fouché, Siéyès, Joseph Bonaparte qui fut grand maître de la Maçonnerie sous l'Empire, Cambacérès, qui en fut le grand maître adjoint, Murat, second grand maître adjoint, Eugène de Beauharnais, Lacépède, Masséna, Soult, Lebrun, Fontanes, etc...

» L'un des auteurs principaux de la chute de Napoléon et de la restauration des Bourbons fut le franc-maçon Talleyrand aidé par Marmont et par un grand nombre d'autres maçons.

» Le retour de l'île d'Elbe, qui ressemble furieusement à un coup d'État, fut préparé par la Maçonnerie dont nous retrouvons le rôle actif avec Fouché dans le rappel de Louis XVIII en 1815.

» Ainsi, les deux Restaurations de 1814 et de 1815, favorisées qu'elles ont été par la victoire des Alliés sur Napoléon, ont été effectuées en réalité, c'est historique, par les manœuvres et la trahison de deux illustres francs-maçons, Talleyrand et Fouché. Ce ne sont pas des coups d'État accomplis par des royalistes. Et vous savez que Louis XVIII ne tarda pas à disgracier les deux compères à qui il devait sa double réintégration.

» Continuons : en 1830, les fameuses ordonnances de Charles X nous font assister à une véritable tentative de coup d'État royaliste et clérical, préparé, avec quelle insuffisance, par son inepte ministre, le prince de Polignac. Et dans ces journées de juillet, les Trois Glorieuses, suivant votre vocabulaire, M. le franc-maçon, un autre coup d'État réusssit à renverser la monarchie légitime, coup d'État dirigé par les francs-maçons : Adolphe Thiers, Talleyrand, Lafayette, Odilon Barrot, Maison, avec la complicité à peu près certaine du maréchal Marmont, ce récidiviste de la trahison.

» En 1848, la Maçonnerie se croit assez forte pour renverser le trône qu'elle avait édifié en 1830.

» C'est la journée du 24 février, dirigée par Odilon Barrot, de la loge des Trinosophes, assisté de cinq lieutenants, qui sont tous vénérables de loges parisiennes : Vitet, Morny, Berger, Malleville, Duverger de Hauranne.

» On retrouve plusieurs de ces maçons parmi les collaborateurs du coup d'État du 2 décembre. Enfin, quand l'Empire s'effondre le 4 septembre, sans trouver de défenseurs, ce sont les députés francs-maçons de Paris qui précipitent la marche des choses et forment le gouvernement provisoire, dit de Défense Nationale.

» Chose curieuse, monsieur le franc-maçon, vous étiez pour la guerre à outrance à cette époque.

» Vous le voyez, aucun régime n'a résisté à vos coups et vous avez su, par votre lente évolution, conquérir la faveur de tous les gouvernements qui se sont succédé grâce à vous, jusqu'au jour où vous avez jugé opportun de les renverser.

» Enfin, vous avez réussi après la chute du maréchal de Mac-Mahon, à installer votre association au sommet même autant qu'à la base de l'ordre social. Votre organisation, dans la mesure où j'en peux juger dans notre province, est une réussite prodigieuse. Il n'est pas de commune, pas même de village, où les délégués de vos comités ne jouissent d'une influence qui n'est contre-balancée par aucune autre. Ces délégués sont informés de la situation de chaque famille et de tous les électeurs. Si l'un de ceux-ci a une difficulté avec l'administration, une dette envers le fisc, une contravention quelconque, une poursuite pour un délit de chasse, que sais-je encore, le délégué du comité tout-puissant est là pour lui faire obtenir la faveur qu'il désire. Et, désormais, on tient son vote. Un réseau serré s'étend ainsi sur les habitants des campagnes où depuis longtemps l'influence du clergé est annihilée par celle de l'instituteur, du maire radical-socialiste, de l'agent-voyer, du percepteur, en un mot, de tous les fonctionnaires inféodés à votre organisation.

» Dans ces conditions, comment engager la lutte avec quelques chances de succès? Pour ma part, voilà longtemps que j'ai déposé les armes! »

Ainsi dans ce pays aucun essai, aucune perspective d'or-

ganisation antimaçonnique. Dès lors aucune chance de coup d'État soi-disant fasciste.

Ni le vicomte de Puyfondu, ni le baron de la Garrigue ne sont capables de se concerter pour le concevoir, le préparer et le réussir. Sans doute, vous pouvez rencontrer d'autres adversaires que mes deux amis. Vous les avez entendus. En ce moment ils achèvent leur soirée, j'imagine, au café de Villebonne, en oubliant leur querelle dans les délices d'une partie de belote. Et, pendant ce temps, vous irez sans doute passer quelques heures studieuses dans cette loge mystérieuse où vos amis et vous étudient les problèmes politiques et élaborent les projets de ces lois funestes qui transfèrent peu à peu à l'État nos héritages et nos biens en même temps qu'elles confèrent aux fonctionnaires la toute-puissance de l'autorité soustraite au gouvernement de la République.

Croyez-moi, ma vision est bien nette.

Un jour prochain, l'État maçonnique soviétisé sera le seul capitaliste en France et ce capital sera administré par des syndicats de fonctionnaires en révolte contre le parlementarisme.

. . . . . .

Mon cher Fargeot, en quittant ce pauvre marquis que nous avons connu si fier dans notre enfance et qui paraît si résigné aujourd'hui au triomphe de notre parti, j'ai pris le chemin de la Loge où, dès mon arrivée, m'était annoncée par notre cher et vénéré Président une bien heureuse nouvelle. Tu aurais, paraît-il, été favorisé par une « augmentation de salaires » considérable parmi nos frères et promu au 18e degré. Te voilà rose-croix!

Voilà bien des échelons rapidement franchis.

Puis-je espérer que mon conseil n'a pas été étranger à la décision que tu as prise? Écris-moi bien vite à ce sujet. Donne-moi des renseignements détaillés sur tout ce qui se passe et notamment sur les suites probables de l'expérience Doumergue. Ici, l'on est très porté pour le genre d'Union nationale pratiqué par ce ministère où nous comptons tant d'amis. J'espère que tu partages mon opinion.

SEGOUFFIN

Pour copie non conforme :

FELS

PORTRAITS NOUVEAUX
DE CHARLES DICKENS

L'histoire est changeante et le passé, bien que mort, se transforme encore en nos esprits. Clémence Dane, dans *Légende*, a montré les retouches que chaque témoin nouveau apporte au visage d'un être disparu. Des documents retrouvés par un érudit américain ont durci celui de Shelley. La légende de Charles Dickens a beaucoup évolué depuis quelques années. Des lettres, qui jusqu'alors étaient restées inédites, ont été publiées. Des critiques, des romanciers et des biographes ont peint le caractère de Dickens sous un aspect assez déplaisant. Ils l'ont montré vaniteux, injuste, et même, ce qui eût été grave pour le créateur de Pecksniff, hypocrite. Je crois qu'ils se trompent. Non que Dickens ait été un ange; nous portons tous la marque de la bête et les saints n'écrivent pas de romans; tout au plus en inspirent-ils. Mais les livres de Dickens prouvent une sensibilité trop vive pour qu'on puisse lui attribuer avec vraisemblance des sentiments cruels ou bas.

La cause principale de la méchanceté a toujours été le manque d'imagination et c'était là un mal dont ne souffrait certes pas Dickens. Il était, comme beaucoup de grands artistes, nerveux et impatient. Son enfance avait été malheureuse; son adolescence avait commencé par une déception amoureuse; son mariage avait été un échec. C'en est assez pour expliquer des actes ou des attitudes sentimentales que le moraliste abstrait condamnerait, mais que le confesseur absoudrait. Il n'y a, pour un écrivain, nulle hypocrisie à railler

des travers auxquels lui-même succombe parfois. Flaubert se moque amèrement, dans *Madame Bovary*, d'un incurable romantisme qui était sa propre maladie; Molière peignait en Alceste sa propre jalousie et Meredith, dans *Evan Harrington*, arrivait à vaincre son propre snobisme. En de tels aveux déguisés, je ne vois nul sujet de blâme, mais au contraire un courage que j'admire. Le cas de Dickens m'a toujours paru assez proche de ceux-là et les lettres que l'on vient de publier ne font que confirmer ce jugement. Mais peut-être y a-t-il intérêt, après avoir lu réquisitoire et plaidoyer, à indiquer au lecteur français l'état présent du problème Dickens.

I

De l'enfance il faut retenir, pour la formation de ce caractère, quelques traits importants : médiocrité extrême de la mère, gentillesse et redoutable légèreté du père, sentiment de supériorité du fils. A neuf ans, le petit Dickens jugeait et dominait sa famille. D'où un naturel et précoce orgueil. Cet adolescent sera vite autoritaire, prompt à critiquer, habile à commander. Le lecteur se souvient de M. Micawber, de sa ruine, de ses séjours à la prison pour dettes. C'est l'histoire du père de Dickens; elle explique, chez le romancier, cette douloureuse susceptibilité que montrent si souvent les « humiliés et offensés ». Dickens est un bourgeois, fils de petits bourgeois, en un temps de triomphe de la bourgeoisie. Il aura les qualités et les défauts de cette classe : respect de la fortune, désir de l'acquérir, profonde amertume quand la folie de son père le force à changer de caste et à devenir, pour un temps assez court, un jeune prolétaire. A Dickens plus tard on reprochera souvent son goût pour l'argent, son âpreté dans les contrats, ses rapports difficiles avec les éditeurs. Sans doute faut-il chercher l'origine de tels travers dans une adolescence difficile. Qui a connu la misère craindra longtemps la ruine, en fût-il mieux abrité qu'aucun homme.

Dans les mémoires de sir Henry Dickens, fils de l'écrivain, qui viennent d'être publiés, on trouve le récit d'une curieuse scène. Elle se passa pendant une nuit de Noël, celle qui précéda la mort de Dickens. Déjà souffrant, il était couché sur un sofa

et jouait avec ses enfants à ce jeu qui consiste à lier les uns aux autres des mots qui n'ont d'autre rapport entre eux que leur dernière et première syllabe. Quand vint le tour de Dickens, il dit avec un étrange clignement d'œil et une curieuse hésitation de la voix : *Warren's Blacking, 30, Strand...* Ses enfants ne comprirent pas, mais le ton attira leur attention. Ils ne savaient rien à ce moment de la dure enfance de leur père. Quand parut, après la mort de celui-ci, la biographie de Forster, ils apprirent que les mots qu'il avait prononcés avec tant de peine, mais sans pouvoir s'en empêcher, formaient l'adresse de la fabrique de cirage où, enfant, il avait gagné la vie des siens pendant que son père était en prison.

Certains biographes de Dickens se sont étonnés de ses réticences au sujet de cette période de sa vie et ont jugé que c'était faire preuve d'une vanité assez méprisable que d'en avoir tellement souffert. A coup sûr, ces critiques n'ont jamais subi eux-mêmes de telles humiliations enfantines. Il est très beau d'être un sage lorsqu'on a, au cours d'une longue vie, formé douloureusement sa propre sagesse, mais il est fort sot d'exiger d'un enfant une sagesse spontanée. Quand en outre cet enfant a souffert, comme ce fut le cas de Dickens, d'un changement de caste, l'indifférence chez lui serait surhumaine.

On a reproché aussi à Dickens de s'être servi, dans *David Copperfield*, du caractère de son père, dans Mrs. Nickleby de celui de sa mère et, en plusieurs autres de ses œuvres, des ridicules de ses amis. Quel étrange grief! Il est rare qu'un artiste choisisse, par un acte de volonté libre, les personnages qu'il peindra. Il n'est tenté de décrire que les êtres qui ont éveillé en lui des sentiments forts. Il y a beaucoup de chances pour que ces êtres soient ceux avec lesquels il a vécu, et en particulier ceux de sa famille. Si l'on voulait faire grief à Dickens du choix de ses personnages, combien ne faudrait-il pas être plus sévère pour Stendhal? Stendhal divisait l'humanité en un certain nombre de classes; pour chaque classe il avait choisi un prototype et ces prototypes étaient empruntés à l'histoire de sa propre enfance. Son père était, avec son précepteur, l'abbé Raillane, le prototype de la classe des « coquins »; une de ses tantes servait de modèle aux belles âmes à l'espagnole; son oncle Romain Gagnon était le prototype de la classe des

don Juan. Balzac a souvent pris des personnages qui avaient joué dans sa vie un grand rôle, pour les transformer en héros ou en héroïnes de roman. Toutes ses maîtresses : madame de Berny, la duchesse de Castries, madame Hanska, lui ont successivement servi de modèles. D.-H. Lawrence a fait, dans *Amants et fils*, un portrait de son père infiniment plus cruel que celui de M. Micawber. Il n'y a sur ce point ni à condamner, ni à louer Dickens, mais à constater un phénomène général. Point d'art sans modèles.

II

Il nous manque un trait encore pour compléter le bilan de cette adolescence. Rien ne marque plus profondément un homme que son premier amour. La mère, la première femme aimée, voilà les éléments essentiels dont chaque artiste compose son image de la femme. Dans le cas de Dickens, la mère était incohérente et sotte; qu'avait été la première jeune fille?

Il l'avait connue à dix-huit ans, en de petites réunions amicales où l'on jouait la comédie. L'une des jeunes filles qui prenaient part à ces réunions, Maria Beadnell, était la fille de banquiers de Lombard Street, bourgeois plus riches et probablement plus distingués que les Dickens. Les Beadnell n'eussent jamais accepté de prendre pour gendre un garçon sans fortune, sans position stable, et dont le père avait l'habitude bien connue de disparaître dès que les créanciers criaient un peu fort. Maria elle-même ne pensa sans doute jamais à un mariage, mais elle était coquette et Dickens le plus brillant des jeunes hommes de sa « bande »; elle lui permit de flirter avec elle. Lui la prit au sérieux. Nous trouvons dans *David Copperfield* la trace de ses sentiments : « En un moment tout fut accompli. J'étais devenu un captif et un esclave. J'aimais Dora jusqu'à la folie. Elle était pour moi plus qu'humaine; elle était une fée, un sylphe. Je ne sais pas ce qu'elle était, quelque chose que personne n'avait jamais vu et tout ce que chacun avait toujours désiré. »

Il semble que les parents de Maria aient fait bon accueil à Dickens; sans doute savaient-ils leur fille assez raisonnable pour arrêter le jeu à temps. Ils ne se trompaient pas. Elle

alla passer quelques mois à Paris; quand elle revint, Dickens apprit que ses visites n'étaient plus souhaitées. Il venait de travailler comme un damné pour mériter de la conquérir. Il fut très malheureux, sollicita une entrevue, l'obtint, et alla jusqu'à humilier son orgueil, mais il ne put éviter une rupture.

Ainsi, comme Byron, il avait, dès le début de la vie, souffert de la coquetterie et des caprices d'une femme. L'effet ne fut cependant pas le même que sur Byron. Celui-ci, rejeté, à cause de son infirmité, par Mary-Ann Chaworth, devint un don Juan et fit payer par toutes les autres femmes la cruauté de la première. Dickens ne fut jamais un don Juan (il n'avait pas, comme Byron, le sentiment de ce qu'il devait à un sang noble et diabolique), mais comme Byron, déçu par les femmes réelles, il rêva toujours d'une Sylphide. Rien de plus dangereux pour un bonheur conjugal qu'une telle maîtresse imaginaire. Le désespoir de trouver la réalité si inférieure au rêve, crée des hommes impatients, qui parfois semblent durs à l'égard des femmes avec lesquels ils vivent parce qu'ils s'attachent, avec une tendresse infinie et vaine, à des femmes inaccessibles, à celles qui ont disparu ou à celles qui n'ont jamais existé.

De Maria Beadnell, Dickens fit la Dora de *David Copperfield*; c'était ce qu'il en pouvait faire de mieux. Elle épousa un homme d'affaires qui se nommait Henry Winter et, pendant plus de vingt ans, elle disparut de la vie de Dickens. Mais le caractère de celui-ci eût été bien différent si elle ne l'avait pas, dès l'adolescence, fait douter de l'amour.

III

Sur le mariage de Dickens, on vient de publier une collection de lettres inédites. Au moment où Dickens, jeune reporter, avait collaboré au *Morning Chronicle*, l'un des rédacteurs les plus importants du journal, Hogarth, l'avait invité à venir chez lui. Hogarth avait trois filles : l'aînée, Catherine, était âgée de vingt ans; la seconde, Mary, de seize ans; la troisième, Georgina, était une enfant. Dickens se plut beaucoup dans cette famille où on l'admirait. Il retrouva parmi ces jolies personnes les plaisirs que lui avait jadis donnés Maria

Beadnell et dont elle l'avait ensuite privé. Deux belles jeunes filles riaient de ses plaisanteries, écoutaient ses vers, ses chansons, ses récits; comment ne serait-il pas revenu avec plaisir? Était-il amoureux? Oui, comme peut l'être un homme de son âge dont le premier amour a été un échec, c'est-à-dire amoureux de toutes les femmes, désireux de conquérir pour se rassurer, un peu autoritaire, un peu méfiant.

A Catherine, il écrivait : *My dearest life... Dearest mouse... Dearest pig...*; il lui envoyait des baisers que mesuraient des chiffres suivis d'une quantité astronomique de zéros; il la conseillait sur ses lectures et il la consultait sur ses maladies ce qui est, chez un jeune homme, un double signe d'intentions matrimoniales. Mais les fiançailles furent orageuses. Dickens était d'autant plus exigeant et d'autant plus sévère pour les caprices de Catherine qu'il avait connu ceux de Maria. Obsédé par l'image de la femme idéale, il catéchisait volontiers la femme vivante.

Les querelles des fiancés, qui nous sont révélées par les nouvelles lettres, semblent avoir été légères. Elles évoquent une jeune fille capricieuse, des froideurs inexpliquées, et un jeune homme trop sensible qui, de la moindre humeur de femme, tire un incident dramatique. La jeunesse et le désir avaient d'ailleurs fait oublier les différences de caractères et de goûts, et le mariage avait été célébré le 2 avril 1836. Tout de suite la belle-sœur de seize ans, Mary Hogarth, était venue faire de fréquents séjours chez les Dickens. On a beaucoup dit que, très vite, il avait découvert que c'était elle qu'il aimait. Ce qui est certain, c'est qu'il eut pour elle un tendre attachement, c'est aussi que la présence d'une vierge dans la maison d'un jeune couple est toujours un danger, parce que la vierge demeure spirituellement plus près de l'homme et qu'elle offre, à côté des misères et des humeurs de la grossesse, le spectacle d'une sérénité délicieuse. Mais Mary Hogarth dut jouer dans l'esprit de son beau-frère un rôle d'autant plus beau et durable qu'elle mourut toute jeune et sans que son image eût été gâtée par la vie. Quelques mois après le mariage, en mai 1837, un soir, en revenant du théâtre où ils étaient allés tous trois, la jeune fille fut prise d'un curieux et inexplicable malaise et, après quelques heures, succomba.

Elle fut plus dangereuse, pour le ménage de Dickens, morte que vivante. Éternellement absente, elle eut l'inattaquable prestige de l'absence. Il se servit d'elle pour peindre ses personnages les plus touchants, comme la petite Nell. Il ne cessa de penser à elle et de l'imaginer comme une créature divine à laquelle les femmes vivantes devaient toujours être impuissantes à ressembler.

Que fut Catherine (ou Kate) Dickens? Nous le savons assez mal. Les témoins nous décrivent une petite femme à peine jolie, aux yeux bleus endormis, nez retroussé, menton fuyant des êtres sans volonté. A travers les lettres on entrevoit une personne un peu maladroite, un peu ridicule et, semble-t-il, assez incapable de veiller sur elle-même et sur les siens. Sans cesse Dickens lui recommande de ne pas trop négliger les enfants. Sa sœur Georgina devait écrire plus tard : « Par un malheur en quelque sorte constitutionnel et une naturelle incapacité, ma sœur rejeta toujours, dès leur naissance, le soin de ses enfants sur d'autres. » Quand l'un des enfants est gravement malade, la lettre que Dickens écrit à sa femme sur ce sujet est loin d'être celle d'un père à une mère normale. Le ton est celui que l'on prendrait pour parler à une fillette neurasthénique, incapable de supporter la réalité. Tout montre que Catherine Dickens fut, dans la vie de son mari, une charge plutôt qu'un appui. Au début, il la supporta avec bonne humeur parce qu'il était jeune, parce qu'elle était fraîche, puis, quand il vieillit, quand sa santé devint moins bonne, ses nerfs plus sensibles, son travail plus difficile, l'amusement avec lequel il l'avait d'abord regardée vivre dut se transformer en irritation.

IV

Il vécut pourtant avec elle vingt-deux ans et il en eut dix enfants. Sur la rupture finale, qui survint en 1858, les bruits les plus étranges ont couru. Les uns ont dit que Dickens avait retrouvé Maria Beadnell, la Dora de ses dix-huit ans. Il est vrai qu'il l'avait retrouvée, ou plus exactement qu'elle l'avait recherché, comme il arrive assez souvent quand l'homme rejeté à vingt ans devient célèbre à cinquante, comme il était

arrivé beaucoup plus vite dans le cas de Byron et de Mary Chaworth, comme il était arrivé beaucoup plus tard dans le cas de Gœthe et de Lotte Buff. Et presque toujours aussi l'homme, en pareil cas, est touché; une ancienne blessure d'amour-propre se trouve pansée et le soulagement qui en résulte le dispose à l'indulgence.

Donc Maria avait écrit à Dickens, après vingt-deux ans, et il avait répondu : « Vous appartenez tellement aux jours où les qualités qui m'ont fait le plus de bien grandissaient dans mon cœur enfantin que je ne puis vous répondre légèrement. Les associations que ma mémoire a formées avec votre nom rendent votre lettre plus... — je cherche en vain le mot — enfin lui donnent plus d'importance pour moi que n'en aurait une telle lettre venue de qui que ce soit d'autre. » Il fut si vivement excité par ce renouveau de correspondance qu'étant parti pour Paris, il écrivit deux fois en une semaine à Maria. Il souhaitait qu'elle dît à sa petite fille qu'il avait aimé sa mère avec la plus extraordinaire ardeur, quand il était un petit garçon. « Je n'ai jamais été depuis ce temps-là un homme aussi *bien* que je l'étais lorsque vous me rendiez si affreusement malheureux. Non, je n'ai plus été moitié aussi bon depuis... » Naturellement il lui demandait si elle avait lu le portrait de Dora et si elle y avait reconnu des traits d'elle : « Les gens me disaient combien tout cela était joli et plein d'imagination, et combien je dominais dans ce livre les petites amours absurdes des très jeunes hommes et femmes. Ils ne se doutaient guère des raisons que j'avais de savoir que tout cela était vrai. »

De toutes ces phrases, la plus curieuse est celle-ci : « Je n'ai jamais été un homme aussi *bien* depuis ce jour. » C'était probablement exact, et Kate Dickens avait dû plusieurs fois payer pour les caprices de Maria Beadnell. Mais ce serait pure folie que de rendre Maria responsable de la rupture entre Dickens et sa femme. Il avait souhaité la revoir « en parfaite innocence et bonne foi » et la revoir seule. Elle y consentit; il la revit; elle était devenue une femme mûre et grasse qui ne ressemblait plus du tout à la Dora de David Copperfield. Dickens fut extrêmement désappointé, mais, comme à un romancier tout peut servir, le désappointement fut bientôt

utilisé et nous lisons dans la *Petite Dorrit* la scène où Arthur Clennam rencontre, après vingt ans, la femme qu'il aima jadis et qui, d'après le roman, se nomme Flora.

« Dans sa jeunesse il avait ardemment aimé cette femme, et il avait entassé sur elle toutes les richesses de son affection et de son imagination... Depuis ce temps mémorable, il avait conservé cette vieille passion de son passé inchangée, dans le même lieu sacré. » Mais Flora s'est beaucoup alourdie et le choc est pénible : « Flora, qui avait toujours été grande, était aussi devenue grosse et essoufflée; mais ce n'était rien. Flora, qu'il avait laissée un lys, était devenue une pivoine; mais ce n'était rien. Flora, qui lui avait paru une enchanteresse en tout ce qu'elle disait et pensait, était bavarde et stupide; c'était beaucoup. Flora, qui avait été une enfant gâtée bien des années auparavant, était décidée à redevenir une enfant gâtée; cela, c'était le dernier coup. » Et quand Flora parle, cela est pire encore : elle bavarde, elle dit mille sottises. « Est-il possible, se demande Clennam, qu'elle ait été ainsi jadis? Est-il possible que cette incroyable volubilité ait fait partie du charme fascinant qui m'avait alors captivé? »

Il est hors de doute que ce passage de la *Petite Dorrit* est entièrement inspiré par la rencontre avec Maria Beadnell vieillie. M. Stephen Leacock, dans sa *Vie de Dickens*, se montre vertueusement indigné par l'épisode et plaint la pauvre Mrs. Winter qui, sans aucun doute, lut le livre et connut l'impression qu'elle avait produite. J'avoue trouver cette indignation bien excessive. D'abord nous savons que Mrs. Winter resta, malgré la publication de la *Petite Dorrit*, l'amie de Dickens. Il est possible que la scène ait été assez transposée pour ne pas lui donner offense; il est possible aussi que Maria ait été assez intelligente pour comprendre que tout roman est interprétation et non transcription littérale de la réalité. Que le choc éprouvé en retrouvant Maria Beadnell sous l'aspect d'une matrone empâtée ait été le point de départ de cette scène, cela est certain, mais que les sentiments d'Arthur Clennam et de Flora aient été fort différents de ceux de Charles Dickens et de Mrs. Winter, cela est probable.

En tout cas, ce ne peut être la rencontre avec cette femme mûre qui mit soudain en danger un ménage de vingt-deux ans.

D'autres ont soutenu que Georgina Hogarth, sœur cadette de Mrs. Dickens, avait conquis son beau-frère et fait renvoyer sa sœur. Aucun document ne vient à l'appui de cette hypothèse et l'une des filles de Dickens nous a laissé un témoignage formel, où elle indique combien les enfants ont eu à se louer de leur tante et où elle dit en propres termes que celle-ci n'avait aucune responsabilité dans la rupture. Il est vrai que ce témoignage de la fille peut prouver qu'elle aussi, comme Dickens, préférait Georgina Hogarth à sa propre mère. Le testament de Dickens montre certes que Georgina Hogarth tenait dans son affection la première place. Il lui légua, non seulement une fortune, mais tous ses souvenirs les plus personnels et les plus précieux. Dans le récit que publia Dickens au moment de la rupture, il écrivait : « Mes filles et tous mes enfants (sauf mon fils aîné) continuent à vivre avec moi, en compagnie de leur tante Georgina, pour laquelle ils ont tous l'affection la plus tendre que j'aie jamais vue parmi des enfants et qui a plus de droits à mon amitié, à mon respect et à ma gratitude qu'aucun être au monde. »

Sir Henry Dickens, dans ses *Mémoires*, dit : « Ma tante Georgina a été notre amie la plus chère. Après la mort de mon père, elle, moi et ma sœur Mamie, nous prîmes une maison ensemble. Dans le carnet de notes que mon père commença en 1855 et où, pour la première fois de sa vie, il prit l'habitude de recueillir des idées pour des romans futurs, il y a une esquisse de personnage qui est applicable à elle : « S'est sacrifiée aux enfants, mais en a été récompensée. Dès sa propre enfance, toujours occupée des enfants de quelqu'un d'autre. — Il arrive ainsi qu'elle ne se marie pas. — Jamais d'enfants elle-même. — Toujours dévouée aux enfants d'une autre. — Ils l'aiment. — Jusqu'à sa mort, elle est entourée de jeunesse et elle meurt très heureuse. » C'est là exactement (continue sir Henry Dickens) tante Georgy telle que je l'ai connue. Elle n'a vécu que pour les enfants; elle a toujours été aimée par nous tous, et elle est morte parfaitement heureuse, en 1917, à quatre-vingt-dix ans... Mon père, dans son testament, parle d'elle comme « du meilleur ami qu'un homme ait pu avoir ».

Tout cela paraît vraisemblable et il n'est pas nécessaire de supposer, entre Dickens et sa belle-sœur, un amour sensuel.

Ce foyer commun, ce commun amour pour une famille nombreuse, cette « efficacité » qui, elle aussi, était commune à Dickens et à Georgina Hogarth, cette vivacité qui s'opposait à la lourde somnolence de Mrs. Dickens, tout cela suffit à expliquer un bonheur de vivre ensemble qui certainement fut vif.

Georgina Hogarth elle-même écrivit à Mrs. Winter (l'ancienne Maria Beadnell) au moment de la séparation : « Je suis convaincue que ce sera le meilleur plan pour le bonheur de tous. Ma sœur et Charles ont été malheureux ensemble pendant des années. Catherine avait souvent exprimé le désir de s'en aller et de vivre ailleurs; Charles n'avait jamais voulu, à cause des petites filles. »

Troisième hypothèse : Dickens qui, à ce moment, s'était repris d'un goût très vif pour les planches et avait accepté des rôles dans des représentations de charité, se serait, a-t-on dit, épris d'une jeune actrice, Ellen Ternan. Dans un roman qui a été récemment publié sur la vie de Dickens, *This side idolatry*, ce sont ces amours de théâtre qui sont représentées comme ayant été la cause du départ de Mrs. Dickens. C'est contre cette légende que Dickens proteste dans le récit dont nous parlions tout à l'heure, quand il dit : « Deux personnes fort méchantes ont prononcé, à propos de cette séparation, le nom d'une jeune femme pour laquelle j'ai beaucoup d'attachement et de considération. Je ne veux pas répéter son nom; je l'honore trop. Sur mon âme et sur mon honneur, il n'y a pas sur la terre de créature plus vertueuse ni plus immaculée que cette jeune personne. Je sais qu'elle est innocente et pure, et digne de mes chères filles. D'ailleurs je suis sûr que Mrs. Dickens, ayant reçu de moi cette assurance, doit, elle aussi, maintenant me croire. » Le mot *maintenant* tendrait à faire penser qu'en effet il y eut un moment où Mrs. Dickens douta de la pureté de telles relations. Il semble bien que, si Dickens aima cette jeune fille, ce qui est possible, cet amour resta platonique et dickensien; amour pour la Sylphide.

Mais alors pourquoi la rupture? Nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour le comprendre clairement. On entrevoit, de part et d'autre, une grande lassitude, une constante nervosité, des conflits minuscules mais incessants et pénibles. Les rapports entre les êtres peuvent être expliqués par la

fatigue et par l'ennui autant que par la jalousie. M. Strauss, dans sa biographie de Dickens, est, je crois, sur la bonne piste, quand il écrit : « L'histoire des trois années suivantes fut celle d'une poursuite frénétique de la paix de l'esprit à tout prix... La pauvre Kate irritait ses nerfs... Elle avait eu dix enfants. Elle était une femme fatiguée et prématurément usée, qui s'intéressait très peu à ses enfants et pas du tout au travail de son mari... C'était une femme placide, affectueuse... mais elle avait tendance à être paresseuse. Quand elle n'était pas enceinte, elle était malade. Elle était parfois bizarre et même un peu plus, et, pour dire la vérité, son mari n'était pas un homme facile à satisfaire. »

V

D'ailleurs qu'importe? Le seul point qui soit vraiment intéressant pour le lecteur, c'est l'image qu'il doit se faire de Dickens. Certainement il serait pénible, pour beaucoup de « dickensiens », de penser que l'homme auquel ils ont dû leurs émotions les plus saines, les plus humaines, aurait été lui-même hypocrite et méchant. Mais comment juger la vie privée des héros disparus quand chacun de nous éprouve chaque jour la difficulté de toute vie sentimentale et familiale? Nous sommes des êtres si complexes. Tantôt nos intentions sont bonnes, tantôt nos passions nous entraînent à des actions que nous regretterons ensuite. Quand faut-il nous juger? Au moment de l'erreur ou à celui du bienfait? Pour connaître le vrai Dickens, il eût fallu vivre sa vie, connaître les mouvements les plus secrets de sa sensibilité, les nuances de son irritation. Mais que possédons-nous? Quelques lettres obscures, quelques articles écrits dans un moment de colère. L'ignorance commande l'abstention.

Ajoutons que l'œuvre commande le respect. Les documents nous laissent peut-être dans le doute sur les qualités réelles de l'homme, mais les romans nous prouvent avec certitude qu'il était digne d'être aimé. Un écrivain est beaucoup plus lui-même dans ses livres que dans sa vie. Employant presque toute sa force à créer et à soutenir un monde, il lui en reste peu pour agir. D'où son apparente indifférence, sa nervosité devant les

obstacles, sa fuite devant les petits ennuis de la vie quotidienne. Gœthe évitait les occasions de souffrir; ce n'était pas qu'il fût lâche, mais il avait besoin de Gœthe pour achever *Faust*. Si Dickens préféra Georgina Hogarth à Kate Dickens, ce fut peut-être simplement parce qu'elle savait l'envelopper de cette atmosphère de paix et de silence, où peuvent naître et croître les œuvres d'art.

« Que Dickens ait été vaniteux, écrit Osbert Sitwell, je suis prêt à le croire et même je ne puis me persuader qu'il n'ait pas eu de bonnes raisons pour être vaniteux. D'ailleurs, en dehors même de ces raisons, le créateur de l'humble Uriah Heep devait mépriser la fausse humilité et, par cette création même, avait expliqué son attitude envers celle-ci. Mais que le ton généreux et chaud de ses livres (ton si fort que parfois il va jusqu'à les gâter un peu) soit artificiel et non l'expression de sa nature, qu'il n'ait pas été le personnage courageux, tendre et bon qu'évoquent ses écrits, cela, je ne le croirai jamais. Si les faits de sa vie, tels que nous les connaissons, contredisent l'impression que nous avions formée de première main en lisant son œuvre, alors il est clair pour moi que ces faits, tels qu'on nous les montre, ne sont plus des faits, mais des illusions mensongères et décevantes. » L'analyse montre que ce jugement instinctif est juste. Les documents nouveaux n'apportent contre Dickens aucune charge qui mérite d'être retenue.

ANDRÉ MAUROIS

LA JAMBE DE BOIS

Je faisais la grenouille, aux anneaux; c'est un exercice qui a bien de l'agrément. Les muscles du ventre s'étirent et les articulations des épaules craquent; on se sent disloqué, aérien et comme voletant, semblable aux anges qui jouent de la trompette dans les Triomphes qui ornent les cimaises des musées; tous vos tendons se congratulent de varier leur effort, d'échapper à la monotonie bureaucratique de la station debout ou assise; on s'étonne et on se réjouit d'être, pour quelques minutes, apode. Une brise d'est me rafraîchissait et me ventilait, prolongeant mon élan de pendule, se fendait à l'étrave de mon nez, caressait mes joues, glissait sur mon thorax dilaté, flattait mon nombril à la frontière du caleçon; les plantes de mes pieds rejoignaient les dos de mes mains et ces surfaces de ma personne, qui n'ont pas coutume de voisiner, s'examinaient curieusement, échangeaient des saluts et, peut-être, des idées générales.

Devant moi grouillait le bain de Seine flottant, avec son entourage de cabines et de nudités entassées qui se culottent au soleil, son long rectangle liquide et verdâtre, ses premiers plans de grosses dames timides, d'enfants, d'éclaboussements, de petits cris, et, plus loin, sa perspective de nages hardies, de serre-têtes de couleur, de bras qui happent le fleuve, de plongeons qui décochent, à l'extrême bout, leur arabesque humaine terminée en jet d'eau. Le drapeau tricolore du faîte, je ne le voyais que lorsque j'arrivais au sommet de ma courbe de balancement; il battait un ciel d'un bleu

parisien, un peu usé. Tout cela chavirait mollement; le paysage me berçait. Soudain un grand spectre blanc et mouillé me boucha le panorama et me salua.

— Excusez-moi, — fit-il, — je ne vous avais pas reconnu tout d'abord. Votre posture batracienne... J'ai l'habitude de vous rencontrer en pied.

Je protestai qu'il n'y avait pas d'offense, que moi-même j'avais quelque peine à me désigner de mon propre nom de baptême lorsque mes orteils surplombaient mon croupion. Ce disant, je repassai, non sans quelque embrouillamini, mon postère entre mes bras, je ramenai mon crâne au-dessus de l'altitude de mes genoux, bref je me présentai de façon à peu près civile et en ordre à mon interlocuteur, Jean Élémi, un des originaux de notre époque, qui en compte peu.

Je ne sais s'il me prêtait la moindre attention; son regard vaguait. Bien découplé, mince sans maigreur, il a gardé dans sa maturité une élégance, une candeur de jeunesse et, surtout, cette *élévation* unique, selon l'expression employée par les danseurs et dont le langage ordinaire ne possède pas l'équivalent. Il appartient à cette race rare que la terre repousse, que l'empyrée tire à soi; partout où il se trouve, il dépasse, même à taille égale ou plus courte; sur son lit de mort il aura l'air d'un peuplier abattu en pleine croissance. Le réel n'a pas contrarié son aspiration infinie. Le temps n'a pu orner son visage que de quelques rides fort seyantes qui en accusent l'adolescence prolongée; les fils blanchis de sa chevelure vibrent à l'air comme la cannetille d'argent qui protège la corde la plus grave des violons. Son œil, qui m'avait perdu et flottait à la cime des trembles du quai, me redénicha.

« Ah! vous êtes là!... Je vous invite à déjeuner. Je viens de conclure une affaire admirable, Car je suis un homme d'affaires moi, un *businessman*, bien que mes amis prétendent le contraire. Une vente à l'Amérique. Dix instruments superbes, autant que notre triste siècle peut user de ce qualificatif. Admirables parmi leurs contemporains, ignominieux si je les compare à leurs ancêtres italiens du XVIIIe siècle, aux chefs-d'œuvre nés de 1700 à 1725. Oui, mon cher, une vente. Ne souriez pas. Et le tiers réglé d'avance, par un chèque payé ce

matin. On se moque de moi à Paris; ils m'apprécient là-bas. J'ai des commandes telles qu'une vie n'y suffirait pas, si elles étaient fermes. Entendu, on déjeune ensemble. Il y a bien trois ou quatre ans que nous ne nous étions vus.

— Sept, Élémi, à quelques semaines près, le soir du quatuor tchèque et de la grande fugue du *Treizième* de Beethoven. La fugue terrible, la fugue du sourd, celle que l'on n'ose jamais attaquer. Vous aviez égaré votre ticket de vestiaire; vous êtes parti sans chapeau, sans pardessus. Fin octobre 1927, vous souvenez-vous? L'année de votre... oui enfin... trois ou quatre mois après le... l'incident...

— Mon Dieu! — s'écria Élémi qui ne se rendait pas compte de mon tremblement au bord de l'impair où j'allais me précipiter. — Mon Dieu! comme le temps passe! Et il ne vous est rien arrivé d'extraordinaire depuis.

— Oh! le mariage de ma fille, et son divorce, l'appendicite de ma femme, ma ruine à peu près totale.

— Rien de grave, quoi!

— Rien en vérité.

— Rien de comparable au soir du treizième quatuor... La, la, la... et l'entrée de l'alto... et la reprise du violoncelle... la, la, la... Les hommes n'ont rien écrit de plus foudroyant. C'est la limite de ce qu'une oreille peut supporter. Au delà commence... motus! du sérieux, mon ami. Le fricot nous appelle. Aujourd'hui je veux être matériel, pratique jusqu'à la dégoûtation.

Il m'avait pris par l'épaule, conduit le long du chemin qui court devant les cabines, sur le tapis rêche, dans le mince sentier de bois et de corde qui sinue parmi les corps d'axonge ou d'acajou nonchalamment jetés à l'évaporation; il franchit le ponceau qui sépare le grand du petit bain; il m'entraînait vers la sortie. Il heurta presque un maître nageur qui, enseignant une jeune catéchumène suspendue au bout d'un filin, grasse comme une caille plumée, semblait pêcher la sirène à la ligne.

— Mais, — remarquai-je, — il conviendrait peut-être de nous rhabiller; on n'admettra pas cette tenue au restaurant.

***

Nous achevions le repas. Le vin était souple et fruité, la conversation brillante d'enjouement. Une joie innocente coule des lèvres de mon ami; il répand une sorte de grâce vierge; il désintoxique et clarifie. Le garçon apporta les poires; la caissière respirait un œillet en observant dans la glace l'état de sa permanente et le mouvement des vagues de sa chevelure. Mon couteau fendit la pulpe succulente et je me mis à fredonner une vieille rengaine de jadis, que me soufflait sans doute le vigilant démon de la gaffe qui préside aux entretiens des hommes :

Elle avait une jamb' de bois
Et pour que ça n'se voie pas,
Elle avait mis par dessous
Un' rondell' de caoutchouc....

Élémi me prit violemment le bras :

— Ne chantez pas ça, je vous en prie, c'est horrible.

— Vous exagérez. Canaille seulement. Et mélancolique, comme toutes les mélodies qu'ont répétées les rues d'autrefois et que les peintres de lettres et les ravaleurs de façades ne sifflent plus. Ça ne sert qu'à raviver le passé; fonction noble et détestable.

La face, d'ordinaire si calme de mon compagnon et d'une si limpide béatitude, se crispait; une vapeur d'angoisse troublait son regard

— Le thème, — murmura-t-il, — de ma malédiction.

— N'essayez pas, Élémi, de m'épouvanter. Les Élus vous réservent déjà votre place; les ténèbres n'ont pas de puissance contre vous.

— Vous vous trompez. Vous me prenez, comme les autres. pour un songe-creux, un distrait. Moi, distrait! Quelle confusion! Rien ne saurait... ou presque rien, car il y a toujours une paille dans l'acier... Rien ne saurait me divertir de ma pensée essentielle; je tiens ferme en moi-même. C'est vous, les gens graves, qui errez perpétuellement. Le moine sort de sa cellule, rempli de Dieu, et cherche ses besicles qu'il a sur le nez. Vous autres, vous n'oubliez pas vos lunettes, vous oubliez Dieu. Qui est le distrait?

Élémi rêvait, un pli amer au coin de la bouche. Du manche de sa fourchette il frappait la table, imitant inconsciemment la marche d'un pilon de bois. Il murmura, en appuyant le temps fort de la première syllabe, en l'accentuant d'un point d'orgue. *Elle avait...*

— Ah! — s'écria-t-il, — je ne me débarrasserai donc jamais...

La fourchette tomba. Le garçon, s'imaginant qu'on l'appelait, approcha sans bruit, sur des semelles de caoutchouc. Mon amphitryon tremblait. Saisi d'inquiétude, je recensai d'un coup d'œil les fémurs et les tibias du bonhomme; il les possédait au complet.

— Ces messieurs désirent?

— Deux filtres.

Un habitué, avant de sortir, marivaudait avec la caissière ondulée et enfiévrait ses additions; un camion de déménageur ébranlait le quai et éclipsait le Louvre des Rois. Élémi poursuivit :

— Vous vous souvenez de mon mariage, dans ce village de la montagne, près du lac. Vous y assistiez. J'aimais Blanche. Cette union couronnait d'interminables fiançailles, une passion d'enfance. C'est une femme en ré majeur, étincelante, d'une sonorité brillante et précise, d'un éclat de neige au soleil. Sa famille s'opposait à cette alliance avec celui, moi-même, qu'elle considérait comme un hurluberlu. N'avais-je pas abandonné l'usine de mon père, ma situation de tout repos, mes études d'ingénieur? Fabriquer des tôles décapées pour emboutissages! Merci. N'avais-je pas lâché la proie pour l'ombre de la musique? Et qu'étais-je devenu? Un passable virtuose du violon, une promesse de compositeur que démangeaient d'étranges chimères, qui tâtonnait et se dirigeait selon des voies tortueuses, que hantaient des recherches de lutherie où mon bien s'engloutissait peu à peu. Blanche m'aimait-elle? Fidèle à sa parole, incorruptible, insensible aux objurgations, aux menaces, elle chérissait surtout la fidélité, la lutte, le triomphe. La tonalité de ré majeur veut toujours vaincre; elle n'a ni détours ni mystère... Enfin je l'épousai un matin de juin où scintillait la lumière, il y a sept ans.

— Oui, — répliquai-je, — j'ai conservé le détail de la céré-

monie dans ma cervelle, comme si c'était d'hier. Ciolek tirait de l'harmonium essoufflé du village un hymne génial et sauvage. On eût dit les noces de la Bronchite et de l'Arc-en-ciel après l'orage. Un gros curé officiait, le nez piqué par le vin blanc du pays; la belle-famille bougonnait intérieurement et faisait, autant que possible, contre mauvaise fortune bon cœur; la fiancée éblouissait la nef trapue de ses cheveux, de son teint, de cette majesté impériale qui émane d'elle; le satin de sa robe recevait la projection bleue, incarnate et sépia d'un vitrail; une décapitation polychrome de saint local se promenait sur son voile quand elle bougeait. Vous, Élémi, vous n'aviez pas quitté votre violon. Votre femme à gauche, votre instrument à droite, vous au milieu; ce tableau symbolique m'a frappé et je ne l'oublierai pas de sitôt. Qui l'emporterait? A un moment vous avez abandonné Blanche et votre prie-Dieu, elle a eu un petit sursaut d'étonnement; le chef du martyr, à demi décollé par un bourreau grenat, a tressailli. Vous vous étiez dérobé pour rejoindre Ciolek. Déjà vous développiez, d'un archet ample, une solennelle méditation qui s'élevait peu à peu des abîmes de la quatrième corde aux sommets de la chanterelle. Quelle noblesse! Quelle onction! Quel équilibre! Le crin frotté de colophane adhérait imperturbablement au boyau de mouton; votre bras filait le son avec une continuité surhumaine, une constance sans défaut... Cependant, — vous l'avouerai-je? — il me sembla que, parti d'un texte soigneusement établi, de fondations capables de porter une vaste architecture musicale et des flèches d'un élancement surprenant, il me sembla, dis-je, qu'à de certains passages vous vous égariez, vous vous livriez aux dangereuses délices de la variation improvisée, vous outragiez, — oh! à peine, — la divine et chaste nudité de l'épure. Des idées étrangères à la prière, à son inspiration, à la circonstance, au recueillement de l'heure, compromettaient le déroulement du motif principal; une fée capricieuse, des nains malicieux troublaient la rectitude du chant nuptial, le festonnaient, le coloraient d'une façon assez impertinente, y introduisaient des modulations d'une fantaisie blâmable, des ports de voix enfin, des pâmoisons, des grasseyements d'une vulgarité, d'une sensualité déconcertantes. Nuages par

bonheur vite engloutis, vite dissipés. Votre accompagnateur, le Polonais chauve, en demeurait parfois tout pantois, lui, le tapeur intrépide, le Slave à la patte de fer et de velours. Il brouillait à la hâte quelques accords, pour sauver la face. Un génie baroque, populacier vous obligeait à transgresser le plan et la discipline austère du morceau que vous aviez choisi et, je crois, composé, forçait votre main à ébaucher soudain des amorces de graffiti gouailleurs, au charbon, sur les colonnes du Temple. Qui s'en apercevait sauf Ciolek, moi-même et sans doute Blanche? Elle se raidissait. Les autres ne pouvaient se rendre compte de rien; ils n'avaient ni l'âme ni l'oreille assez délicates. Je croyais entendre, dans un cortège sacré, une démarche clopinante, une boiterie, des sarcasmes étouffés, des plaisanteries obscènes chuchotées, une bouffée de final de revue sous une messe pontificale. Enfin le divin a eu raison de ces équivoques. Une conclusion admirable, où votre archet arrachait de la table de sapin sa sonorité totale, où vos doigts frappaient la touche comme des marteaux de chair infaillible, où l'encens avait refoulé tout relent de fête foraine, où le Polonais se raccordait pleinement à vous, retrouvait son autorité sublime... Pourtant une catastrophe, et évidente, sensible à tous celle-là, nous menaçait encore. Vous aviez fini et sur un contre-la d'une pureté vraiment céleste, déchirant comme un adieu à la terre. On vous attend; vous ne revenez pas. Le curé s'impatiente; la belle-mère toussote; le vitrail tremble et parcourt les cheveux, la nuque, les épaules de Blanche. Ciolek, qui ne sait pas de quoi il s'agit, a flairé, de la tribune, cette gêne, invente une fugue. Effleuré d'un soupçon singulier, je me glisse au dehors de la nef. Hélas! on m'a vu. Le beau-père me suit, congestionné. Du narthex en terrasse, perché au sommet d'une roche presque à pic, je vous vois dévaler le sentier, vers le lac, votre boîte à violon serrée contre votre flanc. Tout le monde est derrière moi, la noce entière : l'enfant de chœur ébaubi, Ciolek qui rage en polonais, la maman qui sanglote et se tamponne les yeux, le curé qui s'informe, s'éponge, grommelle une homélie où le latin se mêle au patois et d'assez vertes injures à la componction. Blanche, très pâle, s'appuie au pilier pour ne pas défaillir, mais tient le coup royalement. Désordre, stupéfaction, piail-

leries. Je vous hèle, vous êtes sourd; les cloches des vaches semées dans la montagne couvrent mes appels. Le gendre a bon dos, cet écervelé, ce lunatique. Et penser qu'on ne peut plus rompre, hurle le père, que le mariage civil a été célébré, que que la loi a uni les époux. Heureusement qu'il y a le divorce. Le curé se fâche à ce mot, puis se calme quand on lui représente que le sacrement de l'Église n'a pas légitimé la bénédiction laïque. Il continue cependant à ronchonner. Et le déjeuner dînatoire, est-ce qu'on le décommandera? J'essaie de vous défendre. Tâche difficile. Devra-t-on vous tenir rigueur jusqu'à la mort d'une inconséquence d'artiste? A la dernière note vous avez négligé de vous souvenir que vous n'étiez pas engagé aujourd'hui seulement comme exécutant, vous avez emballé votre violon et pris le large. Mon Dieu! voilà un outrage qu'on peut réparer. Votre erreur reconnue, ce qui ne saurait tarder, vous allez regrimper la falaise, rallier le foyer et compléter le sacrement interrompu. Le mépris du beau-père me foudroie. Je me porte garant de vous; il suffit de patienter quelques instants. Ah! ouiche!... Quel drôle de corps vous faites, mon cher Élémi! »

Mon compagnon soupira et demanda l'addition; la caissière l'avait dès longtemps préparée, d'une écriture fleurie, aux déliés alanguis; un graphologue y eût lu le délire romanesque d'une femme toujours assise, dont le cœur et les sens vagabondent. Élémi tenait la feuille devant son visage et examinait fixement les chiffres, ces grimoires, ce poème de calligraphie et d'arithmétique, de cuisine et de dédoublement, de fugue sédentaire, sans y attacher son esprit.

« Je l'ai revue cinq ans plus tard, dans l'antichambre d'un dentiste. Nous avions le même. Toujours splendide et doucement hautaine. Elle avait refusé, malgré sa famille, d'entamer une procédure de séparation. Elle m'a pardonné chez le dentiste, au bruit de la foreuse, à l'odeur du clou de girofle et du phénol. Rien ne peut nous désunir... Que le refrain... *Elle avait un' jambe*... Non, non, je ne le répéterai pas... Il se glissait, à l'église, à travers l'étoffe de la méditation; il m'inclinait de force à ces rapides fioritures triviales, à ces vibrés écœurants de sensiblerie faubourienne, à ces *glissando* de goguette et de beuglant. Ah! certes, si j'ai franchi le porche,

ce n'était pas seulement par distraction. Je n'autorise personne à me considérer comme distrait, je vous ai appris pourquoi. Je confesse pourtant que, en tous lieux, à la dernière note, la musique bouclée, je me sens congédié, libre. Mais, ce jour-là, il s'ajoutait une plus grave influence à cette naturelle disposition de mon esprit. Le thème absurde, qui avait tenté d'envahir le chant nuptial, me chassait, m'expulsait de ma destinée. Pendant que je descendais la pente du chemin caillouteux, il m'imposait sa cadence, l'image de celle... Oh! pardon... pardon... Que ce visage de boue s'éloigne de moi!... Tant que je ne me serai pas lavé de tout reproche, purgé de toute infection, je n'approcherai pas de Blanche, ma femme et ma sœur. »

Clients attardés, trouant la nappe de nos coudes, enfumant les dorures des glaces et la rosace de stuc du plafond, nous inspirions au personnel une inimitié peu déguisée. La caissière recomposait pour la troisième fois sa beauté; la préposée des lavabos tentait de nous hypnotiser par l'entrebâillement de la porte vitrée derrière laquelle elle exerce son ministère et de nous commander la fuite; l'homme aux talons de caoutchouc bousculait les assiettes.

— Il serait peut-être temps, — hasardai-je, — de...

— Non, non, — murmura Élémi, — il n'est pas encore temps. Indigne d'elle et de moi-même, très indigne, suprêmement indigne...

J'avais adressé un signe au garçon; il arriva comme la statue du Commandeur, d'un pas excédé, posthume et se planta à la corne de la table. Élémi ne l'aperçut qu'au bout de quelques instants quand l'autre eut reniflé avec ostentation. Il secoua sa chevelure toujours fournie pour fatiguer l'idée obsédante, tira de son gousset et lança sur la nappe un jeton de cuivre à jour, marqué du numéro 239.

— Pardon, monsieur, — dit le Commandeur...

— Quoi? mon ami, payez-vous.

— La maison n'accepte que la monnaie française.

— Comment?

Le front de mon commensal se rembrunit; il tournait lentement le rond de métal entre ses doigts. Soudain, un sourire illumina son visage, un de ces sourires enfantins, frais comme l'aube qui font son charme et sa singularité.

— Elle est bien bonne! Tout s'explique. Ce matin, à la banque, j'ai donné mon chèque, l'avance sur le prix des dix violons, à un employé qui avait la voix fausse. J'ai empoché ce qu'il m'offrait en échange, ce sale brimborion, cette médaille percée. Pouvait-il pas m'avertir que je n'avais accompli qu'une partie du rite? La distraction, la légèreté des hommes d'affaires, qui se proclament appliqués, n'a pas de bornes. Ils n'ont qu'à penser à l'argent et ils rêvent. Aurais-je réinventé le vernis d'Antoine Stradivarius si je n'avais su me concentrer? A propos, auriez-vous l'obligeance de régler la note? Je ne possède que trois francs.

***

Élémi ne me lâchait plus et, moi-même, la curiosité, la sympathie me collaient à lui. Nous avons passé toute la journée ensemble, jusqu'à la nuit tombante. D'abord les formalités à la banque, pour toucher le montant du chèque, sous l'ironie muette et croisée des gratte-papier. Elle n'incommodait pas mon ami, dénué de respect humain; je rougissais, moi, de rougir. Après ce supplice prolongé par le remboursement immédiat de mon avance, au vu et au su de ces jeunes gens corrects et glacés, et le déluge d'excuses du musicien, après une longue promenade au Bois, nous nous sommes assis sur la rive du lac, suivant de l'œil le sillage des canards et des cygnes. Causerie à bâtons rompus où j'ai appris par pièces détachées, dont j'opère aujourd'hui le montage, la carrière du narrateur intermittent, qui ne se souciait guère de chronologie et se fiait à moi pour la reconstruire et établir les raccords.

— Mon cher, — disait-il, — rien de plus simple au fond, de plus logique, d'un contrepoint plus rigoureux que ma vie. Blanche, c'était l'élément divin, la mélodie où tendaient mes puissances supérieures. Mais les inférieures veillaient et s'efforçaient de contrebattre mes aspirations. Deux thèmes en lutte, voilà le secret de tout univers, de toute symphonie, de tout homme... Trois ou quatre semaines avant mon mariage, Ciolek jouait au Havre; m'y trouvant par hasard, j'assistai à son concert dont le programme sévère avait un peu effrayé les auditeurs. A la fin, il m'entraîna à la débauche

et nous échouâmes dans un infâme boui-boui. Une fille vieillie, livide, rose et verte, aux gestes équivoques écorchait devant un public de matelots et de soldats le refrain déjà hors de mode depuis longtemps à cette époque : *Elle avait un' jambe...* Je vous en prie, n'allez pas le chanter pendant que je vous parle. Maigre comme un pilon, peinte comme une roue de voiture, elle imitait le choc de la semelle de caoutchouc, elle balayait l'assemblée, à travers la fumée, d'un regard louche, abruti d'alcool, réduit à un point brillant, le regard fixe et vague des êtres au sang et à la moelle empoisonnés. Elle m'écœurait; Ciolek trouvait ça drôle. Quand elle eut achevé, il l'invita à boire à notre table. Oui, j'ai trinqué avec elle. Elle me visait, elle se moquait de moi, elle me faisait des avances : « Ah! disait-elle, cet air godiche! Pour sûr que tu l'as encore. Réserve-moi ta fleur. A une heure je boucle. Attends-moi. » Et mille autres ordures. Elle se frottait à moi, sa main cherchait mon genou; elle m'a même embrassé à l'improviste. Grâce au ciel j'ai détourné à temps ma bouche et elle n'a pu que laisser sur ma joue un ovale gras et humide, couleur de jus de groseille, qui sentait le rhum. Pouah! Ciolek se tordait. Comment un homme peut-il ainsi déchoir en quelques minutes du *Clavecin bien tempéré* à la plus crapuleuse cacophonie? Cette prostituée et mon malaise l'excitaient. Une basse curiosité, une fausse honte m'empêchaient de partir. Le tour de chant de notre compagne revint; elle détailla encore quelques allusions obscènes, frénétiquement applaudie par mon mauvais guide et une sorte de géant roux. Après ce succès, elle m'entreprit plus hardiment encore. Souffrez que je n'insiste pas sur ces moments pénibles. « Oh! là là! prononçait-elle en hoquetant d'ivresse et de fatigue, tu veux pas de moi, l'aristo! Il te faut des bourgeoises, des pucelles. Ton copain m'emmène; il fait pas le maniérê, lui. Dommage. Tu me plaisais. Tu ressembles au curé de ma première communion, dans le temps. Je penserai à toi au bon moment. Oh! là là!... Et toi? Je compte sur la pareille le jour où tu te décideras à le perdre... Hein! m'oublie pas... » Voilà en quels termes elle s'adressait à moi. Et j'ai retenu ces paroles et je vous les rapporte! Oh! Dieu... Ciolek heureusement a filé avec elle. Ça ne lui a pas réussi, au pauvre garçon.

— Ah! il...

— Oui. Trois mois plus tard il épousait la fille d'un marchand de produits de beauté, une femme aux penchants pervers, qui écoute la T. S. F. Il a dû abandonner Bach, Beethoven, apprendre la scie, cet outil vomissant et métallique qui glapit des danses lascives, des cantiques nègres. Un homme à l'égout, une âme embourbée.

Élémi poussa un profond soupir et contempla le reflet d'un canot et d'un chapeau pervenche dans le lac.

— Les autres partis, — reprit-il, — le géant roux m'aborda. Il pleurait. Il m'a raconté tous ses malheurs, le pauvre matelot danois. Naturellement il s'exprimait en danois et je n'y comprenais goutte. C'était très émouvant. Il ne connaissait que quelques mots de français, *jambe de bois, rondelle, caoutchouc*, que sa prononciation déformait, ennoblissant ces bas vocables d'une poésie brumeuse, d'une âcreté de tempête gutturale. Il avait une fiancée à Elseneur et cette femme de bastringue, cette *Jambe de bois*, comme il l'appelait, le bernait, le trompait avec un chauve pour l'argent; et lui, il s'avilissait dans ce lieu de perdition. Voilà du moins ce que j'ai cru saisir. Peut-être les boissons avaient-elles troublé ma cervelle et lui prêtaient-elles d'illusoires lumières. Le marin versait des torrents de larmes. J'essayai de le consoler. Bientôt on nous fourra dehors et la façade riche d'électricité du *Vénu's bar Concert* s'éteignit. L'homme de la Baltique s'éloigna en vociférant une ballade nostalgique d'une voix d'ophicléide mouillé. Nuit impitoyablement claire, avec ses étoiles qui clignaient, soufflées par le vent, jamais mortes, avec sa marée montante qui roulait et grondait. Le dessin de mon hymne nuptial s'ordonnait en moi, entre le flux monotone, sourd et le ciel limpide. Mais la maudite jambe de bois et son choc harcelaient mon inspiration. Des idées lubriques pénétraient en moi à la faveur d'invisibles fissures; le trivial enveloppait l'ineffable et le contournait, l'entamait. De sacrilèges questions pressaient mon esprit. Blanche possédait-elle une authenticité démontrable? Ne l'avais-je pas fabriquée de toutes pièces, édifiée arbitrairement comme une symphonie, comme un article de foi mélodique? Le chant qui la célébrait ne jouissait-il pas de plus de réalité qu'elle? Vous touchez là le procédé familier

de Satan, du Négateur, sa façon, puisqu'il ne peut abolir la création, d'en saper l'évidence. La jambe de bois, elle, heurtait le pavé, fuyait en clopinant au détour des ruelles, remplissait l'ombre d'une cadence indubitable... Pourtant, malgré le diable, les proportions de l'hymne s'établissaient; la phrase surgissait des profondeurs et se profilait ainsi que la trajectoire de la flèche, que le pont de l'arc-en-ciel. A cette heure Ciolek essuyait les fards de la fille qui prononçait peut-être mon nom, comme elle l'avait promis. Horreur! Je me reprochais ma complicité et une espèce de tromperie à l'égard de Blanche, un adultère imaginaire par anticipation. A quoi bon te tourmenter, me soufflaient les lèvres de ténèbres, puisque Blanche n'est en somme qu'un produit de toi-même, qu'une allégorie de ton propre accomplissement? Non, non, cent fois non. Blanche existe. A preuve que l'hymne prend sa source en elle, se hausse sur ses soubassements avec une majesté irréfragable, une glorieuse certitude, dresse d'aplomb ses murailles sonores, ne se nuance et ne s'altère qu'à la septième mesure pour passer du principal à l'analogue, rattrape sa tonalité dominante après cette brève variation de teinte, douze temps plus loin. A preuve que, dans une quinzaine, les cloches de la montagne inviteront le firmament et le soleil à notre fête...

Élémi se tut une minute, essuya son front et poursuivit :

— Voilà, mon cher, l'histoire de ma nuit du Havre. Vous savez comment, le jour de mes noces, l'Ange du Mal m'a assailli à nouveau, a faussé mon chant, comment il a effacé Blanche de ma mémoire et m'a expulsé de l'église.

L'écorce des pins rougeoyait aux rayons obliques du couchant; un couple d'amoureux ramait; un enfant accroupi distribuait du pain aux canards gloutons, verts et dorés; l'après-midi défaillait, s'appuyait au crépuscule. La chaisière nous réclama le prix de nos sièges et du spectacle.

***

L'aventure havraise, le marin danois, le premier accrochage de la jambe de bois et ses escarmouches avec le thème de Blanche, la femme en ré majeur, mon souvenir les associe au lac et à la chaisière, aux vagues roses et mauves du crépus-

cule répercuté par l'eau trouble. Le vernis d'Antoine Stradivarius se rattache à la plateforme de l'autobus *Neuilly-Hôtel-de-Ville*; le voyage à Crémone, au pont du Châtelet et aux tours de la Conciergerie; la musique absolue au Jardin des Plantes dont on ferme les grilles pendant que rugit une lionne, derrière les rideaux de cytises et d'arbres de Judée, à l'heure de la corne de la lune. Fouillis inextricable; une chatte n'y dénicherait pas ses chatons. Il faut bien que j'introduise un ordre dans ce chaos.

A la suite de sa dérobade au seuil du sacrement définitif, un chapitre nouveau de sa carrière s'ouvre pour Élémi. Jusqu'alors il a vécu angéliquement pour ainsi dire; il a, contre sa famille, avec une sainteté candide, une innocence opiniâtre, réalisé sa vocation de violoniste. Hanté d'aspirations plus hautes, il a passé du rôle d'exécutant à celui de créateur, l'a essayé tout au moins. Il a adoré, ou cru adorer Blanche, et d'une passion si épurée qu'elle se volatilise au premier souffle, qu'elle ne possède pas de lest de chair, qu'elle ne tient pas au sol. Il a conquis par l'application de sa douceur, par sa violence ingénue, cette jeune fille romanesque et froidement exaltée, qui se leurre peut-être et confond la soif de difficultés à vaincre, d'obstacles à briser avec l'appétit du bonheur, l'appel du sublime avec celui de l'amour qui se moque bien du sublime, qui se contente de soi. Duperies dont les gens véridiques, incapables de mensonges, sont souvent prodigues pour eux-mêmes. Chez Élémi, le choc du pilon a ébranlé les mirages; son bruit malsonnant cloche au sein de toute mélodie et la gâte. Le musicien ne se sent plus en état de grâce; l'inspiration l'abandonne et ce sentiment timide et passionné des possibilités qui résident en lui, ce mouvement impérieux, limpide, sans souillures qui l'emporte et qui ressemble au génie. Mais le génie résiste à tout; il se sert même des maladies et des vices; l'honnêteté et l'enthousiasme trébuchent à la première épluchure. De son instrument, le violoniste, qui se résigne à n'interpréter que la pensée des autres, ne tire désormais que des sons viciés, d'un alliage douteux. Tant d'harmoniques, de sympathies, d'échos concourent à la personnalité d'une note! Il suffit d'un rien pour que tout se disjoigne, que l'air, le bois, la chanterelle deviennent

indifférents les uns aux autres, presque antagonistes, pour que l'action de l'archet n'aille pas au delà du boyau que son crin presse, pour que s'étiole et se réduise à un pauvre phénomène d'acoustique, à une expérience de vibrations, ce monde vivant complet, cette contagion d'ondes. Élémi se décourage et transfère la faute, comme il est naturel, de soi-même au siècle. Notre temps a tout sophistiqué; il ne sait plus choisir une table de sapin, une éclisse d'érable, une âme de saule; avare et pressé, il refuse à la caisse le loisir de sécher; il diminue à la va-comme-je-te-pousse les épaisseurs, aplanit, égalise avec le papier-verre qui bouche les pores et asphyxie; il vernit brutalement et non par couches prudentes, par feuilles transparentes; il emploie des matières de médiocre lignage, des colorants au safran ou au rocou, des cuisines industrielles, des drogues. Élémi a soif de régénération; il fait retraite au désert, devient un ascète de l'oreille; il s'humilie avec une sainte allégresse, s'attache aux besognes d'artisan, s'acharne à ressusciter la science et la patience des maîtres, de Pierre Guarneri, d'Antoine Stradivarius, des vieux Crémonois illustres. Comme l'anachorète qui a fermé les livres, qui a anéanti en soi la subtilité et l'orgueil et qui, prononçant la syllabe Aum, solitaire et replié, les yeux clos, touche la lumière originelle et entend la voix de Dieu, notre homme a quitté les régions de l'art, de l'à-peu-près, des complications, des édifices qui branlent sur leurs fondations pulvérulentes. Il travaille à pied d'œuvre, les mains nues, dans la simplicité du cœur. Produire un son, un seul, mais lavé de toute pollution, désinfecté, vierge, pareil à celui qui naquit du premier rossignol de l'Eden! Il n'a pas d'ambition plus haute. C'est un *Da Capo* total. Il remonte à la Genèse, à Jubal, septième génération de la postérité d'Ève, inventeur de la harpe et de l'orgue. Pour lui la gamme constitue déjà un péché d'innovation et la tierce un crime qui mérite le Déluge. Une mystique dévorante envahit ses jours, celle de la matière intacte, du moellon sonore brut qui servira à bâtir le temple neuf, les infiltrations délétères ayant ruiné l'ancien. Il sombre au délire de la pureté.

***

A nuit close, je l'ai accompagné chez lui. Élémi habite au bout de Montrouge, près du parc Montsouris, une vieille bicoque déteinte, disloquée, aux murs renforcés de fers en S, pareils à des ouïes de violon. Les tempêtes de l'hiver ont épargné ce château branlant. Tiendra-t-il jusqu'à Pâques? Une grille rompue s'ouvre d'elle-même; un minuscule jardinet, planté d'un marronnier et d'un ailante, un perron de trois marches, une odeur forte de térébenthine, de mastic, de sandaraque, de résines d'Asie, un chat de gouttière ronronnant frotté à mes jambes, la plainte éolienne du vent qui envahit la baraque et y agite de la matière à musique, d'obscurs fantômes mélodieux, tout cela nous accueille avec une courtoisie mystérieuse, avec beaucoup de chuchotements, de bouffées aromatiques, de saluts d'ombres fuyantes. Des outils de fer, des pinces de bois, des paperasses, des bouquins vénérables, des morceaux d'ébène, des tables brutes, échancrées de leurs deux golfes, épanouissant leurs ventres, des tasseaux, des chevalets, des boutons, des queues, des manches à volutes, des pots et des marmites encombrent le rez-de-chaussée, assiègent le lit et la cuisinière. Un escalier gémissant nous mène à l'étage, au grenier où des violons pendus par la crosse se balancent doucement et répondent à l'ébranlement de nos pas, aux caresses de la brise. Ils ont l'air de bêtes mortes, aux pelages fauves, rouges ou tigrés, qui répandraient encore un fumet de pinède gemmée. Ces cadavres aux belles courbes, aux panses riches, aux têtes fines et compliquées bougent parallèlement, à la même cadence, orchestre cohérent, silencieux de suppliciés, rafale symphonique bien rythmée que contemplerait un sourd. Élémi décroche, dans le coin, un des instruments.

— Tous sont de moi, — dit-il, — uniquement de moi, sauf celui-ci. Un ouvrage magnifique, de la grande époque d'Antoine Stradivarius, de 1720, d'avant la vieillesse et la décadence. Considérez le tracé des ouïes et la forme de la voûte, son galbe impeccable. Je l'ai sauvé de la ferraille d'un brocanteur, par miracle. Des misérables l'avaient enduit d'une confiture jaune, épaisse et grasse. On l'avait étouffé, le pauvre, on l'avait affligé d'un catarrhe. Je l'ai reconnu à sa ligne, sous

le badigeon. Je l'ai dépoissé minutieusement; j'ai donné de l'oxygène à sa peau; j'ai étoffé le barrage, à cause de la hausse excessive du diapason moderne, de la tension des cordes qui risquaient de l'écraser. Je l'ai reverni enfin. Regardez. Le vernis divin, pelure d'oignon, avec ses couches de rubis plaquées sur fond d'or. Et ce toucher onctueux, de velours. Ne le caressez pas encore, imprudent! Attendez un an ou deux. Et quelle limpidité! On voit chaque fil du sapin; aucune des ombres soyeuses, moirées de l'érable ne se dérobe à l'œil. Et le temps embellira encore cette suavité. Les couches se pénétreront, s'épouseront; il naîtra des rayons verdâtres, des éclairs orangés, des... Ah! mon ami, j'ai percé le secret, le secret perdu dans la catastrophe.

— Quelle catastrophe?

— Celle de 1746, parbleu! Quand les fils de Stradivarius vendirent l'atelier et la marque à Benzoni. Giacomo possédait une Bible où son père avait consigné, sur la page de garde, la fameuse recette. Il ne l'a pas cédée à Benzoni; il a déchiré la feuille; il l'a brûlée peut-être. Mais moi, grâce à Dieu, j'ai reconstitué la formule, la nature exacte des ingrédients, les proportions du mélange, j'ai redécouvert le tour de main de cuisson et d'application. Mastic en larmes, benjoin, huile de lin, sang-dragon qui donne ce ton de mandarine... Ah! non, je ne vous dirai pas tout; n'y comptez pas... Songez donc... Tant d'années de labeur!... Je cherchais depuis longtemps; je désespérais. Je suis allé en pèlerinage à Crémone. Une ville bien insignifiante. De la maison du génial luthier, transformée en caboulot, rien ne parle plus à l'âme, que la trace de quelques clous qui maintenaient la charpente du séchoir. Le temps de boire un café, de contempler les vestiges, quatre ou cinq trous, et l'on n'a qu'à reprendre le train. Mais le lendemain, à l'aube, pendant que le convoi franchissait les Alpes, au débouché d'un tunnel, le soleil a frappé mon front... Ah! Ah! mon cher, quelle aurore!... Attendez... J'allume le poêle et je ferme les tabatières, de crainte que la fraîcheur de la nuit et le serein ne les enrhument...

Quand Élémi eut terminé, je me séparai de lui. J'avais besoin de changer d'atmosphère; ces baumes résineux, ces discours me troublaient la tête. Il m'accompagna jusqu'à la

grille du jardinet, et là, il me prit par le bouton, s'obstinant à me retenir. Son haleine avait le parfum des violons; il me mitraillait d'explications techniques à brûle-pourpoint; ses yeux étincelaient comme ceux des prophètes qu'une nourriture sublime et monotone alimente, dont la clarté ne faiblit jamais, que les songes fanatiques rechargent sans cesse. Je risquai une manœuvre déloyale, machiavélique, pour me délivrer de mon geôlier, lui rendre ma présence importune :

— Et, — dis-je, — la *Jambe de bois*, la *Rondelle de caoutchouc* ont-elles abdiqué? N'osent-elles plus vous tarabuster?

— Ah! — s'écria-t-il, — les pensées saintes font sentinelle, les cassolettes d'encens veillent. Mais le diable, retiré sur ses positions, n'a pas levé le siège. Si je sors du sanctuaire, il me saute à la gorge. L'exorcisme n'agit qu'à la distance où l'odorat hume les fomentations, pas plus loin que le carrefour à l'est, la boutique du savetier à l'ouest, selon les sautes de l'air. Il m'a harcelé tout le jour, le thème claudicant, parce que j'ai délaissé par souci d'argent, de gourmandise, d'amitié, de bavardage, mes ouailles, les beaux violons que j'engendre et qui me préservent.

Je l'interrompis.

— Parfois, au centre de vos occupations manuelles, ne vous sentez-vous pas altéré de musique? Car enfin, pour l'heure, ils sont muets, vos enfants...

— Non, non, non! — martela-t-il avec une conviction farouche, — non, rien ne me manque. Et quelle musique pourrait produire ce siècle qui n'a que des instruments dégénérés, abâtardis? Quelle symphonie va sourdre d'un orchestre de déchets, d'un quatuor oblitéré, faisandé, revêtu d'une ignoble peinture, d'une décoction de verre pilé et de cachou? Oui, mon ami, du verre pilé et cent autres ordures entrent dans dans la confection de ces robes brillantes et malsaines, sans compter la haine, l'athéisme, l'impéritie, les revendications, l'égoïsme. N'oubliez pas que, même pour les violons anciens, les rebarreurs et les vernisseurs ont siffloté, en travaillant, des danses syncopées, que leur bouche a plus l'usage de l'alcool que de la prière, que... Non, non... Je me suis aventuré au concert, un jour; j'ai dû fuir avant le premier coup de baguette. La couleur, la seule couleur de la tribu des cordes me flanquait

des nausées. On reniflait le vandalisme, le sabotage. Corruption, sacrilège. Mozart résisterait-il à cette profanation de l'outil, de l'instrument du culte?... Par bonheur, j'ai mes nuits. Les Séraphins me visitent. Les bois ouvrés, les savants et balsamiques apozèmes les convient, et ces potions délectables et ces formes rondes et déliées qui mûrissent. Ils approchent; j'écoute la musique d'outre-monde, celle que personne n'a jamais su noter au réveil, qui ne laisse d'autre souvenir que l'enchantement, la persistance diurne des suprêmes délices de l'intelligence et du cœur, de la communion avec le son absolu.

Il avait prononcé cette dernière phrase fort simplement; d'un ton d'extase familière, quotidienne. Ce que n'avaient pas réussi ma ruse, mon allusion au refrain unijambiste, la seule pensée des auditions de la nuit l'accomplissait. Élémi ne se souciait plus de moi ni de la terre, il se détachait. La grille se referma comme elle s'était ouverte, d'elle-même, et nous sépara. Les feuilles du marronnier palpitaient ainsi que des ailes. Je gagnai l'avenue d'Orléans et une brasserie outrageusement éclairée où ronflait un haut-parleur. Je ne vis pas, moi, de mirages de la Thébaïde; je consomme du vin frelaté, des femmes qui ne sont pas en ré majeur, de la musique relative, du pain non angélique. Je suis un homme.

***

Plusieurs mois passèrent. Vers minuit, un soir que je revenais du théâtre à pied pour mieux me délivrer d'une pièce insipide, je me mis soudain à évoquer Stradivarius, Blanche, le *Venu's bar Concert* du Havre. Au coin du boulevard, une assez jolie fille tentait les passants; amputée, elle marchait sur un pilon, et non sans une certaine grâce asymétrique. Le corps humain pèche par trop de régularité et une monotonie presque géométrique. De là sans doute l'attrait des boiteuses; Descartes, dit-on, préférait les femmes qui louchent. Le lendemain matin, j'envoyai un mot à Élémi, le priant de me donner de ses nouvelles. Je lui affirmais que j'avais hâte de savoir où en était le vernis de Crémone et de me délecter d'une vraie gamme, fille d'un véritable instrument, à reflets verdâtres et orangés, à la résonance chaste et chaude, moelleux au

toucher, digne enfin du nom de violon, prostitué depuis la catastrophe de 1746. J'ajoutai, par une duplicité condamnable, qu'une récente audition de la *Passion selon saint Mathieu* m'avait instamment rappelé notre dernière entrevue. En griffonnant cette phrase, je fredonnais le refrain de la *Rondelle de caoutchouc*. O nature humaine! Au courrier de midi, je recevais une lettre d'Élémi. Coïncidence remarquable, nos messages s'étaient croisés.

Cher ami, me mandait-il, *je ne veux pas qu'un banal faire-part vous annonce la conclusion prochaine de la cérémonie nuptiale interrompue il y a près de huit années. J'espère que vous voudrez bien vous déranger une seconde fois, la bonne, et assister à la bénédiction, dans la même chapelle montagnarde. J'ai réussi une douzaine d'instruments splendides, aux revêtements divins, qui assurent ma gloire et mon salut. Il me suffira de trouver, pour les travailler et les porter lentement à leur point d'excellence, quelques violonistes qui remplissent les conditions du sacerdoce, qui ne fument pas, ne boivent pas, ne pratiquent aucune luxure, mènent une existence sans haine, sans envie, sans lascivité, dont les doigts de la main gauche, munis d'une corne, se puissent comparer, en ce qui concerne la netteté et le feu, aux sabots de Pégase, dont le bras droit soit assuré, le poignet souple et nerveux, l'oreille délicate et sensible au comma. Je me chargerai d'en achever deux ou trois. Depuis que j'ai atteint le but suprême, je n'entends plus, dans mon sommeil, la musique absolue. En revanche la Providence m'épargne les horribles épreuves que vous connaissez et m'a libéré de l'obsession de la* Jambe de bois. *Peut-être faut-il, pour réaliser une grande œuvre, fournir un champ de dispute au Ciel et à l'Enfer. Le calme règne en moi; me voici homme de juste milieu. Je serais parfaitement heureux si je n'éprouvais quelque regret de si fécondes souffrances. Ma mission remplie, mes crimes absous, j'ai eu l'audace de proposer à Blanche de compléter le sacrement; elle a bien voulu y consentir. Vous avouerai-je qu'elle me semble avoir modulé, elle aussi, vers une tonalité moins éclatante, moins aiguë, moins inhumaine? N'ai-je pas vieilli moi-même? Ne me suis-je pas assourdi? Nous comptons sur vous. Mon beau-père décédé, il n'y aura pas de place vide. Car ma belle-mère*

s'est remariée, le printemps dernier, avec un garçon très bien, à peine le cadet de Blanche. Ciolek assistera à la solennité; je lui ai recommandé de n'amener ni sa scie ni sa femme. Il tiendra l'harmonium, etc...

Les modestes pompes se déroulèrent sans encombre. Le vitrail de la décapitation avait pris de la patine; de légers nuages voilaient le soleil de septembre. Un curé maigre, au visage d'escaladeur de cimes et de porteur de viatique sous les avalanches, avait remplacé le gras qui, avant son entrée au Paradis, brûlait au Purgatoire quelques excès de bouche. Pour équilibrer le poids total de la noce, Ciolek avait engraissé; son mécanisme sans fougue s'était empâté lui aussi. Le jeune beau-père lorgnait le spectacle d'un œil sarcastique; son épouse, rajeunie d'un quart de siècle, pétillait de ses dernières flammes. Élémi ne jugea pas à propos de renouveler ses exploits; il avait laissé son Stradivarius à Montrouge. Il n'eut qu'une distraction innocente; à la fin de la messe, il se jeta dans les bras du pseudo-beau-père en s'écriant : « Merci, merci... je vous jure de la rendre heureuse!... » Le garçon pouffait. Ciolek, pendant que nous descendions la côte, un peu en arrière du groupe, me dit :

— Il vous a raconté la nuit du Havre?

— Oui. Elle ne vous fait guère honneur, mon vieux.

— Bah! Elle a clos le cycle de mes aventures. Maintenant, repos. Le bridge, la scie, le lit conjugal. La fille avait le béguin pour Élémi; elle n'avait jamais approché d'individu de sa trempe. Un Danois lui a flanqué une volée, en plein concert et l'a assommée à moitié, j'ai lu ça dans les journaux, le jour même du premier mariage de Blanche; il y a eu rixe de matelots en bordée, coups de couteaux, brownings, descente de police, rafle, tout le tralala. Ah! le bon temps...

Il chantonnait : *Elle avait un' jamb' de bois et pour que ça n'se voie pas...*

— Chut, — fis-je, — ne profanez pas...

— Et, — reprit-il, — Élémi aussi l'aimait. Elle lui avait révélé une face de l'univers. Aujourd'hui le voilà un homme à thème unique, comme votre serviteur, un type sans intérêt. Blanche, la rédemption. *Ite missa est.* Je vous jure que la fille du *Vénu's*

bar m'a entretenu de lui tout le temps. Elle le baptisait Gustave, pour la commodité. Elle a prononcé ces trois syllabes ridicules et émouvantes à l'instant où les femmes ne mentent guère... C'est pourtant grâce à elle qu'il a réinventé ou cru réinventer le vernis des Stradivarius. Aura-t-il ce soir, pour cette femme, un souvenir?....

— Taisez-vous, Ciolek; vous me tournez le cœur.

Il ricana, et dans un rythme claudicant dont j'achevai machinalement la courbe, honteux de moi-même... *Des rondell's de caoutchouc.*

ALEXANDRE ARNOUX

MADAME DE LA BRICHE

1755-1844

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

Le fermier général Lalive de Bellegarde[1] a eu, dans sa descendance, trois femmes d'esprit. Les noms de deux d'entre elles sont sur toutes les lèvres et dans toutes les mémoires : celui de sa fille Sophie[2], devenue la célèbre madame d'Houdetot, et celui de madame d'Épinay, la femme de son fils aîné, le fermier général Lalive d'Épinay[3]. Le nom de la troisième, madame de la Briche — épouse de l'introducteur des ambassadeurs Lalive de la Briche, fils cadet de Lalive de Bellegarde, — tout en étant moins illustre que ceux de ses deux belles-sœurs, a cependant été fort connu, puisque l'aimable femme qui l'a porté a joué un rôle important dans la société parisienne, à la fin du XVIIIe siècle, sous l'Empire, pendant la Restauration et une partie de la Monarchie de Juillet. Il n'est que juste, aujourd'hui, de déchirer le voile de l'oubli qui l'a, momentanément, dérobée aux regards des amis de l'Histoire[4].

1. Louis-Denis Lalive de Bellegarde (1680-1751). Il avait épousé Marie-Josèphe Prouveur de Preux (1697-1743).

2. Élisabeth-Sophie-Françoise Lalive de Bellegarde (1730-1813) avait épousé en 1748 le comte Claude-Constance-César de Houdetot (1724-1806).

3. Denis-Joseph Lalive d'Épinay (1724-1782). Il avait épousé, en 1745, sa cousine germaine Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, qui devint la célèbre madame d'Épinay (1726-1783).

4. Les sources principales de mon étude sur madame de la Briche sont ses *Mémoires* et le *Journal* qui y fait suite, ainsi que de nombreuses correspondances

***

Adélaïde-Edmée Prévost naquit, le 9 décembre 1755, à Nancy, où son père, Bon Prévost, occupait le poste de receveur général des fermes de Lorraine. Elle passa son enfance dans la jolie maison de campagne de Montaigu, aux portes de Nancy, mais le chef de la famille étant décédé en 1762, sa mère, dont les ressources étaient devenues fort modestes, depuis qu'elle était privée des revenus de la charge de son mari, cédant aux instances de sa propre famille, et surtout à celles de son frère, revint en 1765 s'établir à Paris, qu'elle n'avait quitté que pour suivre son époux. Ce frère, qui la détermina à ce retour, était Jean Le Maistre, possesseur d'une grande fortune acquise dans le commerce, et qu'augmentaient encore les profits de sa charge de trésorier général de l'artillerie et du génie, poste important de la Finance. Il avait promis à sa sœur de s'occuper d'Adélaïde et de son futur établissement.

La jeune fille reçut cette éducation sérieuse que l'on donnait alors aux filles de la bourgeoisie. Peu confiante dans les promesses du trésorier Le Maistre, dont le caractère bizarre, la conduite irrégulière et les immenses dépenses pour la reconstruction du château du Marais[1], qu'il avait acquis en 1767, risquaient de diminuer considérablement la fortune, madame Prévost jugea préférable de s'occuper elle-même de l'éducation de sa fille, que dirigèrent d'Alembert, Saint-Lambert et l'abbé de Véri[2], qui s'était pris d'amitié pour l'enfant.

adressées à madame de la Briche ou émanant d'elle. Ces documents ont été mis à ma disposition par le baron de Barante, avec cette libéralité qui est de tradition dans sa famille. Je tiens à lui en exprimer ici ma très vive gratitude.

Je publierai, cet automne, sur madame de la Briche, deux volumes abondamment illustrés, dont la présente étude contient un certain nombre de fragments. L'un sera publié chez l'éditeur E. de Boccard à Paris, sous le titre : *Madame de la Briche*. Sa famille. Son salon. Le château du Marais; l'autre aux éditions Victor Attinger à Paris et Neuchâtel : *Les voyages en Suisse de madame de la Briche*.

1. Commune du Val-Saint-Lambert, canton de Dourdan (Seine-et-Oise).

2. Joseph-Alphonse de Véri (1724-1799), était fils de Louis de Véri de Rainoard et de Jeanne des Balbes de Berton de Crillon. Ordonné prêtre 1749, auditeur de Rote à Rome 1761, il revint ensuite à Paris et y séjourna de 1772 à 1789. La *Revue de Paris* a publié une partie de ses mémoires (15 novembre 1929).

Après l'avoir mise, pour quelques mois, au couvent de la Conception, madame Prévost reprit sa fille auprès d'elle et, sans rien sacrifier de ce qu'elle devait à sa situation sociale, lui donnant les meilleurs maîtres, elle géra sa modeste fortune d'une façon fort prudente, donnant ainsi à Adélaïde, par son exemple, des habitudes d'ordre et de raison, dont celle-ci devait ressentir toute sa vie l'heureuse influence.

Excellente musicienne, très douée pour le dessin qu'elle dut abandonner en raison de la faiblesse de sa vue, sachant agréablement tourner une lettre, s'exerçant à divers genres de composition littéraire, mademoiselle Prévost était devenue une jeune fille accomplie. L'heure était arrivée, pour elle, de faire son entrée dans la vie de société.

Sa mère la conduisit tout d'abord dans des maisons amies, appartenant au monde de la finance, auquel elle était apparentée. C'est là que la jeune fille fit, en 1772, la connaissance du comte de Crillon[1], second fils du duc de Crillon-Mahon. Il lui fut présenté par l'abbé de Véri, dont le duc était le cousin, et qui s'était mis en tête d'arranger un mariage entre Adélaïde et le jeune homme. Écoutons la jeune fille raconter sa première entrevue, à l'occasion d'un souper :

« Lorsque l'on annonça M. de Crillon, je sentis la rougeur me monter au visage, et la honte que j'en eus l'augmenta encore. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir de tout ce dont je m'étais doutée confusément. Il me regarda beaucoup, avec une sorte d'intérêt et d'attention, qu'il me fut aisé de remarquer. Je le trouvai extrêmement aimable. Un son de voix charmant, une figure intéressante, sans être belle, les plus beaux yeux du monde, une manière sensible et affectueuse dans toute sa personne, infiniment d'esprit et de douceur : voilà ce que je trouvai en lui, et je ne crois rien exagérer. »

L'impression ressentie par le comte de Crillon ne sembla pas avoir été moins favorable et, bientôt, les deux jeunes

1. François-Félix-Dorothée des Balbes de Berton (1748-1820), comte puis duc de Crillon, à la mort de son frère en 1806, maréchal de camp en 1784, député aux États généraux en 1789. Il épousa, en 1774, Marie-Charlotte Carbon, dont il eut sept enfants. Il était le second fils de Louis des Balbes de Berton, marquis de Crillon, puis duc de Crillon-Mahon (1717-1796), et de sa première femme Françoise-Marie-Élisabeth Couvay.

gens se regardèrent « comme absolument destinés l'un à l'autre ». « Nous jouîmes, pendant quatre mois, écrit la jeune fille, des moments les plus doux de la vie, moments si rares et si courts, qui ne se retrouvent plus, et qui laissent un si grand vide, après eux, dans les cœurs qui les ont goûtés. »

Il subsistait bien une difficulté, car l'oncle Le Maistre avait laissé entendre qu'il ne voulait pas que sa nièce se mariât avant l'âge de vingt ans, mais « le petit doute et l'inquiétude » où l'on était à cet égard, n'allaient pas jusqu'à troubler les deux amoureux, et donnaient même à leurs rapports « une sorte d'intérêt et d'agitation, qui en augmentaient encore, et la force, et le charme ». Ce n'était, hélas, que le calme avant l'orage.

« J'arrive, écrit madame de la Briche, au moment qui détruisit toutes ces illusions, ces idées si douces d'un bonheur qui n'était pas fait pour moi. Madame de Beaumont[1] — une amie commune — après avoir souvent parlé à mon oncle de M. de Crillon et dit tout le bien qu'elle en pensait, imagina que de plus longs préparatifs auraient l'air de l'affectation et feraient l'effet contraire à celui qu'elle désirait. Elle résolut donc de lui parler franchement et d'en venir à la demande positive de M. de Crillon, soutenue par celle de son père et de toute sa famille. Mon oncle parut fort mécontent de cette proposition. Il répondit qu'il ne voulait pas d'un homme de qualité, qu'il ne songerait à me marier que lorsque j'aurais vingt ans et que la dot qu'il pourrait me donner alors, ne serait jamais assez considérable pour le peu de fortune de M. de Crillon. Madame de Beaumont crut devoir lui avouer l'inclination que M. de Crillon avait conçue pour moi et ne lui cacha pas que j'y étais sensible. Il entra alors dans une fureur inconcevable, contre moi et, plus encore, contre ma mère, et madame de Beaumont ayant voulu l'apaiser et insister, il sortit aussitôt, en jurant que jamais ce mariage n'aurait lieu, de son consentement.

» Il est aisé d'imaginer la douleur de M. de Crillon. Cependant, elle ne put égaler la mienne, parce qu'il ne perdit pas entièrement l'espérance, au lieu qu'avec raison, peut-être,

1. Je n'ai pas pu établir quelle était cette madame de Beaumont.

on ne m'en laissa aucune. La famille de M. de Crillon l'engagea à voyager pendant deux ans et il y consentit d'autant plus facilement que, comme je devais avoir près de vingt ans à son retour, on chercha à lui persuader que, l'obstacle de mon âge étant alors aplani, mon oncle ne serait pas inflexible. Il partit donc, peu de temps après, sans m'avoir revue, accompagné du prince Emmanuel de Salm[1], avec lequel il était lié d'une amitié fort tendre.

» Quelle différence dans mon sort! Menant une vie retirée et uniforme, n'ayant ni la possibilité, ni la volonté des distractions si faciles aux hommes, ne conservant aucune espérance, car ma mère, qui n'en avait plus, ne me parla point du projet de M. de Crillon, de renouveler ses tentatives, à son retour. Il est certain que je fus, pendant plusieurs jours, dans un état bien pénible pour tout ce qui m'aimait. Je pleurais, je me désespérais. Ma mère et l'abbé de Véry, seuls témoins de mes peines, me dirent un jour que M. de Crillon était plus raisonnable que moi, que, malgré sa douleur, il avait consenti à un long voyage, pour chercher à se distraire. Je ne crois pas avoir éprouvé d'impression aussi cruelle que celle que ce mot de *distraire* me causa. L'idée d'être oubliée me parut possible pour la première fois, et me fut si douloureuse que mes larmes se tarirent à l'instant et, ce fut à la suite de cette conversation, où l'on me crut plus calme et plus tranquille, que je tombai malade.

» Cette maladie ne fut ni longue, ni dangereuse, mais ma mère en fut bien inquiète et bien malheureuse. Ce fut alors qu'un jour, ayant la tête affaiblie par la souffrance et exaltée par le malheur, j'écrivis à M. de Crillon une lettre, que je suis fâchée, je l'avoue, de n'avoir pas conservée. Je la brûlai, en fondant en larmes, une heure après l'avoir écrite, mais je me rappelle qu'elle était fort touchante. Ne doutant pas un instant des regrets de M. de Crillon, de son attachement et de sa constance, je lui jurais de n'être jamais à d'autre qu'à lui. Ah! combien j'eusse été punie et malheureuse d'avoir envoyé cette lettre à l'homme qui put en épouser une autre, après deux ans d'absence!.. Au moment où j'écris ceci, une idée pénible me

1. Emmanuel-Henri-Oswald-Nicolas-Léopold, prince de Salm-Salm (1742-1808).

trouble et m'occupe. Oui! je ne puis m'empêcher de le croire, si cette lettre eût été envoyée, M. de Crillon ne se fût pas marié! Cette réflexion est inutile, je le sais, mais peut-être justifie-t-elle un peu M. de Crillon, car enfin, il n'a jamais su à quel point je lui étais attachée...

» Ma santé se rétablit bientôt après, et le calme, même l'espérance, rentrèrent un peu dans mon cœur, après une conversation avec l'abbé de Véry, qui ne put me cacher que M. de Crillon et lui comptaient tenter quelque nouveau moyen auprès de mon oncle, à son retour. J'allai au Marais, peu après ma convalescence. Mon oncle, pendant ce voyage, se moqua de ma tristesse et me fit des plaisanteries si dures et si déplacées qu'il m'inspira un éloignement que je ne pus cacher et qui n'a pas cessé depuis.

» Que dirai-je des deux années pendant lesquelles M. de Crillon voyagea? Je crois qu'il ne m'arriva rien de remarquable ou, peut-être, lorsque notre cœur est occupé d'un sentiment si vif et si tendre, reste-t-il peu de place pour le souvenir de ce qui n'est pas ce sentiment lui-même.

» M. de Crillon revint enfin... Je l'appris et j'en fus, à la fois, heureuse et inquiète. Mais le bonheur ne fut pas de longue durée et l'inquiétude fit bientôt place à la certitude la plus accablante. Je reçus une lettre de l'abbé de Véry, qui demandait à ma mère et à moi, un rendez-vous pour le soir même. Sa lettre finissait par ces mots : « J'avais peu d'espérance, mais, toute faible qu'elle était, j'éprouve bien cruellement combien il est affreux de n'en plus avoir. » Ces mots me glacèrent.

» L'abbé arriva et nous apprit que M. de Crillon s'était trouvé avec mon oncle chez madame de Beaumont. Emporté par un sentiment plus fort que sa raison et par la fougue de la jeunesse, il lui avait parlé très vivement de sa passion, du voyage qu'il venait de faire et qui n'avait pu l'en guérir et, s'animant de plus en plus, il lui avait reproché de causer le malheur de sa vie. Mon oncle s'était emporté à son tour et lui avait répété, plusieurs fois, avec fureur, que jamais je ne serais à lui. Dans ce moment même, où la douleur accablait mon âme, je jouissais d'une sorte de douceur, en pensant combien j'étais aimée. Mais il me fallait tout perdre, et ce bonheur des malheureux n'était même pas fait pour moi. »

La démarche de M. de Crillon n'avait, en effet, pas eu que son amour pour cause : il tenait surtout à être fixé sur les intentions du trésorier Le Maistre. Pressé de le voir marié, pour empêcher le nom de Crillon de tomber en quenouille[1], sa famille avait, pendant son absence, négocié un mariage avec mademoiselle Carbon[2], qui devait lui apporter plus de 100 000 livres de rentes. On lui eût préféré mademoiselle Prévost, avec 10 000 livres de rentes seulement, mais après la scène chez madame de Beaumont, tout espoir de voir Adélaïde dotée par son oncle s'évanouissait. Après avoir encore longtemps tergiversé, conjuré, supplié, M. de Crillon « céda enfin et six mois après son retour, il épousa mademoiselle Carbon ». « Je ne sus point tous ces détails, alors, je ne sus même pas qu'il fut question d'un mariage pour lui. Que l'on juge donc de ce qui se passa en moi, lorsqu'une amie, venue chez ma mère, nous dit, après plusieurs préparatifs qui, je l'avoue, ne m'éclairèrent pas : « M. de Crillon est marié d'hier. »

» Je sentis que je perdais, dans un seul instant, un bonheur qui ne reviendrait plus. Je sentis que je perdais, avant vingt ans, les illusions, les douces erreurs de la jeunesse, pour ne les retrouver jamais. En voyant que M. de Crillon avait été capable de se marier, je vis que je n'avais pas été aimée comme j'aimais. Ce mariage guérit mon cœur, mais, en le guérissant, il le flétrit, et un vide affreux succéda au sentiment si doux qui, jusque-là, avait rempli mon âme. Je ne méprisai point M. de Crillon, je n'eus ni colère, ni dépit, mais j'eus mauvaise opinion de tous les hommes. Enfin, je redevins tranquille et calme, et je renonçai au bonheur, que je sentis à jamais fini pour moi. »

Si le premier contact d'Adélaïde avec le monde a été rude, elle ne s'abandonne pas à son malheur, et y puise « les qualités que l'on estime en elle, et qui lui ont attaché tant d'amis tendres ». « Je sentis, dit-elle, que j'avais besoin de courage, d'empire sur moi-même; je les trouvai avec joie dans le fond de

1. Marié deux fois, Louis-Alexandre-Nolasque-Félix des Balbes de Berton, marquis, puis duc de Crillon (1742-1806), frère aîné du comte de Crillon, n'eut de ses deux unions qu'une fille, morte jeune.

2. Marie-Charlotte Carbon, fille de Girard Carbon, procureur général du Roi au conseil supérieur de Saint-Domingue, et d'Élisabeth de Trudaine.

mon âme. Glorieuse de cette découverte, je n'en ressentis pas une vanité puérile, mais une force nouvelle et, résolue de me vaincre et de me rendre meilleure chaque jour, cette idée de perfection éleva mon âme. »

Elle se fortifiait, d'ailleurs, dans ces sentiments, par ses lectures. L'*Histoire du chevalier Grandisson*[1], ce roman si prisé par Diderot et tant de ses contemporains, et qui nous semble, aujourd'hui, ennuyeux et indigeste au possible, lui parut « un ouvrage sublime, le plus beau traité de morale qui ait jamais été fait ». La *Nouvelle Héloïse*, qu'elle désirait lire depuis longtemps, et que l'on ne mit entre ses mains qu'à vingt-trois ans, devait exercer aussi une grande influence sur ses idées. « Dès que je l'eus commencé, dit-elle, on ne put plus m'en arracher. Je ne le quittais exactement que pour l'heure de mes repas. Jamais on n'eut plus de plaisir, plus d'émotion; je ne connais pas de livre où la vertu soit plus touchante, et où elle pénètre notre âme par un charme plus puissant. Julie mariée est le modèle le plus parfait des femmes, des mères et des amies, et les remords, qu'elle conserve toujours et que ne peut expier la vie la plus pure et la plus exemplaire, me semblent un préservatif plus que suffisant, contre le danger même du premier volume. » Restée fidèle admiratrice de Jean-Jacques, madame de la Briche reprendra souvent cet ouvrage. Trente-huit ans plus tard, elle écrira encore à son sujet, à sa petite-nièce de Barante : « Je crois que le but de Rousseau n'est pas de dire qu'on peut être heureuse, avec une passion dans le cœur, en remplissant les devoirs de femme et de mère, mais bien de montrer comment on peut encore se relever d'une grande faute. Et alors la contradiction que vous trouviez dans cette admirable lettre de Julie, disparaît. Je suis toujours prête à répondre sur les ouvrages de Jean-Jacques. Il y a bien dix ans que je n'ai pas relu celui-ci, et tous les détails m'en sont présents[2]. »

Malgré son cœur blessé, Adélaïde Prévost va continuer sa carrière dans le monde. « Point jolie », — dit madame d'Hou-

1. *Nouvelles lettres anglaises* ou *Histoire du chevalier Grandisson*, paru en 1755, est de Richardson et a été traduit par l'abbé Prévost.

2. Madame de la Briche à Césarine de Barante, 7 octobre 1816 (Arch. de Barante).

detot, — mais très fraîche, d'une belle taille, mademoiselle Prévost, avec ses grands yeux bruns, ses beaux cheveux noirs, avait mieux que la simple beauté : un charme extraordinaire qui s'exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, et que se plaisent à signaler tous ceux qui ont parlé d'elle.

C'est ce charme, sans doute, qui attira sur la jeune fille les regards du comte d'Affry[1] qu'elle rencontrait chez des amis communs. Courtisan très averti, le colonel comte d'Affry s'était concilié les bonnes grâces de Louis XV, qui l'avait envoyé en ambassade auprès des Provinces-Unies; il s'était fait apprécier de madame de Pompadour, par les grands services qu'il lui avait rendus, et il saura également par la suite, gagner la confiance de Louis XVI, qui le comblera d'honneurs. Il était alors colonel du régiment des Gardes suisses.

« Le comte d'Affry aimait passionnément la musique et m'avait souvent entendu jouer du piano et chanter. Il demanda à ma mère la permission de venir chez elle. Il avait alors soixante-quatre ou cinq ans et il était gai et aimable. Du moment où ma mère eut consenti à le recevoir, il ne nous quitta plus. Il venait souper souvent ou nous engageait à aller souper chez lui. On y faisait de fort jolie musique; j'étais très complaisante et, dès qu'on désirait que je chantasse ou que je jouasse du piano, j'y consentais à l'instant. Il y avait assez de monde à ces concerts : on ne parla bientôt que de mes talents et, à mon grand plaisir, je l'avoue, j'appris que l'on y joignait toujours un éloge, qui me flattait bien plus. Mais j'étais bien loin, assurément, de prévoir l'effet que tout cela pouvait faire sur un vieillard. M. d'Affry n'était plus un seul jour sans nous voir; il venait même souvent deux fois dans la journée. Il disait qu'il était amoureux de moi et cette plaisanterie était établie, comme il était très simple qu'elle le fût.

» Cependant, je commençais à trouver cette assiduité extraordinaire et, encore plus, les manières de M. d'Affry. Mais, dès que je pensais à ses soixante-cinq ans et à sa figure, bien

1. Louis-Auguste-Augustin, comte d'Affry, originaire de Fribourg (Suisse) (1713-1793), maréchal de camp (1748), ministre plénipotentiaire de Louis XV à la Haye (1755), lieutenant général (1758), ambassadeur ordinaire à la Haye (1759-1762), colonel du régiment des Gardes suisses (1767-1792), grand'croix de Saint-Louis (1771), chevalier des ordres du Roi (1783), Cordon bleu (1784).

plus vieille encore que son âge, je me moquais de moi-même et je repoussais une idée, qui cependant me restait toujours dans la tête et me rendais froide et embarrassée avec lui. Il se plaignit bientôt de cette froideur. Il m'écrivait souvent de petits billets fort extraordinaires; le prétexte était le concert du soir, ou celui du lendemain, et la plaisanterie établie de sa passion pour moi était une occasion, ou plutôt un voile, dont il se servait avec beaucoup de finesse et d'esprit.

» Le sacre du roi attirait alors toute la cour à Reims[1]. M. d'Affry fut obligé de rester à Versailles, pour madame la comtesse d'Artois qui, je crois, y restait seule parce qu'elle était grosse[2]. Il conjura ma mère et une partie de ma société, avec laquelle il s'était lié, de venir l'y voir pendant cet exil et nous y allâmes effectivement dîner deux ou trois fois. Au dernier de ces dîners, je fus si mécontente de ses manières avec moi, que je pris un air encore plus froid qu'à l'ordinaire et que je refusai absolument de chanter à un petit concert, qui suivit le dîner. Il tomba alors dans une tristesse profonde et je lui vis deux ou trois fois les larmes aux yeux. Il saisit un moment où j'étais passée dans une pièce voisine et, m'ayant suivie, il me joignit à un petit passage. Il me prit les mains et me dit qu'il voyait bien qu'il m'avait déplu et qu'il ne pouvait vivre ainsi. En disant cela, il serrait mes mains, les baisait avec ardeur; je ne puis dire le sentiment de dégoût que j'éprouvai, mais je ne lui répondis pas un mot, et, ne cherchant qu'à m'échapper, je le laissai, en m'enfuyant dans le salon, où il rentra, un instant après, d'un air désespéré.

» Il revint à Paris deux jours après. Il arriva aussitôt chez ma mère. J'étais à mon piano, dans un salon voisin de celui où elle se trouvait. Il me conjura de continuer, prit un fauteuil vis-à-vis de moi et, à mesure que je chantais, je vis ses yeux s'animer, ses mains trembler et, enfin, tombant à mes genoux, en face de mon piano, il me dit qu'il m'adorait, qu'il sentait tout le malheur et le ridicule de cette passion, mais que... Je ne lui en laissai pas dire davantage et, l'effroi s'emparant de moi, je le laissai à genoux et m'enfuis, sans pitié,

1. Le sacre de Louis XVI eut lieu à Reims le 11 juin 1775.
2. Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois, était alors grosse de Louis-Antoine de Bourbon, duc d'Angoulême, qui naquit à Versailles le 6 août 1775.

ni émotion, mais avec un dégoût et une horreur extrêmes.

» Je sentis une humiliation, qui révolta mon cœur, en pensant que j'avais pu être l'objet d'un tel amour et que l'on eût osé me le laisser connaître. Des larmes d'indignation s'échappèrent de mes yeux, dès que j'eus quitté M. d'Affry et, tombant à genoux près de mon lit, je comparai ces larmes à celles qu'un sentiment, auquel on donne le même nom, mais dont je sentais si bien la différence, m'avait fait répandre un an avant.

» Le lendemain, je reçus une lettre de lui, la plus passionnée, la plus triste et la plus respectueuse. Un jeune homme de vingt ans, passionnément amoureux, n'eût pu l'écrire autrement. Ma mère, qui cherchait les moyens de faire finir ce triste roman, sans un éclat qui eût été vraiment trop ridicule, saisit cette occasion et lui écrivit une lettre, que nous fîmes ensemble. Elle était modérée, sage et forte en même temps et, assurément, rien n'était plus difficile qu'une pareille lettre. Elle finissait par prier M. d'Affry de venir moins souvent, mais de ne pas cesser entièrement et de songer combien cette conduite était importante et combien nous serions heureuses de pouvoir conserver, pour lui, une amitié et une estime à laquelle il nous avait accoutumées. Sa réponse fut celle d'un homme au désespoir; il s'accusait de folie, mais il promettait de nous obéir exactement.

» Depuis cette lettre, M. d'Affry se conduisit à merveille, ne reparla jamais de rien et prit, avec ma mère et moi, un ton d'estime et de respect. Nous avons toujours continué de le voir, quelquefois peu, quelquefois davantage, suivant les sociétés auxquelles il se livrait et dont il changeait souvent. »

Le comte d'Affry n'avait pas été le seul à remarquer Adélaïde Prévost. Jeunes et vieux, riches et pauvres, de brillants officiers, des gens de robe, de grands seigneurs, des financiers l'entourèrent de leurs hommages ou cherchèrent à gagner ses suffrages : les uns, pour la conquérir elle-même ou s'assurer son amitié; d'autres — et elle s'en rendit fort bien compte — attirés par l'appât de la grande fortune que l'on supposait bien que son oncle Le Maistre finirait par lui laisser. Mais, de tous ces admirateurs dont, par un heureux privilège de son caractère, elle sut écarter les assiduités, tout

en conservant la fidèle amitié, aucun ne parvint à gagner son cœur.

Plusieurs années se passèrent ainsi et les soupirants sérieux se faisaient plus rares. Pendant cette période, Adélaïde s'était liée d'amitié avec deux jeunes filles. L'une, Aglaé de Langeron[1], qui épousa en 1799 le comte Charles de Damas[2], restera la plus fidèle et la plus intime des amies de madame de la Briche. L'autre, Louise Perrinet de Faugnes[3], que la mort fauchera en pleine jeunesse, avait épousé, en 1775, le vicomte d'Houdetot[4]. Ce mariage mit Adélaïde Prévost en relations plus intimes avec la famille de ce dernier, qu'elle connaissait déjà. La célèbre madame d'Houdetot, mère du vicomte, se prit d'une vive affection pour la jeune fille, qui fréquenta beaucoup Sannois, où elle eut l'occasion de rencontrer tous les philosophes et gens de lettres, qui s'y réunissaient autour de l'amie de Jean-Jacques et de Saint-Lambert. Madame d'Houdetot avait un frère qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle se désolait de voir rester garçon; le sérieux et les qualités d'Adélaïde lui parurent susceptibles de faire le bonheur de celui-ci, et c'est ainsi que naquit un nouveau projet de mariage.

Gentilhomme aimable et courtois, lettré et artiste, plein de bonhomie et de pondération, mais vieux garçon minutieux, un peu maniaque et assez ménager de ses deniers, Alexis-Janvier Lalive de la Briche[5], frère de madame d'Houdetot, était alors introducteur des ambassadeurs et âgé de quarante-quatre ans.

Il ne pouvait être question que d'un mariage de raison, et Adélaïde Prévost ne se leurrait pas à cet égard, en l'acceptant. « Ce n'est pas à vingt-quatre ans que le mariage étourdit, écrit-elle, que les illusions nous empêchent de réfléchir. Je

1. Marie-Louise-Aglaé Andrault de Langeron (1759-1827), était fille de Charles-Claude Andrault, marquis de Langeron et de Marie-Louise Perrinet du Pezeau.

2. Charles-François-Louis-Joseph-César, vicomte, puis comte de Damas d'Antigny, puis duc de Damas (1758-1829).

3. Louise Perrinet de Faugnes (1758-1781), était fille de Pierre Perrinet de Faugnes et de Suzanne-Jacqueline Poupardin d'Amanzy.

4. César-Louis-Marie-François-Ange, vicomte puis comte d'Houdetot (1749-1825). Il se remaria en 1784 à l'île de France avec Constance-Joséphine Céré ou de Céré (1769-1842).

5. Il était né le 13 février 1735.

scrutai bien le fond de mon âme, je n'y trouvai aucun regret, aucun repentir; l'état de vieille fille répugnait à mon cœur et à mon esprit. Je ne pouvais penser, sans frémir, à l'idée d'être un jour isolée, de ne tenir à personne, de n'avoir aucun lien sur la terre, de n'être pas un premier objet d'intérêt pour quelqu'un, de renoncer, enfin, au bonheur si doux d'être mère. Mon cœur avait besoin de liens et d'attachements; je me trouvai donc, à la fin, calme, rassurée et contente de ce que j'avais fait. »

Mais, si les amis d'Adélaïde considéraient M. de la Briche « comme l'homme le plus heureux du monde », et regardaient comme un bonheur inouï, qu'à son âge, il rencontrât dans sa fiancée, « tous les agréments d'une femme charmante, toutes les vertus qui font le bonheur d'un mari, et toute l'amabilité qui fait le charme de l'intimité et l'agrément de la société », les fiançailles ne furent pas ce que le monde pensait.

La demande avait eu lieu au commencement de janvier 1780, et le mariage avait été fixé au début d'avril. « Pendant ces trois mois, écrit Adélaïde, M. de la Briche réfléchit, se trouva étonné d'avoir pu vaincre sa répugnance, en fut bientôt effrayé, s'en repentit enfin et devint malheureux et triste, à un point que tout le monde put remarquer et que je ne savais à quoi attribuer. Il était naturellement froid et sérieux. L'embarras qu'il éprouvait avec moi, me paraissait fort simple; il me parlait peu, mais toujours avec l'air de l'intérêt. Enfin, cet air d'intérêt même disparut et il ne me parla plus du tout. »

Tout le monde s'affectait de ce changement : madame Prévost était « triste et préoccupée »; M. de Savalette[1] « se reprochait la part qu'il avait eue à cette demande » et madame de Damas, toujours portée à dramatiser, levait au ciel « ses yeux pleins de larmes », en disant « qu'elle ne pouvait supporter l'idée de voir son amie unie à quelqu'un qui ne sentirait pas ce qu'elle valait ».

Les choses en étaient là, lorsque, le 18 mars, madame Prévost et sa fille allèrent souper chez madame d'Houdetot. « M. de la Briche y vint très tard, sa tristesse paraissait encore

1. Charles-Pierre Savalette de Magnanville (1713-1795), garde du trésor royal.

MADAME DE LA BRICHE VERS 1780
(d'après un pastel se trouvant au château de Barante).

redoublée » et, quand « on lui parla des ouvriers qui travaillaient chez lui, à l'appartement » qu'on préparait pour Adélaïde, « il répondit d'une manière si triste et avec un air de regret si visible », qu'il était impossible de ne pas le remarquer.

L'incident ne tarda pas à s'arranger. Interrogé par madame d'Houdetot, M. de la Briche répondit à sa sœur par une lettre qui contenait d'Adélaïde l'éloge le plus flatteur. « Il conjurait sa sœur, dit-elle, de me faire oublier une tristesse et une sorte d'indécision, qui ne tenaient qu'à son âge, à l'étonnement d'un changement d'état qu'il n'avait jamais cru possible, et il finissait, en lui disant qu'il ne doutait pas du bonheur dont il jouirait avec moi. Tout cela était dit de la manière la plus simple, et cette simplicité me plut. »

Le mariage fut donc célébré le 4 avril 1780, et le jeune ménage alla s'installer à l'hôtel Saint-Florentin, rue de la Ville-l'Évêque, dont M. de la Briche avait acheté l'usufruit, et où madame Prévost s'établit au rez-de-chaussée.

Vivant entre son mari et sa mère, Adélaïde ne sortait qu'avec eux. Comme le service de M. de la Briche l'obligeait à de fréquentes absences et qu'elle était soucieuse de sa réputation et de celle de son mari, elle recevait alors ses amis chez madame Prévost. Elle n'avait jamais revu M. de Crillon. Elle n'avait fait que l'apercevoir quelquefois aux spectacles, mais sans lui parler, bien qu'elle eût remarqué qu'il « la regardait souvent ». Elle allait le rencontrer de nouveau, au mois de septembre 1781.

« J'étais allée avec ma mère et M. de la Briche à une comédie chez M. d'Argental[1]. On jouait *Mélanie*[2] de M. de La Harpe, dans un très petit salon, dans lequel, par conséquent, les spectateurs étaient près les uns des autres. M. de Crillon me salua et me regarda presque tout le temps que dura le spectacle. Je pleurai beaucoup à *Mélanie* et alors l'intérêt et l'émotion se peignirent sur son visage. Nous sortîmes dès que la pièce fut finie et j'étais déjà à la moitié de l'escalier, lorsque je le vis accourir pour me donner la main. Ma mère était devant moi avec avec M. de la Briche et, comme nous attendîmes notre voi-

1. Charles-Auguste de Ferriol, marquis d'Argental (1700-1788), diplomate et littérateur, ami de Voltaire.

2. *Mélanie ou la Religieuse*, drame (1770).

ture, M. de Crillon eut le temps de me parler pendant quelques instants. Il m'avait demandé d'abord si je n'étais pas incommodée d'avoir tant pleuré et son émotion, son trouble étaient si visibles, que j'en fus troublée moi-même. Il me dit ensuite : « Vous avez une fille et cela vous rend sûrement heureuse? » Après lui avoir répondu, je lui parlai de ses enfants; il me dit qu'il avait eu le malheur d'en perdre plusieurs et qu'il ne lui en restait que deux. Enfin, il me dit : « Je sais que vous allez beaucoup à la campagne. Êtes-vous fixée à Paris dans ce moment-ci? » Je lui répondis que je partais dans deux jours, pour aller passer six semaines chez ma belle-sœur. « Quoi? me dit-il d'un air triste, vous ne serez de retour qu'en novembre? » Je fus étonnée de cette question et je craignais qu'elle ne fût suivie de la permission qu'il me demanderait de venir chez moi. Je sentais que cette demande m'eût mise dans un tel embarras, que j'en étais tremblante et inquiète; mais il ne m'en parla pas et, ma voiture étant arrivée, il me donna la main pour y monter, serra doucement la mienne et s'éloigna sans dire un mot de plus.

» M. de la Briche me demanda à qui je venais de parler : je le lui dis et j'ajoutai que c'était la première fois que je rencontrais M. de Crillon depuis son mariage et le mien.

» Cette rencontre me troubla et ramena à mon esprit et à mon cœur des souvenirs qu'il m'était plus nécessaire que jamais d'éloigner. J'y pensai longtemps, j'y pensai avec émotion; les comparaisons ajoutèrent à mon trouble et je sentis qu'il eût mieux valu pour moi, ne pas rencontrer M. de Crillon, puisque j'en étais encore aimée. »

L'union de monsieur et de madame de la Briche ne fut pas très heureuse. Tout en reconnaissant les solides qualités de son époux, la jeune femme, qui était arrivée au mariage avec un grand besoin d'épanchement, eut à subir bien des désillusions, mais la raison qui ne l'abandonnait jamais lui permit de s'adapter à cette situation et, sans aimer son mari d'amour, elle lui voua une sincère et fidèle amitié. Bientôt, du reste, elle put reporter ses trésors de tendresse sur la petite fille qui leur était née le 25 mai 1781, et qui fut baptisée sous les noms de Alexis-Charlotte-Marie-Joseph, bien qu'elle soit plus connue sous celui de Caroline, qu'on lui donnait habituellement.

C'est pour faire changer d'air à cette enfant qu'elle alla passer quelque temps à la campagne, à Saint-Ouen, dans une maison que son ami M. de Savalette possédait près de celle de M. Necker, et où elle fit la connaissance de la future madame de Staël.

« Mademoiselle Necker, dit-elle, avait alors seize ans. Elle venait presque tous les soirs avec sa gouvernante chez M. de Savalette, causer avec nous. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir une conversation plus aimable et plus vive, plus d'esprit, plus d'idées que n'en avait, dès ce temps, mademoiselle Necker.

» Nous attendions les moments qu'elle venait passer avec nous, comme on attend une lecture agréable et piquante. Son excessive vivacité, sa tête un peu trop exaltée eussent demandé, sans doute, à être guidées et calmées et je crois que personne n'eût eu plus besoin qu'elle d'une amie sensible et raisonnable. Je fus, pendant quelque temps, cette amie; elle me prit dans une grande passion, me confiait tout, me demandait mes conseils. Je résistai quelque temps, parce que, tout en la trouvant très aimable, je ne me sentais ni amitié, ni confiance pour elle. Je ne conçois pas encore comment une tournure aussi simple, aussi calme que la mienne, put lui plaire à ce point et, lorsque je le lui disais, elle me répondait : « Vous êtes sensible, c'est tout ce qu'il me faut pour aimer; vous êtes raisonnable, c'est ce qu'il me faut pour vous croire. » Enfin, je me laissai aller à ses instances et, dès que je m'y fus décidée, je lui dis avec la plus grande franchise ce que je trouvais de répréhensible en elle. M. Necker m'en eut une grande reconnaissance et me fit remercier par sa gouvernante de mes bontés, en me conjurant de les lui continuer. Pour elle, la manière dont elle m'écouta, le gré qu'elle me sut de ma bonne foi et ses réponses et ses résolutions, me montrèrent un caractère excellent et un grand fond d'honnêteté. Je fis alors par goût ce que je n'avais fait d'abord que par complaisance, mais mon emploi ne dura pas longtemps. Elle m'écrivit plusieurs fois, lorsque je quittai Saint-Ouen, et son amitié et sa reconnaissance étaient encore les mêmes. Pour moi, je gardai dans mes lettres le ton qu'elle avait exigé et elle m'en remercia toujours avec l'expression de la plus vive reconnais-

sance; mais la vivacité de sa tête et de son âge, les nouveaux objets dont elle fut occupée, l'absence enfin, la détournèrent bientôt de cette correspondance et de cette amitié si vive. Après lui avoir écrit la dernière, je n'entendis plus parler d'elle et ne l'ai revue que quatre ans après : elle était alors madame de Staël. Je dînais chez sa mère et je me rappellerai toujours sa phrase, lorsqu'elle m'aperçut; elle vint à moi, les bras ouverts : « Mon Dieu! qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue! Il nous est arrivé bien des choses à toutes deux, depuis, mais je n'ai jamais oublié le plaisir que j'ai eu à me trouver avec vous et je suis charmée de vous rencontrer. » Je répondis poliment et, je crois, assez froidement; j'étais du moins fort étonnée. »

Il est assez amusant de voir à quel point madame de la Briche, en général si aimable, si bienveillante et si fidèle en amitié, se montre froide envers madame de Staël. On ne peut se défendre de croire qu'elle était un peu vexée de n'avoir pas exercé sur cette femme célèbre l'influence qu'elle s'était promis d'avoir.

Le 5 avril 1783, le trésorier Le Maistre mourut. Le désintéressement de madame Prévost, et des arrangements favorables, pris avec ses autres héritiers, permirent aux La Briche de devenir, à la fin de 1784, propriétaires de la terre du Marais et du splendide château de ce nom, dans lequel ils se réjouissaient de s'établir. Le jeune ménage y fit un court séjour au mois d'avril 1785, mais M. de la Briche ne devait pas le revoir. Peu après, en effet, au mois de juillet, les deux époux partirent pour un voyage en Suisse, au cours duquel Alexis-Janvier de la Briche, atteint de la petite vérole, succomba à Zurich, le 30 juillet 1785.

Dans le désarroi où la jetait cette mort inattendue, abandonnée à elle-même dans un pays dont elle ne connaissait pas la langue, Adélaïde eut la consolation de retrouver le comte Louis d'Affry[1], alors capitaine au régiment des Gardes suisses et fils de son ancien admirateur, le vieux colonel

1. Louis-Auguste-Philippe, comte d'Affry (1743-1810), fils du colonel du régiment des Gardes suisses, maréchal de camp (1784), cordon rouge (1792). Premier Landamman de la Suisse, sous l'Acte de Médiation (1803). Il avait épousé en 1770 Anne-Marie-Constantine de Diesbach-Steinbrugg.

d'Affry. Le jeune officier s'occupa d'elle, la réconforta et la conduisit, pour quelques jours, au château de Saint-Barthélemy, dans le Pays de Vaud, où il passait l'été avec sa femme et ses enfants.

Rentrée à Paris à la fin d'août, madame de la Briche, après les quelques mois de retraite que lui imposait son veuvage, ouvrit son salon à quelques amis. Un de ses visiteurs les plus assidus était, justement, Louis d'Affry qui l'aimait déjà « avec transport », mais dont elle ne connaissait pas encore les sentiments, et dans lequel elle ne voyait, alors, qu'un ami dévoué auquel elle pouvait se confier et demander de judicieux conseils.

« Un jour que le comte Louis était venu d'assez bonne heure », pour qu'il n'y eût pas encore de visites, Adélaïde lui raconta la manière dont elle avait vécu avec M. de la Briche, et l'inclination qu'elle avait eue jadis pour M. de Crillon. En lui parlant de « la seule personne qu'elle eût désiré épouser », elle crut voir que Louis d'Affry devenait plus sérieux et plus triste. « Une visite qui arriva dans ce moment interrompit notre conversation. Elle m'avait extrêmement émue et je n'étais pas encore bien remise, lorsqu'on m'annonça l'abbé de Véry. » On se rappelle son rôle lors du projet de mariage entre mademoiselle Prévost et le comte de Crillon. « La visite sortit et je restai seule avec lui. Je ne l'avais pas revu depuis mon retour de Suisse, et peut-être pas trois fois depuis mon mariage.

» Après quelques instants de conversation générale », l'abbé de Véry parla de son intérêt pour madame de la Briche, lui « fit plusieurs questions sur sa position actuelle, sur sa fille, sur sa fortune », puis lui dit enfin : « Je suis chargé de vous demander une grâce de la part de M. de Crillon. Il a le plus grand désir de vous revoir et espère que vous ne lui refuserez pas la permission de venir chez vous quelquefois. » Surprise et émue d'entendre nommer celui dont elle venait justement de parler à d'Affry, Adélaïde resta quelques instants sans répondre, puis elle témoigna « son étonnement de cette demande ». « Il me parle souvent de vous, reprit l'abbé, et depuis qu'il a appris la perte que vous avez faite, il a désiré vous témoigner la part qu'il y prend, mais je savais que vous ne receviez encore que vos intimes, et j'ai attendu que votre

deuil vous permît de voir tout le monde ». Elle n'avait pas encore répondu, lorsque l'on annonça du monde. « Jamais je n'eus tant de plaisir à voir entrer des gens indifférents. Je sentais que j'avais besoin de temps et de réflexion. « J'espère vous revoir bientôt, dis-je tout bas à l'abbé de Véry, et je vous répondrai, car vous voyez que je ne le puis aujourd'hui. » Il n'insista pas et sortit un moment après.

» J'avais besoin d'être seule, continue Adélaïde, et ne pus l'être que fort tard. Ce fut alors que j'examinai avec la plus grande attention ce que je devais faire. En refusant de voir M. de Crillon, n'était-ce pas avoir l'air de craindre le retour d'un sentiment oublié depuis si longtemps? Devais-je lui faire croire que je me craignais moi-même et que je pouvais le craindre? Le refus me parut impossible.

» Mais après m'être décidée, je ne cherchai pas à me dissimuler les inconvénients; je les vis tous et m'occupai du moyen de les diminuer, si je ne pouvais les éviter. Le plus grand de tous était madame de Crillon : renfermée dans ses devoirs, uniquement occupée de ses enfants et de son mari qu'elle adorait, elle demandait de ma part les plus grands égards. Je ne trouvai d'autre moyen que de chercher à la connaître, à la rendre le témoin de ma conduite et de celle de son mari. Les sentiments de M. de Crillon pour moi avaient été trop publics et avaient précédé de trop peu son mariage pour qu'elle pût les ignorer. Cet inconvénient levé, il en restait beaucoup d'autres. Tout ce qui m'entourait avait su ce que madame de Crillon savait. Qu'allait-on penser, qu'allait-on dire en le revoyant chez moi? Je chassai ces idées; je fais ce que je dois faire, me dis-je; ceux qui verront M. de Crillon chez moi me connaissent bien et, lorsqu'ils y verront sa femme avec lui, il ne paraîtra plus étonnant que je le reçoive. »

Adélaïde était-elle bien sincère? Elle-même reconnaîtra, plus tard, que son cœur était « intéressé ». « Il me fit trouver, pour recevoir M. de Crillon, mille raisons que je croyais bonnes. Il y en avait, sans doute, mais si mon jugement n'avait pas été obscurci par le désir secret que j'avais de le voir, j'aurais aussi pesé les raisons contraires et, les trouvant plus fortes, j'aurais fait ce qu'il y a de mieux à faire entre deux inconvénients : choisir le moindre. »

Madame de la Briche, à laquelle ses amis reconnaissent d'ordinaire un esprit si décidé et un jugement si sûr, n'est — cette fois — pas entièrement satisfaite d'elle-même. N'est-ce pas la preuve qu'elle a tort? Elle sent le besoin d'un conseil. Elle appelle Louis d'Affry, auquel elle sait « beaucoup d'usage et d'expérience du monde ». A nous qui connaissons les pensées intimes de d'Affry, le choix de ce conseiller peut paraître étrange, mais madame de la Briche ne se doute pas qu'il l'aime d'amour. « Les circonstances qui m'avaient fait connaître davantage M. d'Affry, avaient éloigné de moi l'idée de tout autre sentiment que celui d'un attachement et d'un intérêt extrêmes. Je le regardais comme un frère et je m'en croyais aimée comme une sœur. »

Louis d'Affry se rend donc à l'appel d'Adélaïde. Il l'écoute raconter ce qui s'est passé, ce qu'elle a pensé et décidé. Il la voit « troublée, émue », se faisant de la première visite de M. de Crillon « l'idée la plus romanesque et la plus exagérée », mais il « cherche à la calmer » et, l'ayant entendue, lui donne entièrement raison. On ne peut s'empêcher d'admirer l'homme assez maître de lui pour engager celle qu'il adore, à revoir un ami tendrement aimé jadis et pour lequel il est à craindre qu'elle ne reprenne ses anciens sentiments; l'homme assez droit pour donner cet avis uniquement parce qu'il le juge utile à celle qui le consulte et sans se dissimuler le malheur qui peut s'ensuivre pour lui. Le conseiller n'a pas été si mal choisi.

Deux jours se passent. Au matin du troisième, on annonce l'abbé de Véri, qui vient demander la permission d'amener son protégé le lendemain. Adélaïde assure qu'elle est bien décidée à le recevoir, mais elle y met une condition : elle veut faire la connaissance de madame de Crillon. « L'abbé avait trop d'esprit, dit-elle, pour ne pas sentir mes motifs. Je vis aisément qu'il m'avait bien entendue, par la manière dont il me loua et dont il me répondit. » Aussi s'empressa-t-il de déclarer qu'il ne serait pas difficile de nouer des liens avec elle, lorsque son mari serait venu. Une fois en confiance, Adélaïde s'enhardit à demander si la jeune femme connaissait ces projets. L'abbé répondit oui, et raconta qu'elle avait dit en souriant : « J'espère que M. de Crillon ne reprendra pas, pour madame de la Briche, les sentiments qu'il a eus autrefois; j'en serais fort malheu-

reuse. » Et comme Adélaïde, surprise, faisait mine de parler, il ajouta : « Je lui ai beaucoup parlé de vous et je vous réponds, d'après ce que je lui ai dit, et qu'elle avait déjà entendu dire, que si elle est inquiète des sentiments de son mari, elle ne l'est pas de vous. »

L'abbé de Véri, « plus mondain que dévot », qu'on voit jouer ici un si singulier rôle d'entremetteur, n'était certes pas maladroit et connaissait bien les faiblesses humaines. Quel plus sûr moyen, pour lui, de faire recevoir M. de Crillon, que de révéler à Adélaïde les sentiments de celui qu'elle avait aimé, tout en lui faisant sentir combien elle-même était jugée vertueuse? Il sut, du reste, compléter son habile tactique par un portrait de madame de Crillon, que madame de la Briche paraît reproduire avec quelque complaisance : « Si son mari avait pour elle toute l'estime, l'attachement et les bons procédés qu'elle méritait, elle ne lui avait jamais inspiré un sentiment bien vif. Elle était fort laide, extrêmement timide, parlant peu, n'ayant pas le brillant et les grâces, qui lui auraient été peut-être plus nécessaires qu'à une autre, parce que son mari avait toujours passé sa vie chez les femmes les plus célèbres et les plus distinguées par les charmes de leur esprit. Il en avait trop pour ne pas sentir le mérite de sa femme, mais il en avait trop aussi, peut-être, pour ne rien regretter en elle. »

L'abbé et son cousin arrivèrent le lendemain. « J'avais eu quelques visites et le bruit de chaque voiture m'avait causé un battement de cœur, dont je n'avais pas été maîtresse; j'étais seule avec ma mère, lorsqu'on les annonça. Rien ne peut donner une idée du trouble et de l'embarras avec lequel M. de Crillon me salua et me regarda. Son extrême émotion me fit sentir que c'était à moi à parler la première », sans laisser voir que le désarroi était « au fond de mon cœur ». On causa « de mille choses indifférentes », puis M. de Crillon, ayant retrouvé son sang-froid, se mit à parler « fort librement », sans cesser d'observer la maîtresse de maison, son vêtement de deuil et « la chambre tendue de gris ». Il voulut voir la petite Caroline, que l'on fit venir et qu'il caressa beaucoup, puis sortit avec l'abbé, en remerciant de la permission qu'on lui avait donnée et en sollicitant celle de revenir quelquefois.

Adélaïde se borna à répondre « par une inclination » et cette visite la laissa « fort contente d'elle-même ».

Le visiteur revint deux jours après. Il avait repris toute son assurance, parla « d'une manière très agréable » et dit « beaucoup de choses aimables ». « Pour toute personne indifférente, il eût été comme un autre; mais attentive et prévenue, je vis que ses sentiments, plus assoupis qu'éteints, renaîtraient bientôt. » Constater cela et continuer à recevoir ce soupirant était, sans doute, jouer avec le feu, mais Adélaïde ne se sentait pas le courage de ne plus le voir. Les visites devenant plus fréquentes, sans qu'elle entendît parler de madame de Crillon, elle eut peur d'être blâmée et résolut d'écrire à l'abbé de Véri, pour lui rappeler leur conversation.

« La lettre écrite, dit madame de la Briche, je n'osai l'envoyer; quelque chose m'arrêta. Attendons M. d'Affry. Il vint peu de jours après. « Voici une lettre qui vous attend, lui dis-je, je n'ai pu me résoudre à l'envoyer sans vous avoir consulté. » Il la prit, la lut, et après m'avoir regardée en souriant, il la jeta au milieu de mon feu. « Je vous demande pardon, me dit-il, mais vous m'y avez autorisé. Dans la disposition où vous êtes, rien n'est indifférent; il ne suffit pas ici de votre honnêteté et de votre raison; il faut voir plus loin. Dans toute cette affaire, un ami qui s'intéresse à vous plus qu'à lui-même et qui, par sa propre expérience, peut être juge des sentiments de son sexe, est le meilleur guide pour vous. » Mes larmes furent ma seule réponse. J'embrassai M. d'Affry et lui demandai ce que je devais faire. « Mon avis, me dit-il, serait de parler tout simplement à M. de Crillon du désir que vous avez de connaître sa femme. Les lettres ne valent rien en pareille occasion : la vôtre à l'abbé de Véri était simple, mais s'il l'eût montrée à son cousin, elle n'eût pas été simple pour lui. »

Le conseil fut suivi sans tarder et ce désir exprimé à M. de Crillon, venu le soir même. Il répondit que sa femme serait charmée, mais madame de la Briche ne manqua pas de constater, dans son attitude « de l'étonnement et de l'embarras ». A la visite suivante, il n'y fit aucune allusion et Adélaïde, ne voyant toujours pas madame de Crillon, s'inquié-

tait sans pouvoir rien faire, puisque son deuil la retenait encore chez elle pour six semaines.

Il avait cependant été convenu que l'abbé de Véri et son cousin viendraient dîner à la rue de la Ville-l'Evêque. Adélaïde y convia aussi Louis d'Affry et madame de Damas.

« Ce dîner ne sortira jamais de ma mémoire, écrit-elle. M. de Crillon fut aussi ému, aussi troublé que la première fois. M. d'Affry et la comtesse Charles l'examinaient avec une attention qui ne m'échappait pas, et je voyais aussi qu'ils m'examinaient moi-même. » « Nous remarquâmes l'un et l'autre », dit Louis d'Affry qui a laissé aussi une relation de cette soirée, « dans tous les discours de M. de Crillon, cet embarras qu'il est presqu'impossible d'éviter, quand on se retrouve avec ce que l'on a beaucoup aimé. Le dîner fini, on fit une partie de trictrac où je jouais avec la comtesse Charles contre madame de la Briche et l'abbé de Véry; il y avait encore une partie de whist, où jouait madame Prévost avec trois personnes, dont je ne me rappelle pas les noms. M. de Crillon seul ne jouait pas; il savait un peu le trictrac, et venait à notre partie. Quand madame de la Briche ne jouait pas, elle était en conversation avec lui et tous deux restaient debout, appuyés à la cheminée. Ils parlaient assez bas, mais de temps en temps, on entendait quelques-unes des paroles qu'ils proféraient. » Après avoir impatiemment attendu que M. de Crillon parlât de sa femme, et avoir vainement essayé « de le mettre sur la voie », Adélaïde, ennuyée de faire tant d'avances et tout autant, de cesser de le voir, si la situation ne se dénouait pas, se décida à lui demander s'il avait fait la commission dont elle l'avait chargé. L'air embarrassé avec lequel il répondit qu'il lui amènerait sa femme, fit craindre à madame de la Briche qu'il ne sût que dire à madame de Crillon, ou que celle-ci se refusât à venir.

» Il n'était pas besoin que madame de la Briche m'eût recommandé d'être attentif à tout ce qui se passerait ce jour-là » continue Louis d'Affry, « j'y avais un trop grand intérêt pour que rien pût m'échapper. Quand elle jouait elle-même, elle avait un besoin continuel, sur chaque coup, de la décision de l'abbé de Véry, car elle était véritablement troublée. Enfin, je jouai le dernier coup de cette partie contre l'abbé; elle

était sur une voyeuse derrière ma chaise; M. de Crillon était assis à côté de l'abbé. Je ne pouvais par conséquent la voir, mais je ne pouvais pas ne pas voir tout ce que faisait M. de Crillon. Je lisais même dans sa pensée : il ramenait à chaque instant ses regards sur elle et, enfin, il prit la main de l'abbé de Véry et, sans rien lui dire, le remercia, en la lui serrant, de l'avoir ramené chez elle. Il se leva aussitôt et sortit. »

Les autres invités partis, Adélaïde rapporta son entretien à Louis d'Affry. Tourmenté pour elle, et certain maintenant des sentiments « toujours aussi vifs » de l'ancien amoureux, il jugeait la venue de madame de Crillon « plus nécessaire qu'il ne l'eût cru ». « Je donnerais beaucoup de ma vie, pour que vous n'eussiez jamais revu M. de Crillon », ajouta madame de Damas, qui s'était mêlée à la conversation. « Le comte Louis la regarda d'un air très triste, qui me frappa, dit Adélaïde, et lorsqu'ils m'eurent quittés, je me trouvai occupée et attristée de mille idées qui me firent verser des larmes. »

» Je puis dater de cette soirée la première idée qui me vint sur les sentiments du comte Louis, et l'on peut juger si elle me troubla. Ce qui augmentait mes craintes était une phrase qu'il m'avait dite, sur le trouble et l'embarras qu'il avait cru voir en moi. Il m'en donnait des preuves et des détails, qui montraient plus que de l'attention. L'amitié remarque, mais l'amour devine, et sa tristesse, à la suite de ces observations, achevait de me convaincre. Perdre dans ce moment cet ami si estimable, si digne de ma confiance et qui m'était si nécessaire, était un malheur auquel je ne pouvais penser sans frémir. Je cherchai donc à éloigner cette idée. »

Adélaïde n'était pas seule à souffrir. Rentré chez lui, « le désespoir dans l'âme », Louis d'Affry faisait aussi de tristes réflexions. « Je résolus, écrit-il, de me sacrifier moi-même. Ce parti violent était moins un effet de ma jalousie que du désir extrême que madame de la Briche fût heureuse, et cependant j'entrevis les plus grands malheurs pour elle, si elle se livrait au souvenir de ce qui avait fait autrefois le charme de sa vie. »

» La visite de madame de Crillon, que je reçus deux jours après, reprend Adélaïde, et qui vint avec son mari, remit beaucoup de calme dans mon âme. On ne peut être mieux

qu'elle le fut. Sa manière d'être avec moi me prouvait la bonne idée que lui avait donnée, de moi, mon désir de ne pas recevoir son mari sans elle.

» J'écrivis le soir même à M. d'Affry et à la comtesse Charles, pour leur faire part de cette visite, et M. d'Affry vint me voir le lendemain matin. Il me témoigna sa joie de la visite de madame de Crillon, de la manière la plus aimable et me dit que je pourrais recevoir, à présent, son mari sans inconvénient. « Cependant, continua-t-il, songez toujours au passé, et à l'avantage que pourrait lui donner le souvenir d'avoir été aimé. » Quoique l'air et le ton de M. d'Affry fussent calmes, il ne put prononcer ces mots « avoir été aimé », sans une sorte d'altération dans le son de sa voix, que je remarquai très bien. Les larmes me vinrent aux yeux, il les attribua à ce souvenir du passé, dont il venait de me parler et, cherchant à détourner mes idées, et peut-être les siennes, il changea de conversation, et prenant un air gai, me conta plusieurs plaisanteries, qu'on lui avait faites la veille, sur la comtesse Charles. Je me rappelai, dans ce moment, que l'idée m'était venue, l'hiver précédent, qu'il en était assez occupé et je le lui dis. « Je la trouve très aimable, me répondit-il, mais si j'avais d'autres sentiments pour elle, croyez-vous que je ne vous l'eusse pas confié? D'ailleurs, elle est tant votre amie, qu'il est impossible que je sois indifférent pour elle. »

» Il se tut, je restai un moment en silence et enfin, le regardant fixement, je lui dis ces mots, dont je ne me repentirai jamais et qui resteront toujours gravés dans ma mémoire : « Je vais vous étonner, mais je vais en même temps vous prouver bien fortement quelle idée j'ai de vous et de votre franchise. Vous m'assurez que vous n'aimez point mon amie. M'en assurez-vous autant pour moi? » L'étonnement de M. d'Affry ne peut se peindre; il me regarda longtemps sans parler et me dit enfin : « Votre question est si extraordinaire et je m'y attendais si peu que je n'ai pu vous répondre d'abord, mais avant de vous obéir, je vous conjure de me dire ce que vous feriez, si je vous disais que vous ne vous êtes pas trompée? » — « J'y consens, repris-je, et je m'en rapporte même à vous pour m'approuver ou me blâmer. Écoutez-moi. Je me suis flattée, je l'avoue, que s'il pouvait exister une liaison

d'amitié entre un homme et une femme, qui n'eût aucun inconvénient, c'était la nôtre. Les circonstances où je vous ai connu, l'amitié et la reconnaissance que j'ai pour vous, vos liens, votre caractère, votre âge, le mien : tout me rassurait et me faisait trouver dans mes sentiments pour vous, une douceur à laquelle je me suis entièrement livrée. Quand on a joui de ce bonheur, on est bien malheureuse d'y renoncer, et si je ne l'ai pas trouvé avec vous, jamais personne ne le trouvera... »

» Mes larmes, qui coulaient malgré moi, m'empêchèrent un moment de poursuivre. Le comte Louis ne m'interrompit point, ne me regarda point et resta dans l'attitude qu'il avait prise pour m'écouter. Je me remis et je continuai : « Malgré tout le vide et toute la peine que j'éprouverais en renonçant à ce bonheur, croyez bien que je n'hésiterais pas un moment, si vous avez autre chose pour moi que de l'amitié. Il faut donc me l'avouer franchement; l'amitié dure toujours, le sentiment que je crains passe; alors nous nous retrouverons. Cette idée me consolera. Croyez qu'elle m'est bien nécessaire. »

» Le comte Louis leva alors les yeux et je les vis remplis de larmes; il prit ma main sur laquelle il se pencha et me dit d'une voix basse, mais assurée : « Recevez ma parole la plus sacrée que je ne serai jamais que votre ami et que je ne désire que votre amitié, mais elle est absolument nécessaire à mon bonheur et l'idée seule de la perdre est affreuse. » — « Je reçois cette parole, lui dis-je, mais songez aussi que je ne puis être heureuse sans votre bonheur, et je vous promets, à présent, de ne plus vous en reparler. » — « Arrêtez, me dit-il, je dois encore vous prémunir contre une inquiétude qui renaîtrait sans cesse et ferait votre tourment. Ne jugez pas de mon amitié par celle que madame de Damas a pour vous; il est impossible et hors de nature que l'amitié extrême d'un homme pour une femme soit exactement semblable à celle que deux femmes ont l'une pour l'autre. Ce n'est point de l'amour, ce n'est pas de la passion, mais c'est un sentiment qui, malgré sa pureté et sa simplicité, échauffe le cœur, anime et donne un prix, un intérêt très vif et très tendre à tous les devoirs de l'amitié; voilà ce que je sens pour vous. Il est à peu près impossible qu'une femme ait un homme jeune pour ami sans inconvé-

nient, car un homme jeune et de bonne foi, en parlant ainsi, changerait bientôt de sentiment et de langage. Je suis de bonne foi, je conviens que mon cœur est beaucoup plus jeune que mon âge, et pour achever de vous le montrer à découvert, je vous dirai que j'ai peut-être eu quelques efforts à faire, pour parvenir à vous assurer, comme je le fais, que je ne veux être que votre ami. »

» Nous nous séparâmes heureux et contents l'un de l'autre. Lorsque je fus seule, je repassai dans ma mémoire tout ce qui venait d'arriver. Je me trouvais rassurée, sans doute, par la manière aimable et franche dont M. d'Affry avait répondu à ma question, mais ma sécurité portait entièrement sur son honnêteté, et point du tout sur ses sentiments. Je les vis tels qu'ils étaient, c'est-à-dire aussi vifs qu'on puisse les ressentir, et cependant je n'en craignis plus rien: Je sentis que j'étais nécessaire à son cœur; que mon amitié, ma confiance pouvaient seules le rendre heureux, et qu'il était assez honnête, pour trouver entièrement son bonheur dans la pureté de ses sentiments. »

Vertu, diront les uns; absence de tempérament, répondront les autres. Madame de la Briche, elle-même, a compris qu'un problème se posait et qu'il était nécessaire de s'expliquer : elle paraît donner clairement raison aux premiers et non moins clairement tort aux seconds.

« Sentant le besoin d'aimer et d'être aimée, dit-elle, en effet, j'avais cependant renoncé aux douceurs d'un attachement réciproque; mais en y renonçant, mon cœur flétri avait connu qu'il fallait éloigner de lui les émotions et les occasions d'attendrissement et d'abandon. Près de douze années s'étaient écoulées pour moi, dans une tranquillité qui ressemblait à l'indifférence. Je ne sais si ces douze ans me disposèrent à plus de sensibilité pour les sentiments que j'inspirai, mais il est certain que j'en ressentis une très vive, que je ne crains pas d'avouer, parce que cette sensibilité, *quand elle n'influe pas sur notre conduite, et quand elle ne fait jamais rien préférer au devoir*, me paraît une vertu aussi aimable qu'elle est réelle, *puisqu'elle nous impose de grands sacrifices.* »

Quant à Louis d'Affry, qui dit lui-même « les efforts qu'il a dû faire pour n'être qu'un ami », il ne faut parler ni de vertu,

ni de manque de tempérament, mais bien d'une délicatesse assez rare. On en trouve la preuve dans cette phrase prononcée par lui, quelques jours plus tard, et dans laquelle il a formulé la loi qu'il dicte à son amour : « Je vous aime tant qu'il serait insensé de croire que je ne fusse pas plus heureux, si la vertu, d'accord avec mes sentiments, me permettait d'être autre chose que votre ami. Mais, dans la position où nous sommes tous deux, je vous jure qu'en perdant la pureté et l'honnêteté du sentiment qui m'attache à vous, je perdrais son plus grand charme. Il n'y a peut-être que vous que l'on puisse aimer ainsi, mais je vous connais si parfaitement, qu'en songeant combien je vous aurais rendue malheureuse, je n'aurais plus un instant de bonheur. » Et cette explication est tout à l'honneur, aussi bien de l'un que de l'autre des deux amants.

COMTE DE ZURICH

(*A suivre.*)

ROOSEVELT ET SON OPPOSITION

On pourrait comparer rétrospectivement l'Amérique de 1929 à un jeune athlète plein de vigueur et de santé qui, ayant déjà battu tous les records et, à l'émerveillement général, s'apprêtant à se surpasser lui-même, s'écroule brusquement en pleine carrière, terrassé par un mal mystérieux.

Puis vient la longue maladie qui, chez le jeune athlète comme chez tous les êtres forts qui n'ont jamais été malades, provoque un état d'abattement complet. Il geint, maudit son sort, confesse ses péchés, jure, si, par miracle il s'en tire, de ne plus jamais courir si vite ni sauter si haut, il se croit perdu. Aussi est-ce avec une joie sans bornes qu'il accueille l'habile médecin qui accourt à son chevet et lui promet la guérison.

Il est vrai que le régime prescrit est un peu compliqué et l'on n'a pas plutôt exécuté une ordonnance qu'il faut courir encore chez le pharmacien pour quelque nouvelle formule. « Étant donné votre cas, déclare l'habile médecin, et l'état actuel de nos connaissances, nous allons essayer de vous remettre sur pied par la méthode expérimentale. Il n'y a pas de panacée universelle, mais je connais un grand nombre de remèdes et il est inévitable que si nous les essayons tous nous finissions par en trouver un ou deux qui soient efficaces. Seulement, je tiens à vous prévenir tout de suite que lorsque vous commencerez à vous sentir mieux, sinon tout à fait bien, il faudra vous abstenir des exercices violents de votre jeunesse. Quelques promenades à une allure modérée autour de

la pelouse et sous ma surveillance, c'est tout ce que je pourrai vous permettre. »

Le jeune athlète ne demande pas mieux que de promettre tout ce qu'on voudra. Il admet bien volontiers qu'il a un peu trop compté sur lui-même et qu'il s'est surmené. Le moment est venu de ménager ses forces. D'ailleurs ne se sent-il pas déjà un peu mieux? Il n'a plus peur de mourir et, si on le laissait faire, il serait bien capable de faire un sprint à une allure qui surprendrait encore les spectateurs. Mais il y a cet habile médecin qui ne le perd pas de vue une minute. Cela finit par être un peu agaçant et l'on peut même se demander si la vie, dans ces conditions, vaut la peine d'être vécue. Toutes ces prescriptions, cette diète savante, toute cette mécanique réglée avaient quelque raison d'être sans doute au plus fort de la maladie. Et encore est-ce bien sûr?... Si l'on se sent un peu mieux, n'est-ce point plutôt à soi-même qu'on le doit, à cette bonne carcasse toujours solide? Et que valent au juste tous ces traitements ridicules qui, à y bien réfléchir, doivent à la longue être plus nuisibles que salutaires...

Toute l'Amérique est de mauvaise humeur. Elle récrimine, s'agite, animée soudain d'une rage de critique qui se tourne contre tout le monde en général et contre Roosevelt en particulier. Mais peut-être faut-il voir là un signe normal de convalescence et il faut avouer qu'il y avait un peu d'hystérie dans l'enthousiasme délirant avec lequel l'opinion publique accueillait il y a un an tout ce que proposait le sauveur qu'elle s'était donné.

Il y aurait quelque cruauté à comparer ce qu'on dit et ce qu'on écrit aujourd'hui sur l'*Expérience Roosevelt* avec ce qu'on disait et écrivait peu de temps après son avènement. La fameuse « lune de miel » est bien finie et la situation actuelle ressemble davantage à une partie de poker entre les différents groupes d'intérêts où chacun, y compris le grand joueur qu'est le Président, s'efforce de deviner les intentions réelles de ses adversaires et de l'impressionner par les atouts qu'il tient lui-même dans sa main.

L'opposition se développe de jour en jour et l'histoire des derniers mois se résume en une série de manœuvres entreprises par l'administration au pouvoir pour empêcher cette

opposition de se cristalliser. L'approche des élections législatives donne une animation nouvelle à cette lutte et a contraint le Président à jeter du lest, tout au moins en apparence, pour ne pas aliéner un trop grand nombre de partisans devenus tièdes.

Il n'en faudrait d'ailleurs point conclure que Roosevelt soit devenu impopulaire auprès de l'immense majorité de ses concitoyens. Bien au contraire, mais sa popularité a changé de caractère. Elle est devenue plus réfléchie.

Ce qui déroute le plus l'opinion moyenne qui, dans son ensemble, continue à lui faire confiance, c'est l'espèce de tracé en zigzag que décrit sa politique. Tantôt il paraît vouloir renoncer au programme socialisant et étatiste auquel on le croyait irrévocablement attaché et les Conservateurs exultent; tantôt il donne un violent coup de barre à gauche qui effarouche celui même que Roosevelt appelle « l'homme oublié », c'est-à-dire la masse des petites gens qui, malgré leurs malheurs, sont restés fermement attachées aux idées bourgeoises.

Mais telle est sa méthode et si elle offre l'inconvénient de l'exposer à de nombreuses attaques, elle lui permet également d'échapper aux dangers inhérents à une politique aux lignes trop nettement définies.

On l'accuse d'être changeant et peu sûr. On lui reproche d'abandonner ses amis et d'ignorer la reconnaissance. On invoque l'hécatombe de ses conseillers de la première heure, mais l'on oublie que, dans beaucoup de cas, c'est l'opinion publique elle-même qui a réclamé ces exécutions.

Cela n'est pas vrai cependant pour les deux exemples les plus récents et les plus symptomatiques : M. L. Douglas, directeur du budget et le général Johnson, inventeur et animateur de la N. R. A.

M. Lewis Douglas était le dernier défenseur authentique des idées orthodoxes en matière de finances. Avec un courage louable, il s'était raccroché à son poste dans l'espoir de faire prévaloir ses conceptions, mais lorsqu'il se rendit compte que la lutte était vaine et que le Président négligeait même de le convoquer à ses conférences quotidiennes, il renonça au rôle ingrat qui lui était dévolu.

Quant au général Johnson qui démissionna officiellement le 25 septembre, on savait depuis longtemps déjà qu'il désapprouvait les réformes que son chef se proposait d'apporter dans l'organisation de la N. R. A. Le général, dont la personnalité pittoresque était indissolublement associée au lancement sensationnel de la nouvelle politique économique et à la campagne de l'*Aigle bleu*, ne put accepter que l'œuvre qu'il avait créée fût modifiée. Il fit un grand discours à New-York au cours duquel il dénonça avec violence la mauvaise foi des organisations ouvrières dans la grève des textiles, puis il écrivit à Roosevelt pour lui dire que, la N. R. A. nouveau style ayant perdu, selon lui, toute raison d'être, il préférait se retirer. « Ce ne sera plus, écrivit-il, qu'un rouage parfaitement inutile. »

En fait, la réforme de la N. R. A. était devenue nécessaire, car Roosevelt, avec ce sens remarquable des courants d'opinion qu'il possède, sentait depuis quelque temps que l'application intégrale du programme économique tel qu'il l'avait conçu primitivement se heurtait à des obstacles pratiquement insurmontables.

Sans avouer ouvertement l'échec subi, le Président a reconnu dans un discours récent qu'il était impossible de réaliser aussi rapidement qu'il l'avait espéré la totalité des réformes envisagées au lendemain de son avènement. Il ne faut pas oublier, en effet, que les États-Unis sont en retard de près d'un demi-siècle sur les pays européens en ce qui concerne la législation sociale. La N. R. A. représentait une sorte de comprimé que Roosevelt essaya de faire avaler à ses concitoyens. C'était aller trop vite.

Sous son nouvel aspect, la N. R. A. est dépouillée de la plupart de ses caractéristiques vraiment révolutionnaires. Intégrée dans la routine administrative, douée d'un conseil consultatif, décapitée en la personne de son bouillant animateur, elle ne représente plus qu'une sorte de régulateur plus ou moins efficace entre les mains du Gouvernement.

Cela ne veut pas dire qu'il ne reste rien de l'effort immense accompli par Johnson et il faut souhaiter au contraire que les principes fondamentaux de la N. R. A. survivent. C'est ainsi que le système des codes qui a soulevé au début tant de pro-

testations est maintenant généralement admis et il n'est pas un industriel important qui voudrait revenir aujourd'hui au système anarchique d'antan. La concurrence déloyale, cause de tant de désordres dans la vie économique américaine, est maintenant réprimée efficacement, tout au moins dans la grande industrie. Le travail des enfants au-dessous de seize ans est sévèrement surveillé et la fixation d'un minimum pour les salaires a, dans la plupart des cas et malgré bien des récriminations plus ou moins fondées, enrayé des exploitations éhontées.

L'erreur fondamentale commise par les promoteurs de la N. R. A. a consisté à ne pas avoir voulu faire de distinction entre la grande et la petite industrie. Il est évident, en effet, que si l'on peut concevoir une réglementation relativement facile et salutaire de la production et de la distribution des matières premières, telles que le coton, le charbon, le pétrole, ou même les produits manufacturés en grandes quantités (automobiles, produits chimiques, matériaux de construction, etc...), la tâche devient pratiquement irréalisable dès que l'on essaie d'appliquer une réglementation uniforme à des boutiquiers, à de petits industriels ou à des artisans.

Nous connaissons un des commissaires de la N. R. A., chargé de ce qu'on appelle les *métaux fabriqués*. Son rôle consiste à surveiller l'application des codes régissant des industries aussi variées que la fabrication des souricières, des réveille-matin ou celle des cadenas. Pour l'ensemble des États-Unis il y a en tout 10 commissaires chargés des *métaux fabriqués*. Or le nombre d'usines grandes ou petites ou de simples serruriers qui fabriquent des cadenas, des souricières, etc... pour 128 millions d'habitants est évidemment considérable et il n'est point besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que l'efficacité de ces dix commissaires, malgré leur zèle, est pratiquement insignifiante.

Mais les industries organisées sur des bases plus larges ont certainement bénéficié de l'application des codes. Elles se sont en fait « codifiées » elles-mêmes et le rôle du gouvernement se borne à coordonner leurs efforts et à arbitrer leurs controverses.

Ce n'est d'ailleurs point contre la N. R. A. que l'opposition concentre ses attaques en ce moment.

La question financière est celle qui provoque les polémiques les plus passionnées et il faut reconnaître que, dans ce domaine, Roosevelt a aujourd'hui peu de défenseurs. C'est également le point sur lequel le Président se montre le plus susceptible et il a répondu parfois avec une certaine aigreur, qui n'est pas dans sa manière habituelle, aux critiques que ses partisans, autant que ses adversaires, ne cessent de lui adresser.

Le problème financier américain, si compliqué en apparence, est, en réalité, fort simple. Rexford Tugwell, sous-secrétaire d'État, dans un article paru récemment, a résumé d'une façon frappante l'idée maîtresse qui domine toute la politique de son chef, à laquelle le problème financier est subordonné.

« *Il est indéniable,* écrit-il, *que du point de vue de la Nation, il est infiniment plus important que 6 millions de fermiers et 40 millions de salariés soient en mesure d'acheter des matériaux de construction, des machines agricoles, des automobiles, de la nourriture et des vêtements, que de maintenir à un niveau élevé, le pouvoir d'achat d'une poignée d'hommes d'affaires.* »

Cela est net, et toutes les mesures financières prises par Roosevelt depuis son avènement ont eu pour objet une redistribution de la fortune privée au détriment des classes privilégiées. Rien n'indique qu'il ait l'intention de revenir en arrière.

En fait, il ne le peut pas, et seuls, ceux qui ne veulent voir qu'un des aspects du double problème social et financier qu'il essaie de résoudre, peuvent fonder leurs récriminations sur un semblant de logique.

Le choix qu'avait à faire Roosevelt était clair : ou bien continuer la politique de déflation et de retranchement adoptée par son prédécesseur, ce qui aurait eu pour résultat vraisemblable un état de misère peut-être temporaire, mais pratiquement insupportable pour la masse de la population; ou bien sacrifier les principes orthodoxes et courir au secours de l'armée sans cesse croissante des sans-travail et de la foule non dénombrée de ceux qui, d'un bout à l'autre du pays, se voyaient acculés à la déchéance irrémédiable, sinon à la famine.

La première alternative eût été plus *saine* du point de vue

économique, mais il est à peu près certain qu'elle aurait provoqué des révoltes qu'aucun gouvernement, quelle qu'ait été sa force, n'aurait pu réprimer.

Il est de mode, en ce moment, aux États-Unis, de comparer le redressement de l'Angleterre à la demi-faillite du relèvement américain. Roosevelt, tout le premier, s'est réclamé du précédent britannique, pour justifier la dévaluation du dollar et autres mesures financières de son administration. On lui a répondu que si l'Angleterre était en si bonne posture, c'était parce qu'elle n'avait pas entrepris à la fois une révolution sociale et un rétablissement économique, et qu'elle devait à la sagesse prudente de ses dirigeants, bien plus qu'à des innovations plus ou moins fantaisistes, la situation favorable dont elle jouit en ce moment. On lui a surtout fait remarquer que le budget britannique n'avait jamais cessé d'être équilibré.

Le problème budgétaire américain est, en effet, peu satisfaisant, et si l'on n'accepte pas la thèse exposée par Roosevelt en janvier dernier (thèse exposée ici même[1]), l'avenir apparaît comme assez alarmant.

On se souvient que Roosevelt fit voter au début de l'année un « budget déficitaire » impliquant un accroissement considérable de la dette nationale, destiné à redonner à l'économie anémiée du pays la vitalité nécessaire. Selon le principe de ce budget, l'équilibre ne pourra être rétabli qu'au cours de l'exercice 1935-1936 ou 1936-1937. D'ici là, il est entendu que le Gouvernement dispensera les crédits avec une générosité sans précédent dans aucun pays.

Le déficit annoncé n'a d'ailleurs pas été atteint au 30 juin dernier, date de la clôture de l'année financière, mais cet avantage a été perdu depuis lors par suite de dépenses imprévues, dues principalement à la situation catastrophique résultant de la sécheresse de l'été dernier. Cette calamité a, en effet, plongé dans la misère un nombre considérable de familles agricoles, qui viennent grossir la masse des chômeurs et des nécessiteux de toutes catégories qui sont à la charge de l'État.

Le crédit de $ 1 231 000 000, voté en janvier pour les secours d'urgence, sera épuisé fin décembre, ce qui rendra nécessaire le vote d'un crédit supplémentaire d'au moins

1. Livraison du 1er mars 1934.

$ 600 000 000 pour terminer l'année fiscale (30 juin 1935).

A l'heure actuelle, les dépenses de la Trésorerie atteignent environ un demi-milliard par mois, soit près du double du chiffre de l'année dernière. M. Keynes qui, comme on le sait, a appuyé de son autorité la politique d'expansion des crédits gouvernementaux institués par Roosevelt, estimait qu'il faudrait que l'État dépensât $ 400 millions par mois pendant un an. Au rythme actuel, ses vœux sont plus que comblés.

On peut donc prévoir que le déficit pour l'année en cours sera d'environ $ 2 700 000 000, soit $ 700 000 000 de plus qu'il n'avait été prévu.

L'alourdissement des charges est dû presque uniquement aux secours de toutes catégories qui, loin de diminuer, ont augmenté de mois en mois.

La principale agence gouvernementale pour la distribution des secours est l'*Administration fédérale du Secours d'urgence* (F. E. R. A.), qui coordonne et centralise maintenant les activités de tous les services plus ou moins temporaires créés à cet effet depuis l'avènement de Roosevelt.

Son action s'exerce dans trois domaines principaux : secours directs, Travaux publics et secours d'urgence.

Elle englobe ainsi toute la question du chômage et aussi, de la façon la plus générale, ce qu'on pourrait appeler l'assistance publique.

De toutes les entreprises instituées par Roosevelt, son œuvre, dans ce domaine, est peut-être la plus importante et la plus révolutionnaire, si l'on tient compte des méthodes auxquelles l'Amérique avait recours jusqu'à présent en cas de calamités publiques, quelles que fussent leur cause ou leur nature. Jusqu'à ces temps derniers, la charité privée, puissante et bien organisée, assumait presque seule la lourde responsabilité d'administrer et de distribuer les secours nécessaires. Au début de la crise, en 1929, la participation des œuvres privées, dans ce domaine, s'élevait à 40 ou 50 p. 100 du total. A l'heure actuelle, elle n'est plus guère que de 5 p. 100, et elle tend encore à être réduite. Le rôle de la Croix-Rouge américaine, par exemple, si important au temps de Hoover, qui chargea cette institution de distribuer $ 73 millions de blé et de coton pris sur l'excédent des récoltes, est devenu relative-

ment insignifiant. C'est que les sommes nécessaires pour secourir les indigents, demi-indigents ou chômeurs, qui figurent sur les listes du F. E. R. A., dépassent de loin les possibilités de la charité privée, même si la majorité des personnes qui alimentaient autrefois les œuvres bienfaisantes ne se trouvaient pas aujourd'hui dans une situation qui leur interdît toute générosité.

Il est, par contre, intéressant de comparer l'action du gouvernement dans le domaine des secours avant et depuis l'avènement de Roosevelt.

En janvier 1933, c'est-à-dire sous le règne de Hoover, les secours gouvernementaux s'élevaient à $ 61 millions, et le pourcentage des personnes secourues était de 3 p. 100 par rapport à la population totale. Ce pourcentage s'élève aujourd'hui à 15 p. 100. Le tarif moyen des secours alloués à chaque famille était de $ 16 par mois en mai 1933. Il est passé à $ 19 en octobre de la même année, et il est aujourd'hui de $ 23 pour correspondre à l'accroissement du coût de la vie.

Au cours de l'hiver dernier, le nombre des familles secourues ayant dépassé 3 millions, un service spécial fut institué sous le nom d' « Administration des Travaux civils » (C. W. A.) dont le but était de fournir du travail temporaire aux chômeurs. Ce service employa 300 000 hommes par mois, mais il fut aboli, parce que considéré comme trop dispendieux et la F. E. R. A. se retrouva au début du printemps avec une liste de près de 4 millions de familles à sa charge.

A la suite de la sécheresse désastreuse de l'été, vingt-trois États ont demandé des secours spéciaux aux autorités fédérales et les dépenses « normales » de la F. E. R. A. sont montées à environ $ 125 millions par mois. A l'heure actuelle, 4 à 5 millions de familles reçoivent des secours à des titres divers, soit près de 17 millions d'individus. On prévoit que le maximum de 20 millions sera atteint en février.

On estime que la crise a coûté en secours de toutes sortes plus de $ 3 milliards depuis 1929, et le rôle de la F. E. R. A. est devenu presque essentiel à la vie même du pays. Il ne semble pas qu'il puisse être réduit de longtemps.

Le budget des secours est donc excessivement lourd et si nous avons insisté un peu longuement sur ces détails, c'est

pour montrer la tâche immense assumée par l'État, tâche nouvelle pour un pays comme les États-Unis, qui a toujours compté jusqu'à présent sur la générosité privée pour venir en aide aux indigents et victimes des calamités de toutes natures, et qui se voit désormais engagé dans une politique absolument contraire à la tradition nationale.

Si les dépenses de la F. E. R. A. ont dépassé les prévisions, il est intéressant de noter que la situation budgétaire se présente favorablement par rapport à l'année dernière, en ce qui concerne la rentrée des impôts. Les recettes accusent une augmentation de 40 p. 100. Autre indice favorable, la R. F. C. (Commission pour la Reconstruction Financière) qui avait pour tâche, on s'en souvient, de renflouer les banques et industries défaillantes, montre un excédent de recettes de $ 100 millions sur les dépenses, les remboursements de prêts ayant dépassé les demandes d'ouverture de crédit. Mais cela ne compense pas le déséquilibre général.

Bien entendu, les adversaires du Président ne sont nullement prêts à accepter une situation qui aboutira fatalement soit à une inflation réelle, soit à une augmentation formidable des impôts, et entre ces deux maux, il est difficile de dire, pour le moment, quel est celui que préférera la majorité des citoyens américains.

Dans une étude intéressante, publiée récemment, M. Nicholas Roosevelt, cousin du Président, a essayé de chiffrer ce que coûte et ce que coûtera le *New Deal*. Après avoir fait la distinction nécessaire entre le budget ordinaire à peu près inchangé depuis Hoover et les dépenses extraordinaires, il arrive à la conclusion que pour ces dernières des crédits se montant à $ 13 500 000 000 ont déjà été votés depuis l'avènement de Roosevelt. Cette somme n'a pas été entièrement dépensée, mais le gouvernement prend chaque jour de nouveaux engagements, soit sous forme d'avances de crédits, soit pour les grands travaux d'utilité publique, qui sont un élément important du programme de Roosevelt. En mars 1933, la dette nationale s'élevait à $ 21 milliards. Elle a atteint $ 27 milliards en juin 1934. Elle s'élèvera en juin prochain à $ 32 milliards, et si le même rythme est maintenu au cours de l'exercice suivant, M. Roosevelt arrivera

au bout de ses quatre premières années de règne avec une dette nationale de $ 34 à $ 35 milliards. Son cousin en conclut que la note que ses compatriotes auront alors à payer équivaudra à une quinzaine de milliards supplémentaires, représentant les frais de l'*Expérience Roosevelt*.

Cela signifie qu'il faudra trouver environ un demi-milliard d'impôts supplémentaires. M. Nicholas Roosevelt s'effraie et s'indigne devant cette perspective, et nous partagerions volontiers son souci si, en notre qualité de contribuable français, nous n'étions malheureusement habitués à subir le fardeau d'impôts infiniment plus lourd, proportionnellement, que celui qui menace les citoyens américains.

En fait, un des principaux reproches que l'on pourrait adresser au président Roosevelt, c'est de n'avoir pas su profiter de la popularité et de la confiance dont il jouissait, il y a six mois encore, pour faire comprendre à ses concitoyens que le moyen le plus simple, et en fin de compte, le moins onéreux, pour sortir de leurs difficultés, consistait à faire un sacrifice sérieux en matière d'impôts. Mais cela, Roosevelt n'a pas voulu, ou n'a pas pu le faire, et il est vraisemblable qu'en retardant indéfiniment l'inévitable échéance, il se prépare un avenir difficile et amer. Son excuse est peut-être, ainsi que l'a dit un jour M. Hearst, dans cette conviction que *Taxation is unamerican*, mais le fait demeure que, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur l'aspect social du programme Roosevelt, ce programme aurait dû être fondé sur une politique fiscale appropriée, et il ne l'est pas.

Constatons d'ailleurs que, malgré les récriminations violentes qui émanent principalement des milieux financiers, les affaires n'ont point tellement souffert du régime actuel. Il semble, au contraire, qu'elles aient été les premières à bénéficier de la politique d'expansion de crédit instituée par l'administration de Washington. La *National City Bank* estime, par exemple, que le revenu de 250 sociétés représentant un capital global de près de $ 10 milliards, est passé de 1,7 p. 100 en 1933 à 5,7 p. 100 au cours des premiers six mois de la présente année.

La reprise des affaires a fléchi d'une façon nette au mois de mai dernier, et depuis lors, une sorte de marasme a régné,

dans la plupart des branches de l'activité économique et surtout dans la grosse industrie. Mais cette période de stagnation touche à sa fin, et la reprise est très nette depuis octobre. Certains prophètes prévoient même une sorte de « boom » pour le printemps prochain.

Il résulte de ces constatations, que l'*Expérience Roosevelt* n'a pas affecté d'une façon vraiment profonde le rythme de la crise. Roosevelt n'a pas réussi complètement dans son projet de réformes nationales, mais il n'a pas échoué non plus et, pour un observateur sans passion, il est curieux de constater combien les actes d'un homme doué d'un pouvoir quasi absolu, et qui a joui d'une popularité presque inégalée, modifient peu, en somme, l'allure mystérieuse des cycles économiques.

***

On ne saurait, bien entendu, demander à l'opposition de partager ce point de vue fataliste, et le phénomène le plus marquant des derniers mois est, comme nous l'avons noté, la virulence croissante des critiques.

La lutte électorale a été engagée avec un acharnement remarquable, de part et d'autre, et bien que le vieux système des deux partis continue à départager officiellement les voix des électeurs, les candidats républicains ou démocrates se présentent en fait pour ou contre le *New Deal*. Il y a des républicains qui sont pour Roosevelt et des démocrates qui sont contre lui. On se bat, pour la première fois peut-être, autour de principes que l'Europe connaît depuis longtemps. Quelles que soient les étiquettes officielles, les nouveaux élus seront des conservateurs, des libéraux, ou des « hommes de gauche » et d'extrême gauche beaucoup plus que des républicains ou des démocrates.

L'administration de Washington a dans ses mains un atout formidable : la distribution des secours, l'octroi des crédits de toutes sortes et le grand dispensateur des faveurs du parti démocrate, M. Farley, n'est pas avare de promesses. La façon dont cette campagne est conduite indigne un grand nombre de gens. Le sénateur Lewis, président du comité électoral pour le parti démocrate, qui ne saurait être accusé de par-

tialité, a déclaré : « Il n'y a plus de partis. Il n'y a qu'une seule question : soutenir Roosevelt. Les candidats rivalisent de zèle dans leur enthousiasme pour le Président, mais chacun — et c'est triste à dire — n'a en vue que les profits qu'il retirera de son élection, soit pour lui-même, soit pour sa circonscription. »

On pourra trouver que l'honorable sénateur fait preuve d'une certaine naïveté en dénonçant la corruption et l'égoïsme des candidats qui deviendront bientôt ses collègues, comme si cette corruption et cet égoïsme étaient choses toutes nouvelles en politique, mais le fait est que l'on a rarement vu l'administration au pouvoir exercer plus forte pression sur ceux qui s'engagent à la soutenir s'ils sont élus.

Il est d'ailleurs probable que ses efforts seront récompensés, et qu'à moins d'imprévu, les démocrates ne perdront des sièges ni au Sénat, ni à la Chambre des représentants. Ils en gagneront même, si l'on se fonde sur les élections qui ont déjà eu lieu dans l'État du Maine, baromètre qui a la réputation d'être infaillible, et sur les sondages faits dans la plupart des États.

On attache cependant une certaine importance au fait que le *Literary Digest*, spécialisé dans les enquêtes statistiques concernant les grands courants d'opinion, annonce que, d'après un referendum récent organisé par cette *Revue*, Roosevelt ne recueillerait plus aujourd'hui que 50 p. 100 des voix contre 68 p. 100 il y a six mois. Mais la question posée par le *Literary Digest* impliquait une approbation sans réserve de la politique de Roosevelt, et sur cette base catégorique, l'électeur a tendance à hésiter. Cela ne veut pas dire que l'opinion soit mûre pour un revirement.

Le *New Deal*, formule vague, n'a pas encore perdu son prestige, précisément parce que c'est une formule vague. Cela représente pour la masse du peuple, tout à la fois la lutte contre les « puissances d'argent » rendues responsables des malheurs récents et la promesse d'une répartition plus équitable des richesses du pays. Cela veut dire aussi la continuation de la politique des secours, les crédits faciles, la protection des ouvriers, le contrôle de l'État : en un mot, un programme de gauche classique.

Roosevelt n'a donc pas à craindre de voir sa majorité s'effriter dangereusement pour le moment : mais il est fort possible que lorsque le nouveau Congrès entrera en session, le Président se trouvera en présence d'un bloc extrémiste qui, loin de vouloir freiner la politique d'expansion financière en cours, essaiera au contraire de faire voter des crédits de plus en plus extravagants, et détruira, si Roosevelt ne se montre pas suffisamment énergique, les dernières digues qui séparent la prodigalité du pillage.

On sait déjà que la Fédération américaine du Travail réclame la semaine de trente heures, mais l'on sait aussi que l'organisation nouvelle de l'industrie et du commerce est incapable de supporter le surcroît de charges que représenterait l'application de cette mesure. D'ailleurs, Roosevelt se prononcera sans doute contre les trente heures. Il a également fait comprendre aux vétérans qu'il ne leur accorderait pas le *bonus* avant d'avoir secouru d'autres éléments de la population certainement plus dignes d'intérêt que les anciens combattants américains.

Mais ces déclarations préventives du Président montrent bien qu'il s'attend à une pression violente de la part de ceux qui seront élus demain sous le signe du *New Deal*, et qui, une fois élus, essaieront d'entraîner le gouvernement beaucoup plus loin qu'il ne le désire actuellement.

L'État de Californie offre, de ce point de vue, un exemple intéressant : Le candidat démocrate pour le poste de Gouverneur de cet État est, en effet, Upton Sinclair, qui a été désigné à une majorité écrasante en dépit des efforts faits par l'administration de Washington pour lui opposer un candidat moins compromettant[1].

Upton Sinclair n'est pas un homme politique. C'est un écrivain qui, il y a une vingtaine d'années, a soulevé des polémiques violentes, avec la publication de ses livres, dont le plus sensationnel, *la Jungle*, décrivait l'horreur des abattoirs de Chicago. Depuis lors, il a toujours passé pour un des esprits les plus avancés des États-Unis. Grand redresseur de

1. Au moment où nous mettons sous presse, on annonce que Sinclair a été battu. Mais dans l'ensemble les démocrates remportent un succès, qualifié par les premières dépêches de « sans précédent ».

torts, réformateur un peu chimérique, c'est le type de l'intellectuel révolté. Ayant adhéré au parti socialiste, il en fut exclu, lorsqu'il posa sa candidature au poste de gouverneur, sous l'étiquette de *démocrate*, décision motivée, selon lui, par l'impossibilité dans laquelle se trouvent les socialistes de jamais accéder au pouvoir directement.

Les idées de Upton Sinclair sont nettement révolutionnaires, et s'il est élu gouverneur et qu'il les applique, comme il annonce bruyamment qu'il le fera, la Californie deviendra une sorte de champ d'expérience pour les théories les plus avancées du socialisme d'État.

Dans le livre que Sinclair a écrit pour préparer sa campagne électorale, livre dont on a commencé par sourire à cause de son caractère utopique, et qui s'intitule, *Moi, Gouverneur de Californie*, il se propose, par exemple, d'étatiser toutes les terres non cultivées et toutes les usines fermées de l'État californien. Bien entendu, le financement de ce projet comportera un accroissement considérable de tous les impôts, visant particulièrement les classes aisées.

Son plan, en quatorze points, qu'il intitule « Abolition de la misère en Californie » (*End of poverty in California*) est désigné par les initiales E. P. I. C. Il a suscité une curiosité considérable dans l'ensemble du pays.

Le Président a refusé jusqu'à présent de commenter la nomination de Sinclair, mais on se montre fort ennuyé, à Washington, de cette explosion de sentiments extrémistes, car s'il est élu, l'administration sera bien obligée de l'appuyer.

Les républicains se réjouissent beaucoup de cet incident qui prouve, selon eux, à quels excès intempestifs et à quelles fantaisies conduit fatalement la politique de gauche appliquée par Roosevelt.

Par la force même des choses, l'opposition républicaine se présente comme une réaction. Sa faiblesse réside dans le fait qu'elle n'a pas de chefs ou que ceux qu'elle peut mettre en avant sont peu connus ou impopulaires. Il est vraisemblable que ceux qui sont responsables des destinées du Parti ne considèrent pas que le moment soit encore venu pour entrer activement en campagne, et ils se contentent de souligner les erreurs commises par leurs adversaires. Il y a eu cependant

deux événements symptomatiques qui témoignent d'une reprise d'activité des républicains.

Le premier est la rentrée en scène du président Hoover.

Si l'on veut bien se souvenir de l'impopularité vraiment tragique dont souffrit le prédécesseur de Roosevelt pendant les derniers mois de son mandat, le simple fait que son nom soit de nouveau mentionné dans les journaux — bien discrètement d'ailleurs — indique l'évolution lente mais réelle, de l'opinion publique. Sa rentrée s'est manifestée par la publication d'un livre qui est une attaque en règle contre la politique et les idées de son successeur au nom des « véritables principes de l'Américanisme ».

Ce livre a le défaut d'être mal écrit et ennuyeux, et de ne rien proposer qui corresponde réellement à la situation présente. Toute la thèse républicaine pèche d'ailleurs par un manque absolu d'idées constructives, et le livre de Hoover, qui se borne en somme à invoquer le caractère sacré de la Constitution et à essayer de démontrer que Roosevelt s'écarte dangereusement de la « vraie tradition américaine », ne saurait suffire à rallier efficacement les forces éparpillées de l'opposition.

Plus intéressante est la fondation de la *Ligue américaine pour la Liberté*, car c'est le premier effort organisé par des éléments réellement conservateurs, qui voient en Roosevelt l'ennemi du grand capitalisme et du *big business*.

Cette ligue se propose de grouper sans distinction de parti tous ceux qui veulent « défendre et maintenir la Constitution des États-Unis ».

Elle se propose également de protéger la propriété privée et de veiller à ce que les nouvelles lois inspirées de la Maison Blanche n'empiètent pas sur les droits inaliénables des citoyens.

Bien que ce programme ne contienne aucune attaque directe contre la politique actuelle et le *New Deal*, personne ne s'est mépris sur la véritable signification de cette croisade.

Dans une entrevue accordée à la presse, le Président s'est exprimé en termes ironiques sur la création de cette ligue.

« On m'a dit, a-t-il déclaré, que cette ligue s'inspirait du précepte qui enseigne qu'il faut aimer son Dieu, mais oublier son

voisin, et j'entends que le Dieu en question s'appelle Propriété. »

Le Président a ajouté qu'il ne pouvait que s'associer aux deux buts principaux que se proposait la ligue, la défense de la liberté et de la propriété privée, mais que la Constitution contenait d'autres recommandations qui lui paraissaient d'une importance égale.

D'ailleurs, ce n'est point tant dans les déclarations de la nouvelle organisation qu'il faut chercher son orientation. Les noms de ses fondateurs indiquent clairement son esprit. Les plus connus sont Alfred E. Smith, ancien candidat à la Présidence, ancien ami de Roosevelt, mais maintenant son ennemi déclaré; John W. Davis, ancien ambassadeur à Londres, ancien candidat à la Présidence, et actuellement avocat-conseil de J. P. Morgan et Cie, et James W. Wadsworth, un « réactionnaire » par conviction autant que par tradition de famille, et l'homme que le parti républicain opposera peut-être à Roosevelt aux prochaines élections présidentielles.

Tous les dirigeants de la ligue ne sont pas nécessairement des républicains, mais ce sont tous des hommes de droite. Pour eux, Roosevelt est un danger public, qui, ayant lancé son pays sur la pente du socialisme, le mène inévitablement à la catastrophe.

Comment cette ligue agira-t-elle? Pour le moment, elle en est encore à la période d'organisation, mais elle va entreprendre une vaste campagne de recrutement et de propagande dans le pays tout entier. Lorsqu'elle aura réuni un nombre d'adhérents suffisant (et elle compte sur plusieurs millions), elle sera une force avec laquelle les candidats aux élections parlementaires ou présidentielles de 1937 devront compter. C'est la méthode américaine habituelle, telle qu'elle a été pratiquée pour la question de la prohibition, par exemple, dont les ligues « sèches » et « humides » se sont servies pour exercer une pression souvent décisive sur les affaires du pays.

Bien que la *Ligue pour la liberté* prétende ne pas tenir compte des questions de partis, il est évident qu'elle sera l'alliée naturelle des républicains. Elle constitue en tout cas un pôle d'attraction pour tous les éléments conservateurs, et il sera intéressant, au cours des prochains mois, de suivre attentivement son action.

***

Comme on peut en juger par cet exposé rapide, il se dégage de la situation, telle qu'elle se présente en cette fin d'année, une impression assez confuse. Les appréciations varieront, selon qu'on se place au point de vue strictement financier ou au point de vue social. Elles varieront bien davantage encore si l'on estime que le bien général d'un pays comme les États-Unis, qui a toujours vécu sous le régime de la concurrence économique individuelle la plus absolue, dépend avant tout de la préservation intégrale de la liberté de chacun, ou si l'on croit au contraire que le retard qui existe dans l'évolution de l'Amérique par rapport aux grands pays européens, en matière de législation sociale — retard que nous avons souvent signalé — doit être rattrapé d'une façon ou d'une autre, parce que telle est la loi historique.

Sous une forme différente en apparence, le problème que les États-Unis se voient contraints de résoudre est identique à celui qui inquiète aujourd'hui toutes les grandes démocraties. Il ne s'agit pas d'abolir la liberté individuelle, mais de la doser. Or, cette question suscite en Amérique des résistances plus grandes encore qu'en Europe, car la majorité des Américains ne se résigne pas encore à admettre les conditions économiques du monde moderne. Cela peut paraître paradoxal, mais la richesse naturelle du pays et son étendue même font illusion. On n'admet pas que les grandes pistes tracées par les pionniers d'antan à travers les plaines sans frontières soient devenues des routes policées, où l'on ne circule pas plus librement que sur Broadway. Les hommes de la génération précédente, qui ont amassé des fortunes colossales, dans l'exercice d'une liberté totale, et sans trop s'embarrasser de scrupules, ne sont pas tous ruinés ou en prison. Roosevelt s'est ouvertement prononcé contre un système d'abus dangereux, selon lui, pour le bien public. La masse de l'opinion l'a suivi, mais le rêve de l'enrichissement rapide persiste, et tous les obstacles que Roosevelt accumule pour essayer de faire perdre à ses concitoyens leur goût inné de la spéculation irritent les esprits ambitieux.

Mais Roosevelt est, comme on sait, un habile manœuvrier.

Il se rend compte que le moment est venu de rassurer ceux mêmes qu'il menaçait hier de toutes les vengeances du ciel. Aussi, à l'heure où nous écrivons, c'est-à-dire à la veille des élections, l'air et les journaux sont-ils remplis de la réconciliation idyllique qui vient de se produire entre le Président et les représentants des banques.

M. Francis Law, président de l'*Association des Banquiers américains*, a déclaré publiquement qu'il fallait encourager les hommes d'affaires à reprendre confiance, et qu'il n'y avait pas de plus sûrs placements que les fonds d'État. Roosevelt a saisi avec bonne grâce le rameau d'olivier qu'on lui tendait et a fait un discours chaleureux pour expliquer qu'il ne mettait pas en doute la bonne volonté de ceux qui ont la responsabilité de gérer la fortune privée de leurs concitoyens. Il a également prononcé quelques paroles réconfortantes à l'adresse de ceux qui l'accusent de vouloir abolir le principe du travail rémunérateur pour tous. Tout cela a produit le meilleur effet.

Reste à savoir si ce revirement assez imprévu de part et d'autre est bien sincère. Cela va-t-il suffire à apaiser les alarmes des adversaires les plus acharnés du Président? On peut en douter. Nous entrons peut-être dans une période de trêve relative motivée par des considérations essentiellement politiques. Mais le point faible de la situation qui est, comme nous l'avons démontré, le problème financier, subsistera et ceux qui croient que la catastrophe est inévitable ne changeront pas d'avis du jour au lendemain.

Il est d'ailleurs possible qu'ils aient raison, si l'on considère comme une catastrophe une augmentation considérable des impôts dans un avenir plus ou moins éloigné, ou un recours à une inflation plus ou moins camouflée. Mais il faut se rendre compte que pour la masse cette catastrophe n'en est pas une, et que si elle se produit, elle sera vraisemblablement accueillie avec la même indifférence ou la même inconscience que la dévaluation du dollar.

Ainsi, la situation assume peu à peu un caractère plus normal. La politique reprend ses droits, ce qui tendrait à prouver que malgré toutes les hérésies financières et économiques dont on accuse Roosevelt, ou peut-être à cause de ces hérésies, l'état de crise aiguë est passé. Certes, l'avenir

reste incertain, mais le présent vaut mieux que le passé.

Nous ne savons pas si cette amélioration réelle de la situation générale est due à l'activité inlassable qu'a déployée le Président depuis son avènement, et si les choses se seraient arrangées d'elles-mêmes, comme beaucoup le prétendent; mais il y a, nous semble-t-il, quelque injustice à ne voir, dans l'*Expérience Roosevelt*, que ses imperfections, ses défaillances et ses contradictions. Il faudra un certain recul pour juger son œuvre, et il serait certainement présomptueux de s'y évertuer aujourd'hui. L'on peut cependant déjà reconnaître qu'en attendant que l'opposition ait formulé un programme viable qu'elle puisse proposer à l'opinion publique, les Américains n'ont pas trop à se plaindre d'être gouvernés par un homme qui, malgré les pouvoirs quasi absolus dont il dispose, préfère la souplesse à la force, et le sourire au froncement de sourcils du dictateur. Puisque les Américains, comme les Français, désirent en ce moment tout à la fois être libres et gouvernés, il semble que la méthode Roosevelt offre quelques avantages.

On parlait, il y a un an, d'une évolution inévitable, soit vers le communisme, soit vers le fascisme. A l'heure actuelle, ces deux dangers paraissent fort chimériques, et s'il est réel que les éléments socialisants et en particulier les groupements ouvriers, jouent maintenant un rôle important, il est non moins évident que la politique de Roosevelt a suscité une résistance conservatrice et bourgeoise, dont le poids se fera sentir avec une intensité croissante au cours des prochains mois.

Considérée de ce point de vue, l'*Expérience Roosevelt* a abouti jusqu'à présent à rétablir un certain équilibre dans le jeu des rivalités politiques, condition essentielle, semble-t-il, du fonctionnement normal de la machine démocratique.

Elle n'a pas malheureusement résolu le conflit fondamental qui, à notre époque et partout, oppose le désir de liberté de chacun aux exigences d'une Société organisée. Le *New Deal* n'est pas le commencement — ni la fin — de l'âge d'or. C'est un compromis. La « révolution américaine », dont on a tant parlé, est renvoyée à une date ultérieure.

RAOUL DE ROUSSY DE SALES

AU QUAI D'ORSAY
IL Y A UN DEMI-SIÈCLE

La mode est depuis quelques années à la célébration des cinquantenaires et des centenaires. Bien que la politique présente absorbe presque toujours nos facultés de lecture et nos préoccupations, il y a tout de même intérêt à revenir quelquefois sur le passé. C'est ainsi que je voudrais inviter les lecteurs de la *Revue* à feuilleter une page importante de notre histoire diplomatique, celle du second ministère Jules Ferry qui va de 1883 à 1885. La publication du cinquième volume de la première série des Documents diplomatiques français dus à la Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914 leur permettra de s'orienter à travers des événements et des complications qui ont passionné les contemporains et qui ont eu des résultats durables, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de constituer, en dépit du mauvais vouloir et de l'inintelligence des parlementaires, le domaine colonial de la France. A coup sûr, on s'empressera de couper les volumes de la seconde et de la troisième série que la Commission fait paraître chaque année concurremment avec la première pour répondre à l'impatience d'un public qui espère trouver dans la publication des télégrammes et des dépêches de 1913 et de 1914 quelques révélations sur les événements dont la France et le monde subissent encore le contrecoup. Mais les événements s'enchaînent; les générations sont solidaires, et tel personnage qui est au premier plan en 1914 jouait déjà un rôle important quarante ans plus tôt. On s'en

rend compte si l'on a la bonne fortune de lire, en même temps que le cinquième volume, les correspondances conservées à la fondation Jules Ferry ou les lettres plus précieuses encore adressées par le Ministre à sa femme.

Mesdames Canet et Georges Claretie, qui les conservent pieusement, ont bien voulu entr'ouvrir leur portefeuille pour la Commission, elles ont eu aussi l'obligeance de laisser voir à l'auteur du présent article quelques-unes de ces précieuses reliques.

I

En avril 1883, Jules Ferry arrivait au pouvoir pour la seconde fois et ce ministère devait être un des plus longs de la Troisième République. Les membres de la majorité, qui avaient renversé Gambetta en janvier 1882 après avoir été élus sous ses auspices et qui avaient provoqué une nouvelle crise en juillet 1882 pour ne pas intervenir en Égypte, étaient honteux du gâchis parlementaire qui avait suivi la mort de l'ancien animateur de la défense nationale.

Il n'était pas très facile de gouverner entre une droite royaliste et bonapartiste, qui votait systématiquement contre tout ministère républicain, et une extrême gauche qui reprochait à tous les Cabinets de ne pas réaliser tout de suite le fameux programme de 1869. Les députés communiaient tous dans un amour passionné de la France, — il n'y avait pas alors d'internationalistes, — mais ils étaient loin d'être d'accord sur la manière de la servir.

Il ne faut pas croire non plus que les pions fussent précisément faciles à manœuvrer sur l'échiquier diplomatique. Le Chancelier allemand n'aurait pas risqué une guerre où il aurait pu perdre le bénéfice des victoires de 1870, mais il s'était habitué, depuis qu'il était l'arbitre de l'Europe, à en user beaucoup trop librement avec ses voisins, chaque fois qu'il voulait intimider les uns ou les autres ou obtenir du Reichstag le vote de nouveaux crédits militaires. Il se servait pour faire connaître sa pensée d'un journal officieux, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, quitte à le désavouer, une fois l'effet produit. « Le prince de Hohenlohe, confie Jules Ferry à sa

femme le 28 octobre 1883, est venu hier chez Challemel avec une dépêche signée de Bismarck. Il apportait au sujet de la fameuse sortie de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* des explications à la fois atténuantes et aggravantes. Après quoi, Hohenlohe a défilé un chapitre de prétendus griefs qui se résument ainsi : la France n'oublie pas l'Alsace-Lorraine. Le tout couronné de protestations pacifistes, de constatation de l'attitude très correcte du gouvernement français auquel on rend justice, etc., et de beaucoup d'amabilités à la glace, façon Hohenlohe. On a beau être optimiste, ce plat aigre-doux donne froid dans le dos. »

Entre l'Angleterre et nous, il n'y a eu ni Sedan, ni le traité de Francfort, mais il y a l'Égypte et il y a Madagascar, sans parler de la vieille question du droit de pêche sur le banc de Terre-Neuve qui reparaissait chaque fois que Français et Anglais se trouvaient en conflit sur quelque point du globe. Au mois de septembre, Jules Ferry, qui gérait les affaires étrangères par intérim pendant une absence de Challemel-Lacour, écrivait : « J'ai passé ma matinée avec Waddington qui rapporte de Londres les impressions les plus intéressantes, je n'ose dire les plus favorables, car il dit que là-bas tout le monde est contre nous : la Cour et les tories à cause de l'Allemagne, les commerçants à cause du Canal de Suez, les missionnaires à cause de Madagascar. Quel acharnement contre cette pauvre France! » Il aurait pu ajouter : que d'embarras pour les ministres français!

S'il y avait lieu de ménager les Anglais en Afrique, c'est que la France était aussi engagée au Tonkin et que l'honneur national lui commandait d'obtenir satisfaction. Les Chinois interprétaient à leur manière, qui n'était pas la nôtre, le traité que notre pays avait signé en 1874 après la mort de Francis Garnier à une époque où il lui paraissait imprudent de disperser ses forces et impossible d'exercer une action énergique en Extrême-Orient. En 1883, la France exigeait au moins la stricte exécution de ce traité de 1874, et Challemel-Lacour avait rappelé M. Bourée, ministre plénipotentiaire de France à Pékin, parce que les arrangements dont notre représentant venait de prendre l'initiative dans des négociations avec le vice-roi Li Hong Tchang « ne seraient pas compatibles avec

notre traité de 1874, dont notre ferme volonté était d'assurer l'application effective. » Des irréguliers chinois, qu'on appelait les Pavillons noirs, inondaient le Tonkin; le commandant Rivière et trois officiers avaient été tués dans une sortie effectuée pour dégager Hanoï. Il fallait venger leur mort. Tâche ardue ajoutée aux autres difficultés extérieures et qu'allaient compliquer encore les questions de personnes et le mauvais vouloir de la Chambre des Députés.

II

L'homme d'État qui eut à résoudre toutes ces graves difficultés eut aussi à compter avec des questions de personnes et des intrigues qui compliquèrent plusieurs fois sa tâche. Comme Wilson, le gendre du président Grévy qui fut le mauvais génie de son beau-père et qui n'épargnait rien pour embarrasser le gouvernement, le général Thibaudin, ministre de la Guerre, encouragea en septembre 1883 les patriotes de carrefour qui insultèrent lors de son voyage officiel à Paris le roi d'Espagne qui venait d'accepter un grade dans l'armée allemande. « La presse parisienne est justement irritée contre le colonel des uhlans en garnison à Strasbourg, dit Jules Ferry le 26 septembre, mais ce n'est pas une raison pour lui faire des avanies qui auraient un double et fâcheux retentissement en Espagne et en Allemagne. » Le ministre flétrit la perfidie de Wilson et les mauvais procédés de Thibaudin, « chercheur de popularité aux dépens des autres ». « Il fait celui qui a la goutte, c'est un vilain sournois qui ne cherche qu'à nous faire pièce. »

La disparition de ce singulier collaborateur, qui eut pour successeur le 9 octobre le général Campenon, ne fut pas une perte pour ses collègues. Mais celle de Challemel-Lacour que Jules Ferry avait placé au Quai d'Orsay en était une et très grave. Challemel-Lacour était une des gloires du parti républicain. Il avait refusé le serment au 2 décembre et avait vécu longtemps en exil. Il s'était rangé auprès de Gambetta pendant la période de la défense nationale et avait occupé avec courage le poste de préfet de Lyon qui était difficile et même dangereux. Il était incapable de ne pas faire son devoir et de trahir son président du Conseil. Le 10 juillet 1883

il avait répondu avec beaucoup d'énergie aux interpellateurs et assuré au ministère un majorité de 256 voix. Mais Challemel-Lacour est pessimiste et il est amer; au fond, les entreprises coloniales ne l'enthousiasment pas, et dans le privé il confie ses inquiétudes à Jules Ferry. « La Chine, lui écrit-il le 19 août, ne cédera qu'à la menace sérieuse ou à la force; nous ne pouvons et nous ne devons recourir ni à l'une ni à l'autre. La Chambre ne nous suivrait pas; il y a d'ailleurs une raison péremptoire pour chercher une issue, dût la porte par laquelle nous sortirons n'être pas triomphale. Cette raison, c'est qu'à mon avis la paix ne tient qu'à un fil, je ne suis pas seul à penser ainsi...; encore une fois, il ne faudrait pas que l'année 1884 nous trouvât avec une pareille affaire sur les bras. Madagascar est moins grave, quoique encore embarrassante. »

Le ministre souffre du foie, il fait deux cures à Vichy dans l'été de 1883, et aspire à un repos complet.

Dès le 9 juin, le « bilieux et sombre Challemel-Lacour », comme l'appelle un jour son président du Conseil, avait voulu se retirer. « J'ai eu cette nuit une violente attaque de coliques hépatiques qui me laisse très affaibli. Mon mal d'yeux s'aggrave au lieu de diminuer. Je ne suis plus en état de remplir la tâche que j'ai acceptée, vous savez avec quelle défiance de mes forces. J'adresse ma démission au président de la République; ma détermination est irrévocable. » On réussit à le retenir, mais provisoirement.

« Il faut arriver à un traité avec la Chine, dit Jules Ferry dans une lettre intime du 15 septembre, mais la Chine est aussi insaisissable que le ruisseau qui tombe au Rudlin. Et c'est ce moment difficile, délicat, rendu plus difficile par les mensonges des journaux, qui inventent entre Challemel et moi des dissentiments aussi fâcheux qu'invraisemblables, que choisit cet orateur, cet homme d'État, cet homme éminent et si réellement haut, mais si malheureusement névropathe, pour me parler de démission. Il vient me faire cette confidence ce matin au saut du lit, j'aurais presque pleuré. »

« Je suis mortellement triste, écrit-il encore le 2 octobre, j'ai passé hier de longues heures à supplier Challemel. Je lui ai dépêché les hommes qu'il écoute volontiers, Auguste Ranc, Raynal, et Waldeck qui sentent aussi vivement que moi la

perte que nous allons faire; mais ni raisonnement, ni prière, ni douceur, ni rudesse, ne paraissent avoir mordu sur cet esprit qu'une préoccupation nerveuse obsède. En vain lui a-t-on répété sous les formes les plus diverses qu'il est sans exemple qu'un ministre ait disparu à la veille de rendre compte de sa politique; que ce fait extraordinaire et sans précédent serait l'objet des interprétations les plus malveillantes, que les bruits si absurdes de désaccord entre nous reprendraient une nouvelle vigueur et cette fois avec de graves apparences; que cette situation insoutenable pour lui, pour sa personne, pour sa gloire, mettrait le gouvernement en échec moral à la veille de la réunion des Chambres, et que nous recevrions là un coup terrible. Challemel répond que pour sa personne et pour sa renommée il sait ce qui l'attend et qu'il est seul juge, qu'il se suicide politiquement, mais que cela lui est égal. »

La raison et le sentiment de l'honneur l'emportèrent cependant, et le 29 octobre Challemel était à son poste avec ses collègues et répondait victorieusement à l'interpellation.

Le 31, après un discours énergique de Jules Ferry, la Chambre votait l'ordre du jour de confiance par 325 voix contre 155. Trois semaines plus tard, le ministre des Affaires étrangères pouvait se retirer en beauté sans que sa retraite ébranlât le Cabinet.

Challemel avait écrit très sincèrement à Jules Ferry le 19 juin 1883 : « Vous êtes tout désigné pour le ministère des Affaires étrangères, vous le connaissez parfaitement et il vous convient à tous égards mieux qu'à moi. » Il était habitué à compulser les dossiers. Il les étudiait avec soin, avec calme, il méditait toutes ses démarches, on dit qu'il corrigeait lui-même et le plus souvent écrivait de sa main tous les télégrammes qu'il envoyait en Extrême-Orient.

Malheureusement l'expédition de Tunisie avait été un jeu, si on la compare avec les complications qui se multipliaient sans cesse au Tonkin; le but s'éloignait à mesure qu'on semblait l'atteindre. Et les hommes qui ont été au début partisans de l'expédition se demandent de bonne foi s'il est sage de s'acharner sur cette toile de Pénélope et si l'on sert en la continuant les véritables intérêts du pays.

Cet état d'esprit était devenu celui du parfait honnête

homme et du très bon soldat qu'était le général Campenon. Les conceptions de l'ancien collaborateur de Gambetta pendant son grand ministère se rapprochaient probablement davantage de celles du dictateur de 1870 que de celles de Jules Ferry. On sait que la seule question de politique étrangère, qui avait paru avec celle des relations franco-allemandes passionner Gambetta, était la question d'Égypte. Le général Campenon avait depuis le mois d'octobre 1883 rempli scrupuleusement tous ses devoirs et fait le nécessaire pour le Tonkin, mais il trouvait que l'entreprise était quelque peu décevante.

Dans une lettre du 27 septembre, Jules Ferry parlait à sa chère confidente « des grognements du père Campenon qui partent de temps en temps comme des obus, lorsqu'il est question d'empire colonial ». Il y eut au conseil des ministres des discussions dont l'écho ne manqua pas de parvenir à la presse. A la fin de décembre 1884, le général donna sa démission par une lettre très digne qui indique très nettement ce qu'était le différend.

« M. le Président, je n'ai jamais eu l'intention de créer le moindre embarras au Cabinet dans lequel vous avez bien voulu me faire entrer, et je vous prie de me pardonner les mouvements de vivacité auxquels je me suis parfois laissé aller. Mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'exprimer à plusieurs reprises devant mes collègues, je ne remplis plus les conditions voulues pour être un collaborateur utile à la politique que vous dirigez.

« Il faudrait pour cela avoir foi, primo dans la nécessité de l'extension française dans toutes les directions et quand même; secundo dans la proportionnalité des résultats aux efforts dépensés; tertio dans une longue paix européenne. Cette foi, je ne l'ai pas et je considère comme un devoir de vous prier d'accepter ma démission. »

Les raisons du général sont fort honorables, il les expose sans nuance, mais sans arrière-pensée, les adversaires du Cabinet sauront exploiter cette démission.

III

Qu'avait donc fait le gouvernement français depuis qu'il avait désavoué M. Bourée et rappelé un ambassadeur dont la politique ne répondait pas à la sienne? Il avait négocié, mais ce qui rendait les négociations difficiles, c'est qu'il plaisait aux Chinois de les mener parallèlement à Paris, et à Shanghaï, sans parler des démarches qu'ils faisaient ou faisaient faire à Londres, à Washington, à Berlin. Les différents porte-parole du Tsong Li Yamen se désavouaient mutuellement et chacun d'eux affirmait qu'il avait seul qualité pour traiter.

Ils guettaient en France tous les mouvements d'opinion et ils étaient toujours prêts à en surestimer la valeur; ils savaient très bien ce qui pouvait préoccuper nos voisins lors de nos progrès en Indochine et ne manquaient pas de souligner toute avance dont les Anglais auraient lieu de prendre ombrage. Le ministère français sentait très bien qu'une action rapide au point vital du conflit était la véritable manière d'aboutir et que le meilleur général serait aussi le meilleur négociateur. Mais il tient à ménager le sang des soldats. Il doit tenir compte des intérêts supérieurs de la France, des inquiétudes justifiées ou non des parlementaires français, de la duplicité des Chinois et du caractère de nos plénipotentiaires.

A Shanghaï, Li Hong Tchang affirme à M. Tricou qu'il n'y a pas de troupes régulières au Tonkin, mais il déclare aussi que la Chine ne reconnaît pas le traité de 1874, et M. Tricou en conclut qu'il faudrait lui faire franchement la guerre.

A Paris, le marquis Tseng assure que son pays n'a aucune pensée d'agression, qu'il laissera faire la France et ne considérera pas notre action au Tonkin comme un cas de rupture. Le Cabinet français s'inquiète, mais ne rompt pas. Il remplace à Shanghaï M. Tricou par M. Patenôtre qui sera plus conciliant et continue lui-même les pourparlers, sans en ignorer le moins du monde la difficulté. « Il n'est pas douteux, écrivait Jules Ferry, que le général Bouët a eu affaire à des réguliers chinois déguisés en Pavillons noirs. La Chine les fait passer aisément du Yunnam au Tonkin, et elle a ainsi les avantages de la guerre qu'elle nous fait sans les périls de celle que nous lui fa isons. C'est une situation où nous jouons le rôle de dupes et qui

ne pourra se prolonger indéfiniment. » « Voici le Chinois qui revient, disait-il encore à sa chère confidente. Il arrive de Londres tout à l'heure et manifeste de l'empressement à me voir. Il est vrai que je fus toujours avec lui de la plus chinoise courtoisie, et que c'est à chaque rencontre des salamalecs sans fin de ma part sur le petit garçon, de sa part sur madame Jules Ferry. Waddington, qui s'est rencontré avec cet étrange marquis au château de lord Granville, me contait du reste que ce grand milord était aux petits soins pour le barbare et qu'on le cajolait de tout temps d'une façon que tout autre qu'un Chinois eût trouvée embarrassante. Très malins, les milords. » La soumission du gouvernement de Hué à la France était bien plus efficace que la pseudo-médiation de lord Granville. Les Pavillons noirs avaient évacué 30 kilomètres de terrain. « Ils se débandent parce qu'ils ne sont plus payés, dit encore Jules Ferry. Les vrais négociateurs avec les Chinois, ce sont les 3 000 hommes qui partent en ce moment, les beaux et bons canons et les belles et bonnes canonnières. » Tseng lui-même termine une conversation assez curieuse sur les Pavillons noirs qui ne sont pas des réguliers chinois, mais dans les rangs desquels il y a bien une dizaine de mille individus originaires de Chine, en disant « que dans son opinion personnelle un succès définitif des troupes françaises serait très désirable parce qu'alors les négociations iraient toutes seules ». En trois ans de conversation il n'a jamais été aussi sincère et aussi véridique. C'est qu'après tout un hiver, qui se passe en négociations vaines, la Chambre des députés vient d'accorder le 19 décembre 1883 les crédits demandés par le gouvernement pour l'expédition du Tonkin, et vote un ordre du jour énergique par 398 voix contre 201.

Les premiers mois de 1884 ressemblent fort aux derniers de 1883. Jules Ferry donne l'ordre au représentant de la France à Pékin de borner désormais ses rapports avec le Tsong Li Yamen aux communications strictement nécessaires; la manière forte lui était imposée. Le blocus fut étendu à toutes les côtes de l'Annam, et la ville de Bac Ninh occupée par nos troupes. Un décret impérial destitua le prince Kong et d'autres fonctionnaires hostiles aux étrangers; le 28 mai 1884 le commandant Fournier et le vice-roi Li Hong Tchang signaient

le traité de Tien-Tsin. La France s'engageait à respecter les frontières sud de la Chine limitrophes du Tonkin et à respecter dans le présent et l'avenir les traités faits ou à faire entre la France et l'Annam. La France ne réclamait aucune indemnité de guerre. Le traité avec l'Annam était signé le 6 juin et le sceau chinois était détruit sous les yeux de M. Patenôtre. La campagne du Tonkin avait eu, comme le disait Léopold II à M. de Montebello, ministre de France à Bruxelles, une heureuse et prompte issue.

Malheureusement, si les Français se considéraient comme liés par les signatures échangées, les Chinois ne l'entendaient pas ainsi, et dès le 27 juin Jules Ferry était obligé de protester contre les manquements à la parole donnée. « Nous avons fait un traité sérieux pour assurer la paix et le bien de nos deux pays. L'encre à peine séchée, il est violé. » Un ultimatum fut remis à Pékin le 12 juillet et le langage fut à peu près compris au moins par une partie du personnel si nombreux qui représentait le gouvernement chinois. M. Hart, directeur des douanes, remit une note dont le ton conciliant — il représentait l'affaire de Lang Son comme un malentendu — différait de celui des communications précédentes. Jules Ferry, qui voyait là des symptômes favorables, se montrait conciliant dans ses conversations avec le ministre de Chine à Paris. « Je suis plus patient que l'opinion et le parlement, faisait dire Jules Ferry à M. Hart, mais je suis au bout de ma patience. »

S'il lui en fallait une forte dose pour reprendre avec le négociateur chinois des négociations qui n'aboutissaient jamais, il ne lui en fallait pas moins pour entendre sans se fâcher les observations souvent saugrenues que présentaient des adversaires à la tribune.

Au Palais-Bourbon, il n'y a pas moins de quatre discussions sur le Tonkin depuis l'été de 1884 jusqu'à la fin de mars 1885. Jules Ferry, qui n'épargne rien pour hâter en ce qui le concerne la solution de l'affaire et qui voit le nombre des opposants grandir à chaque scrutin, fait des demandes de crédits relativement modérées, et c'est ce qui l'oblige à réfuter l'adversaire.

L'opposition en tire argument contre lui et M. Raoul Duval l'accuse le 4 août 1884 d'amoindrir à dessein ses projets et d'outrepasser ce que la Chambre l'a autorisé à entreprendre.

Un fort honnête homme, un peu rageur, qui reconnaît la nécessité des crédits, refuse un vote de confiance parce que des fautes ont été commises, c'est M. René Goblet.

Cependant, la discussion est close; les députés présents ont hâte de quitter Paris; plus de la moitié sont déjà en vacances. Le vote de l'ensemble des crédits est acquis, par 334 voix contre 140 sur 474 votants, mais, quand il faut se prononcer sur l'ordre du jour de confiance, le quorum n'est pas atteint; une seconde séance est nécessaire, 340 députés seulement y assistent; 173 votent pour le gouvernement, 50 contre lui. M. Goblet, M. Richard Waddington se sont abstenus avec une partie de la droite et avec l'extrême gauche. « L'intérêt patriotique, écrit Jules Ferry, était d'avoir une grosse majorité à l'appui d'un vote de confiance. Cela est fait, l'effet à Pékin peut être d'amener la paix. » La majorité était compacte et attachée à son chef, mais ne pouvait lui sacrifier ni son repos ni la session des conseils généraux. « 100 membres et plus de la majorité s'étaient envolés comme des perdreaux dès jeudi soir. » Sous des dehors qui paraissaient quelquefois agressifs, Jules Ferry était très sensible. « Plus je dure, plus la haine grossit. Parmi ceux-là surtout qui se sont dits mes amis, je découvre tout à coup des profondeurs de vilenie dont je ne m'étais jamais douté. Et la haine alors forme les associations les plus étranges; on eut hier ce spectacle inattendu, le colloque amical, animé, prolongé, de Rochefort, d'Andrieux, et de Wilson. Ce sont trois belles âmes, un jour devait venir où elles se rencontreraient. »

Le 14 octobre, l'amiral Peyron dépose un projet de loi portant ouverture d'un crédit supplémentaire de plus de dix millions pour le Tonkin. La Chambre joint à la discussion, qui commence le lundi 24 novembre, celle d'une interpellation de M. Lockroy sur le Tonkin. L'interpellateur débite des méchancetés spirituelles. « Je crois que la Chine désire la paix, mais ce que je demande, c'est si la Chine voudrait, si elle pourrait faire la paix avec le ministère actuel. » M. Jules Delafosse vient à la rescousse, il s'en prend au rapporteur et à son désir de sauver le ministère « en lui cherchant sur les bancs de la Chambre trois cents complices », et, comme le président intervient, M. Delafosse retire l'expression, après avoir donné

des explications qui l'aggravent. « Je dis que votre guerre est une conspiration du pouvoir personnel contre la sécurité de la patrie, et je déclare qu'il n'existe pas dans les règles de la solidarité ministérielle ni même dans le code pénal de châtiment qui soit au niveau d'un pareil attentat » (*très bien, très bien, à droite; exclamations à gauche*). « Après la peine de mort, je ne connais plus rien », s'écrie ironiquement M. Langlois, un député de la majorité.

« Il est clair que des discussions comme celle-ci, déclare Mgr Freppel le lendemain, ne sont pas faites pour décourager la Chine dans sa résistance. On dit qu'il ne faut penser qu'aux Vosges, regarder la trouée des Vosges; oui, sans doute, j'y regarde autant que personne, et j'ai peut-être quelques raisons particulières de le faire (*très bien, très bien*); — Mgr Freppel était d'Obernai. — Mais, parce que l'on regarde à la trouée des Vosges, est-ce une raison pour perdre de vue ce qui se passe dans le reste du monde entier, et si, pendant que vous regardez la trouée des Vosges, les nations européennes profitent de votre attitude expectante et purement passive pour aller s'installer en Asie, en Afrique, en Amérique, dans des postes stratégiques, dans des stations navales, dans des colonies dont vous ne pourrez plus les déloger, quelle singulière, quelle étrange politique aura été la vôtre! »

Le 26, Jules Ferry demande à la Chambre de voter les crédits « non pas comme des crédits de grâce et de résignation, non pas comme les derniers crédits, mais de les voter comme des crédits d'action, d'action énergique et persistante, non seulement pour la fin de l'année, mais pour l'exercice prochain », et il dépose un projet de loi tendant à l'ouverture d'un nouveau crédit extraordinaire.

La discussion reprend le 27 par un discours de Clemenceau. Du Clemenceau de 1884 il ne suffit pas de dire qu'il est un opposant; il est l'opposition même, décidé à trouver tout mauvais, parce qu'il est le vaincu de 1871 et qu'il porte déjà en lui le Clemenceau de 1918. Il prononce une véritable philippique, mais dans un sens contraire à celui de Démosthène qui veut rendre confiance aux Athéniens après Chéronée. « Si les choses vont, comme vous le dites, suivant la faiblesse des uns et le génie des autres, il faut nous plaindre, car je vois

bien la faiblesse, l'irrésolution, l'entêtement, l'infatuation, le dessein préconçu de fermer les yeux à la lumière, l'impéritie, l'incapacité, et je ne vois nulle part, je ne dis pas de génie, mais seulement la raison, le bon sens, et c'est la démonstration que je vais faire. » Il la fait à sa façon, et il trouve des accents qui émeuvent toujours un auditoire impressionnable : M. Goblet et ses amis voteront les crédits indispensables, « mais ne sauraient s'associer dans une mesure quelconque à une politique qui leur paraît aussi contraire à la dignité qu'aux intérêts du pays ». Les deux projets sont votés par 354 voix contre 157 et 342 contre 170, mais l'ordre du jour de confiance ne réunit plus que 295 voix contre 176, M. Ribot s'est joint aux opposants.

Une troisième discussion commence le 14 janvier à propos d'une interpellation de M. Raoul Duval sur la démission du général Campenon. Aux adversaires qui commentent des racontars de journaux, Jules Ferry répond que sa politique n'a pas changé; il poursuit l'exécution pleine et entière du traité de Tien-Tsin, mais la mauvaise foi des Chinois a entraîné une modification du plan de campagne, et c'est là ce qui a provoqué la démission du général Campenon de qui il fait un juste éloge. Le général Lewal exprime les mêmes sentiments. Pour les esprits inquiets il ajoute : « On répète partout dans les journaux que la mobilisation est compromise par l'envoi de troupes en Extrême-Orient. Eh bien! moi, un des auteurs de la mobilisation, tout le monde le sait, moi dont la pensée, le rêve, le désir, est de la rendre la meilleure, la plus fructueuse possible, je déclare que la mobilisation n'est pas compromise pour le moment, et qu'elle ne le sera pas tant que je tiendrai le portefeuille de la guerre. » Le gouvernement qui sent des résistances se contente de l'ordre du jour pur et simple, il est adopté par 280 voix contre 225. La majorité fond à vue d'œil.

Deux mois et demi plus tard, M. Granet, M. Jules Delafosse interpellent une fois de plus, et Jules Ferry accepte la discussion immédiate, bien qu'elle vienne fort mal à propos. Il insiste sur l'inconvénient de débats inopportuns « en face d'un adversaire comme la Chine qui, vous le disiez vous-même et vous en conveniez, est si exactement informé de tout ce qui se dit, s'écrit et se passe en France, qui a une oreille dans chacune

des deux Chambres et qui lit si bien les journaux français » (*très bien, applaudissements et mouvements divers*). A cet appel à la discrétion, M. Raoul Duval réplique par des reproches d'une rare violence, il accuse le président du Conseil de ne parler que « pour échapper à la justice nationale qu'il sent venir », et, un peu plus loin, il s'écrie : « Ceux avec lesquels nos soldats combattent un contre dix n'ont pas en face d'eux la France; ils n'ont en face d'eux qu'un ministère qui a abusé de la confiance d'une majorité trop docile. » Après une intervention de Clemenceau qui estime que la France « ferait sagement de conserver précieusement ses forces pour sauvegarder des intérêts qui s'imposent tout d'abord », (*très bien, très bien, et applaudissements à droite et sur divers bancs à gauche*), Jules Ferry réclame l'ordre du jour pur et simple. Il est voté le 28 mars par 259 voix contre 209, à cinquante voix seulement de majorité, le nombre des adversaires et des abstentionnistes avait encore augmenté. D'anciens collaborateurs de Jules Ferry, MM. Andrieux, Francis Charmes, Horace de Choiseul, Constans, Turquet, avaient voté contre; Paul Bert s'était abstenu.

A lire les discours de ses adversaires on pourrait croire Jules Ferry indifférent aux péripéties de la lutte et du sang versé. Comme ils le connaissent mal! « Je guette, écrit-il au mois d'août 1884, le bureau où se déchiffrent les télégrammes. Je crois entendre dans les corridors sonores le pas des huissiers qui me montent une dépêche. L'opinion est si impressionnable, la tendance à avoir peur de son ombre est devenue si générale, le mensonge a tant de prise sur les esprits que le plus beau bombardement ne vaut pas le plus modeste traité de paix. » Ces prévisions se justifient. « Les Chinois n'ont rien voulu entendre, le dernier délai expire dans quelques heures, et le gros Li Fong Pao, escorté du sémillant Tseng Ki Tong viennent de me faire savoir que leur gouvernement leur donne l'ordre de quitter Paris au moment même où notre chargé d'affaires fait ses paquets. » C'était le 21 août. Que ce ton plaisant ne fasse pas illusion. A cet autre lui-même qu'est madame Jules Ferry, le ministre dit : « Je puis me rendre ce témoignage que j'ai poussé jusqu'au bout la longanimité, et il n'y a plus désormais autre chose à faire que de porter un coup violent à cette vieille

radoteuse, de prendre un gage, c'est-à-dire d'occuper fortement Formose où nous sommes déjà, et puis attendre; car aller à Pékin, faire une grande guerre, par Jupiter, je n'y songe nullement. » Il est le contraire d'un ministre au cœur léger; il veut faire impression sur les Chinois, mais en sacrifiant le moins possible de vies humaines. Un grand chef, l'amiral Courbet, réussit à merveille l'opération de Fou-Tchéou. Jules Ferry attend anxieusement des détails. « Enfin, ce matin dès l'aube, l'amiral Peyron, rouge et rond et radieux, a roulé jusqu'à mon cabinet, une dépêche de Courbet à la main. Tu la liras dans le *Temps*, elle confirme et précise tout ce que nous savions : « 9 bâtiments de guerre et 20 jonques coulées, les batteries de l'arsenal détruites, une vraie purée de Chinois. De notre côté, un seul torpilleur sérieusement endommagé, mais facilement réparable. » Et ce qui vaut peut-être mieux, c'est que les pertes en hommes des Français sont relativement minimes : « 6 tués, 27 blessés, dont 14 légèrement. »

Cependant, en dépit du pessimisme sincère ou affecté des adversaires du gouvernement, sir Robert Hart continue à négocier avec Jules Ferry par l'intermédiaire de M. Campbell. Au début de 1885, l'armée chinoise est d'ailleurs en pleine déroute devant les généraux Brière de l'Isle et Négrier, et, quoi qu'il en ait, lord Granville félicite le gouvernement français de la victoire de Lang Son. Autant de raisons pour la France d'agir avec énergie, et l'amiral Courbet est avisé qu'à partir du 26 février, le riz sera considéré et traité comme contrebande de guerre; on s'efforcera d'ailleurs d'apporter le moins de troubles possibles au commerce neutre.

C'est le 6 février que M. Campbell a demandé à Jules Ferry de le recevoir pour lui communiquer les télégrammes confidentiels de sir Robert Hart. Le 18, le commandant de Sancy, attaché militaire à Berlin, recevait des ouvertures indirectes du colonel Tcheng Ki Tong, membre de la légation de Chine en Allemagne. La négociation continue à Paris par l'intermédiaire de M. Campbell qui fait des propositions fermes et satisfaisantes, tandis que Li Hong Tchang est toujours prêt à reprendre la conversation à Shanghaï avec M. Patenôtre. La concordance des propositions plus accommodantes des Chinois avec les victoires des généraux Brière de l'Isle et Négrier

est frappante. Sir Robert Hart télégraphie directement à Jules Ferry qui s'assure, comme il convient, que son correspondant est régulièrement accrédité auprès de lui; la preuve est faite, on touche au but. « Notre pays désire ardemment la fin de la guerre », télégraphiait le 27 mars Jules Ferry à M. Patenôtre.

Nous l'avons vu tenir tête le 28 mars à ses adversaires de droite et d'extrême gauche. Si M. Campbell avait reçu le 20 mars les télégrammes que le Tsong Li Yamen lui expédia huit jours plus tard, l'opposition irréductible n'aurait pas désarmé, mais ses rangs se seraient éclaircis et la majorité se serait reformée derrière le chef de qui l'événement aurait justifié la politique. Il pouvait regarder avec fierté le chemin parcouru.

IV

S'agissant ici de montrer à quelles difficultés d'ordre intérieur peut se trouver aux prises un homme d'État qui a une idée nette et qui veut la traduire en actes, il fallait insister sur l'établissement de la France en Indochine, puisqu'aussi bien c'est le Tonkin qui a fixé l'attention des contemporains, provoqué les critiques les plus vives, et qui retient encore la postérité. Mais il s'en faut qu'il ait absorbé toute l'attention de Jules Ferry. Les lecteurs curieux de ces questions trouveront le détail de négociations très délicates dans le volume de documents qui est le prétexte de cet article. Il suffira de rappeler ici que Jules Ferry a suivi jour par jour le développement de la question d'Égypte.

Il le suit de si près et il donne des instructions telles au diplomate qui représente la France à la conférence chargée d'examiner les modifications à la loi de liquidation qu'elle se termine brusquement le 2 août 1884 sur un accès de nervosité de lord Granville qui ne fait pas plus d'honneur au diplomate qu'au gentleman. Galant homme en toute circonstance, Jules Ferry recommande au contraire avec un tact parfait, lorsque la chute de Khartoum est annoncée et la mort de Gordon confirmée, de témoigner la sympathie qui est due au courage malheureux. Avec la même délicatesse M. Barrère, s'était hâté de

donner des instructions dans ce sens aux journalistes français du Caire. Les Anglais consternés deviennent plus traitables, ils acceptent Paris pour siège de la Conférence convoquée pour régler les désaccords qui subsistent sur la question du Canal de Suez. Elle est convoquée pour le 30 mars 1885. Jules Ferry n'a pas perdu de vue dans la vallée du Nil les intérêts séculaires de la France si gravement méconnus en 1882.

Il ne les a pas négligés dans une autre partie de l'Afrique où il y avait à prendre des initiatives, parce que les efforts de grands explorateurs avaient ouvert des champs nouveaux à la civilisation européenne, et aussi préparé aux diplomates de nouvelles difficultés. La France et le Portugal, l'Angleterre, le roi des Belges et l'Allemagne se rencontraient maintenant dans l'Afrique tropicale et équatoriale. Stanley explorait le grand fleuve africain que coupe l'équateur et prenait possession de son bassin au nom de l'Association internationale africaine. Parti du Gabon avec des moyens médiocres, Savorgnan de Brazza rencontrait Stanley sur la rive gauche de l'estuaire du Congo.

Mais l'Allemagne était loin de se désintéresser de la question; elle désirait négocier avec la France pour l'adoption de principes communs destinés à fixer le régime des terres jusqu'alors inoccupées de la côte occidentale d'Afrique. Des conversations importantes ont lieu à Berlin depuis le mois d'août 1884, et Jules Ferry défend les intérêts de la France avec une telle énergie que le chancelier parle un jour de notre « appétit territorial en Afrique ». Cependant la Conférence chemine régulièrement et la convention qui y met le point final est signée le 14 février.

Le chancelier s'est rendu compte qu'il est en face d'un véritable homme d'État et aimerait à négocier avec lui. Au regret exprimé par Bismarck que les occasions de s'entendre ne soient pas plus fréquentes, M. de Courcel répond avec dignité qu'il importe de ménager l'opinion française et de borner les accords à des points spéciaux concernant des intérêts positifs et concrets. Cette réserve n'empêche pas le chancelier, après l'entrevue de Skierniewice qui réunit les trois empereurs et qui pourrait causer quelque inquiétude à notre pays, de faire une visite personnelle à l'ambassadeur de France, démarche

qui est assez contraire à ses façons, procédé courtois qui s'ajoute à tous ceux auxquels le chancelier a eu recours dans ces derniers temps pour s'assurer notre bon vouloir et enchaîner notre politique. Il énumère ses griefs contre le gouvernement anglais, annonce le voyage de son fils Herbert qui va chasser en Angleterre et qui ne verra probablement pas lord Granville, mais qui traversera Paris au retour, avec le désir de rencontrer le président du Conseil français. Cette entrevue a lieu en octobre et Jules Ferry en a consigné le souvenir dans une note rédigée aussitôt après l'entretien. Il y a plus : le 19 janvier 1885, le chancelier exprime le désir de rencontrer personnellement Jules Ferry, faisant ainsi au ministre français des avances qui ne sont pas dans ses habitudes et dont on ne saurait méconnaître la portée.

Dans les derniers jours de janvier, Jules Ferry reçoit la visite du banquier Bleichröder qui ne cherche pas à dissimuler le caractère officieux de sa démarche. Le vieil Allemand connaît le dessous des cartes et les préoccupations intimes de Jules Ferry. « Vos amis en Europe aussi bien qu'en France, lui jette-t-il d'un ton bas et mystérieux, ne vous trouvent qu'un point faible, c'est cette guerre de Chine qui n'est pas populaire. Voulez-vous que Berlin dise un mot? » Je tressaillis un peu; il s'en aperçut et reprit : « Oh, rien d'officiel. Vous n'auriez rien à demander au chancelier; vous me diriez seulement à l'oreille, à moi Bleichröder, à moi seul, que vous le désirez... » Je coupai court au tentateur en l'assurant que la paix était prochaine et que le meilleur négociateur était le général Négrier. »

Pas plus que M. de Courcel, Jules Ferry ne se laissait engager, pour sortir d'une situation délicate, plus loin que ne le permettait la dignité de la France. Mais le ministre des Affaires étrangères ne se reconnaissait pas le droit d'isoler son pays et de refuser des conversations que l'intérêt national commandait d'accepter. « A moins de poser en principe que l'idéal de la politique française est d'être brouillé avec l'Allemagne en temps de paix, écrivait-il le 18 août 1884, il faut bien entrer en rapport avec elle, et il est utile d'avoir avec elle des ententes sur le terrain des intérêts communs. »

Quoi qu'il en soit, à la fin de mai 1885, la conférence de

Berlin était terminée, celle de Paris allait s'ouvrir, la paix avec la Chine était en vue. Mais le secret des négociations avait été bien gardé, tandis que l'opinion publique apprenait tout de suite les mauvaises nouvelles et que l'opposition était portée à les grossir.

V

Le 28 mars, à 11 heures et demie du soir, le général Brière de l'Isle télégraphiait au ministre de la Guerre : « J'ai la douleur de vous annoncer la blessure grave du général Négrier et l'évacuation de Lang Son. La masse des Chinois a débouché sur trois colonnes, attaquant avec impétuosité nos positions. Écrasé par une énorme supériorité numérique, le colonel Herbinger, manquant de munitions, épuisé par série de combats antérieurs, m'informe que la position est intenable et qu'il est obligé de rétrograder cette nuit. » Un autre message de Brière de l'Isle annonçait que les communications télégraphiques avec Lang Son avaient cessé à 6 heures du soir. Quatre mois plus tard, le général Brière de l'Isle, dans une lettre à l'amiral Peyron, parlait de l'affolement qui s'était produit à la 2e brigade. « Il a fallu une véritable fatalité... pour nous infliger ainsi un échec moral, bien plus qu'un de ces insuccès qui font perdre le fruit d'une campagne, car les Chinois ne se sont pas mépris sur les avantages qu'ils pourraient tirer de cet accident de guerre qui leur avait rendu Lang Son d'une façon si inattendue pour eux, autant que pour nous certainement. »

La journée du dimanche 29 fut pénible à Paris. On allait aux nouvelles, on en inventait au besoin; à certains moments, c'était une véritable panique qui s'emparait de la population. Le devoir du gouvernement était tout tracé. Le lundi 30 mars, Jules Ferry monte à la tribune pour annoncer l'échec de Lang Son et demander le moyen de le réparer, le vote immédiat d'un crédit de 200 millions. « Il faut, non seulement pour la possession du Tonkin, pour la sécurité et l'avenir de nos établissements d'Indochine, mais pour notre honneur dans le monde entier. » M. Georges Périn s'écrie : « Qui l'a compromis, notre honneur? » Jules Ferry, déconcerté par ces interruptions

et par les cris de haine que l'on poussait depuis la veille jusque sous ses fenêtres, déclara qu'il ne considérait pas le vote des crédits comme un vote de confiance.

C'est alors que Clemenceau prononça quelques paroles coupantes qui provoquèrent des protestations sur les bancs du centre et amenèrent une sorte de rictus sur les lèvres de Jules Ferry; Clemenceau termina sa courte intervention par une dernière menace : « Nous ne vous connaissons plus, nous ne voulons plus vous connaître, ce n'est plus un ministre, ce ne sont plus des ministres que j'ai devant moi, ce sont des accusés. Ce sont des accusés de haute trahison » (*rumeurs au centre; oui, oui, à droite et à l'extrême gauche*). M. Ribot fait une leçon : « Vous sentez que les fautes que vous avez accumulées depuis quelques mois vous font un devoir de laisser à d'autres le soin de les réparer. Vous ne pouvez à cette heure que vous retirer; vous le devez à la Chambre que vous avez entraînée à votre suite sans lui dire avec assez de franchise où vous la conduisiez, vous le devez à la République à qui vous venez d'infliger la première humiliation. Vous le devez enfin et surtout à la France qui est prête à faire tous les sacrifices, mais à qui vous ne pouvez plus parler avec autorité. » L'ordre du jour pur et simple réclamé par le gouvernement est repoussé par 119 voix contre 308. C'était la chute.

Le même jour, 30 mars, M. Campbell recevait le télégramme suivant : « En cas d'acceptation, signez immédiatement et télégraphiez le fait de la signature immédiatement. La cour... adhère loyalement à l'arrangement que les négociations ont amené jusqu'ici; ce fait, après la nouvelle reçue de la reprise de Lang Son par les Chinois, démontrera à M. Ferry que le désir de la paix et la détermination d'exécuter la convention sont loyaux et réels[1]. »

Le 4 avril, après en avoir conféré avec le Président Grévy, qui assuma courageusement avec lui la responsabilité d'une décision, que les passions exaspérées pouvaient leur reprocher comme inconstitutionnelle, Ferry qui, pendant qu'un nouveau ministère se formait, continuait à diriger les négocia-

1. Comme l'indique la lettre du général Brière de l'Isle citée plus haut, l'affaire de Lang Son n'avait pas eu, ne pouvait pas avoir d'influence décisive sur les résultats de la campagne. La victoire nous restait acquise.

tions, donna l'ordre à M. Billot, directeur des affaires politiques, d'échanger avec M. Campbell les signatures nécessaires. Les préliminaires de paix étaient conclus, et sir Robert Hart télégraphiait le 5 à huit heures trente du matin à M. Campbell : « Bravo, bien fait, mes remerciements et mes congratulations. » On rougirait de relever les basses injures dont fut accablé Jules Ferry et de raconter les scènes de violence qui se produisirent à Paris; la signature des préliminaires de paix et un télégramme de M. de Courcel font justice de ces vilenies. « Les incidents, et l'agitation qui paraissent s'être produits à Paris, télégraphiait l'ambassadeur, sont commentés ici avec une certaine inquiétude. » Le colonel chargé du service des renseignements communiquait le 6 avril un télégramme concordant de son agent à Berlin. « On critique très ironiquement ici, partout, l'affolement de la Chambre et des Parisiens. »

Deux mois et demi plus tard, le traité définitif était signé, et sir Robert Hart télégraphiait à Jules Ferry : « Traité signé le 9, et ratifié le 11... Je remercie Votre Excellence très sincèrement, à titre personnel et à titre officiel, d'abord pour la courtoisie avec laquelle vous avez reçu M. Campbell, secondement parce que vous avez pris la peine de discuter vous-même l'arrangement point par point; la publicité de la consultation aurait amené un insuccès. La nouveauté et la gravité de la situation ne pouvaient s'accommoder que d'une méthode neuve et hardie, et, sans cette coopération directe et personnelle de Votre Excellence, il est impossible de dire comment la paix aurait été rétablie. »

Pour l'homme d'État, victime de l'injustice des partis, un témoignage comme celui-là s'ajoutait à celui de sa conscience que confirme aujourd'hui l'étude des pièces diplomatiques et de l'ensemble des événements. Une des consolations qui durent lui être le plus sensible lui vint du galant homme et du bon soldat qui s'était séparé de lui trois mois plus tôt. Le général Campenon lui écrivait : « Monsieur le Président, vous ne me confondez pas, je l'espère, avec les gens qui mordent la main qu'ils serraient la veille. Vous avez bien voulu, malgré nos dissentiments, me donner des marques d'amitié; recevez donc en échange l'expression de ma très sincère et affectueuse sympathie. »

Le général Campenon était sénateur, mais c'était surtout un

parfait honnête homme; il n'avait pas la mentalité des parlementaires qui s'étaient prononcés le 30 mars contre Jules Ferry, droitiers, extrémistes de gauche, centristes, compatriotes lorrains, anciens collaborateurs, préoccupés des manifestations les plus aveugles et les plus basses de l'opinion et de la presse, qui pensaient à leur réélection et qui ne comprenaient pas les grandes questions coloniales et nationales.

Les a-t-on jamais bien comprises en France, et ceux qui ont constitué notre domaine d'outre-mer n'ont-ils pas toujours été méconnus? Sans le débarquement de Guillaume II à Tanger, sans le coup d'Agadir, les Chambres françaises auraient-elles apprécié par la suite l'œuvre magnifique de Lyautey au Maroc? N'avaient-elles pas suivi avec méfiance l'entreprise tunisienne en 1881? L'installation de la France dans l'Afrique du nord qui est la gloire de Louis-Philippe avait-elle été appréciée par les contemporains? Bugeaud est justement populaire pour ce qu'il a fait en Algérie. La victoire de l'Isly et l'œuvre de colonisation plus méritoire encore, réalisée par celui qui avait pris pour devise *Ense et aratro*, ne nous font pas oublier que le général-député Bugeaud était revenu sans enthousiasme de son premier séjour, et ne se déclarait partisan, et encore avec réserve, que d'une occupation restreinte.

Il n'y avait pas de Chambre des députés au XVIIIe siècle, mais le tout-puissant Louis XV savait bien qu'il ne chagrinait personne en sacrifiant l'œuvre de Dupleix et de Montcalm, et Voltaire, le plus spirituel des Français, amusait tout le monde avec ses plaisanteries, assez niaises, sur les arpents de neige du Canada. Il n'y avait pas de Voltaire en cette fin de XIXe siècle, mais il s'est trouvé en 1885 des députés pour demander la mise en accusation de l'homme d'État qui avait doublé l'étendue de la France d'outre-mer.

HENRY SALOMON

JEAN GIRAUDOUX

On ne saurait apprécier l'œuvre de Giraudoux, si l'on est décidé à se montrer intransigeant sur ce qui constitue traditionnellement la substance même des romans : le sujet, les hommes. Des sujets, Giraudoux ne se préoccupe guère et l'on doit se résigner à faire comme lui. Sa composition échappe aux règles traditionnelles. Les rapports de proportion qui unissent les diverses parties de ses ouvrages sont souvent surprenants. Les scènes auxquelles nous avons coutume de voir accorder de l'importance, la mort romanesque du principal personnage par exemple, peuvent fort bien être expédiées en cinq lignes, tandis qu'une remarque de détail se trouve à l'origine d'un ample développement. Aucune des scènes dites « à faire » n'est faite, la proposition contraire semblant parfois aussi exacte. Les personnages ne nous communiquent aucune émotion. On ne nous a pas priés d'assumer la charge de leurs sentiments et nous acceptons d'une âme égale l'annonce de leur réussite ou celle de leur déchéance.

Bien que ses décors soient parisiens, limousins, américains, océaniens, Giraudoux ne nous transporte dans aucun lieu précis de la terre, mais dans un monde de féerie, et ce sont les plaisirs de féerie qu'il nous fait goûter : disparition de ces mesquins petits ennuis qui constituent d'ordinaire la trame de nos journées, allégresse musicale, plaisir de n'avoir affaire qu'à la jeunesse, au printemps, à la tendresse, plaisir de circuler à l'aise dans un monde de poésie.

***

Les hommes qui peuplent cet univers ne sont pas strictement semblables à ceux que nous pouvons rencontrer sur notre globe terraqué. On a pourtant voulu reconnaître quelques-uns de nos contemporains, et des plus célèbres, parmi les personnages de Giraudoux. Des traits de ressemblance indéniables ne suffisent pas à justifier tout à fait ces hypothèses. Sans doute l'auteur a songé, certain jour, à Poincaré, à M. Berthelot, mais ces hommes illustres ont été par ses soins si fortement transposés qu'ils n'auraient pu se reconnaître entièrement dans ces « portraits », sans excès d'orgueil ou d'humilité. Les humains, dans les livres de Giraudoux, n'ont pas leur densité réelle. Ils sont stylisés, tirés vers le personnage-type. Il faut penser ici à La Bruyère, à ses portraits, à son distrait qui est un pur distrait, un distrait pour mythes. Il y a des romans entiers de Giraudoux, *Juliette au pays des hommes* par exemple, qui sont des galeries de personnages purs. Auprès du collectionneur modèle et de l'écrivain « absolu », un vaniteux s'y enorgueillit d'avoir porté son péché à une perfection que les hommes n'avaient jamais atteinte, malgré leurs efforts.

On rencontre aussi, il est vrai, dans ce monde aimable, quelques jeunes gens de nature plus complexe, charmants et indifférents, don Juans de *l'École des indifférents*, amants jeunes et beaux, parfaits secrétaires généraux de ministère. C'est dans ces enveloppes privilégiées que se glisse, sans se laisser d'ailleurs entraîner à de bien précises confessions, l'auteur lui-même.

Quant aux femmes, leur grand nombre nous charme sans nous abuser. Il y a cent femmes dans l'œuvre de Giraudoux, mais il n'y en a qu'une, une femme idéale, la Béatrice de l'auteur[1]. Béatrice transportée dans la vie conjugale, et sollicitée de satisfaire à certaines conditions : être silencieuse, savoir

1. Cette ressemblance des femmes peintes par Giraudoux ne tient pas seulement à ce qu'elles reflètent un même idéal. Pour l'expliquer il faut peut-être se reporter à cette phrase : « *Il me semblait que les femmes forment sur le monde une masse qui se confond, respirant à la même cadence, tandis que les hommes vivent isolés, solitaires...* »

entrer dans la vie de l'homme sans vain apparat, sans y être sollicitée ni contrainte, en se contentant de venir se placer près de lui, de marcher à ses côtés en souriant; imiter Stephy et Églantine : ne pas parler de son passé, de sa famille; obéir, *ne jamais faire deux fois le même geste, consentir à se priver d'amour pendant des mois entiers, à rester vierge dans les outrages, à ne jamais confier une de ses pensées, à ne pas concevoir, à ne pas vieillir*, à boire d'un trait les verres qu'on lui tend sans demander le nom des boissons; à être soumise, à ne pas rechercher le bonheur, mais à l'attendre sans se plaindre; à être souterraine et éloignée d'elle-même, à être parfaite et, dans sa perfection, convaincue qu'un jour ses qualités mêmes lasseront l'homme qui est né libre et la quittera à jamais pour avoir le droit de regarder seul les paysages. Les femmes de Giraudoux sont des esclaves.

Quelques-unes pourtant, qui sont les narratrices des livres où elles figurent, s'éloignent de ce type. Ainsi Suzanne, celle qui est perdue dans le Pacifique. La subtilité de ses raisonnements ne doit nous laisser aucun doute, nous pouvons la rapprocher des jeunes indifférents : cette femme-là, c'est Giraudoux, qui, las de ses incarnations masculines, s'est offert la distraction de quelques mois d'hermaphrodisme. Il est de tous les écrivains contemporains celui qui peut avec le plus d'aisance changer de sexe.

Les personnages féminins de Giraudoux sont généralement des jeunes filles. La liste de celles qui figurent dans son œuvre serait longue. Parfois elles se rassemblent par dizaines comme pour une procession. Ce n'est que pour permettre une tirade qui célèbre leur beauté collective. Giraudoux a écrit sur elles les plus ravissantes pages qu'on puisse imaginer : voyez *Provinciales*, voyez *Intermezzo*[1]. Nous en lirons d'autres

1. « Assises dans les prairies, leur ombrelle ouverte, mais à côté d'elles accoudées aux barrières des passages à niveau et souhaitant la bienvenue au voyageur par un geste d'adieu, ou sous leur lampe derrière la fenêtre, avec une ombre pour la rue et une pour la chambre, égales aux fleurs en été, égales en hiver à la pensée qu'on a des fleurs, elles se disposent si habilement parmi la foule des hommes, la généreuse dans la famille des avares, l'indomptable parmi des parents aveulis, que les divinités du monde les prennent, non pour l'humanité dans son enfance, mais pour la suprême floraison, pour l'aboutissement de cette race ont les vrais produits sont les vieillards » (*Intermezzo*).

encore, sans doute. Giraudoux ne semble pas, en revenant sur un sujet, épuiser sa veine. Au contraire : sa virtuosité renouvelle sa virtuosité.

Giraudoux aime les jeunes filles, comme il aime la jeunesse : tout ce qui commence, tout ce qui est symbole joyeux de la vie : le matin, le printemps. Il les aime, parce qu'elles ignorent leur nature, parce qu'elles accueillent tous les espoirs, parce qu'elles attendent la perfection, la grandeur : tout ce que l'homme inconnu doit leur apporter. Leur puissance de rêve est si forte que pour elles les parois de la réalité sont transparentes. L'homme qu'elles aimeront saura d'ailleurs les leur rendre opaques. Elles perdront, en se donnant, cette puissance de création poétique qui faisait d'elles l'ornement naturel du monde féerique de Giraudoux. Elles seront rejetées violemment dans leur nature physique.

L'homme qui exécute ce tour de force n'en tire pas toujours une immense satisfaction. Quand il s'approche d'une femme, *elle n'est plus que l'ombre de celle qu'il désirait connaître.* Si par impossible il est heureux auprès d'elle, son bonheur lui pèse comme une chaîne. La pensée de la femme est toujours plus agréable que la femme elle-même. Pouvoir rêver d'amour, avoir la faculté de « cristalliser » autour d'une image féminine, parfait, à condition de se tenir loin de l'aimée. Si on l'approche, la méthode ne vaut plus rien. Magnifier la pensée d'une femme qui est entrée réellement dans votre vie, c'est la tromper; c'est placer en tiers dans le couple un mirage[1]. Sous toutes les pages brillantes que Giraudoux a consacrées aux femmes, à l'amour, coule un filet d'amertume, qu'il appartient à une prostituée de faire surgir un instant en plein jour : « Frère, l'amour n'est pas drôle! » dit-elle.

***

Un voile de pudeur est étendu sur tout l'univers de Giraudoux. Pudeur de sentiment, horreur de la confession larmoyante. Pudeur en amitié : confidences interdites. Pudeur devant l'acte sexuel à une grande distance duquel le récit, fût-ce par le moyen de mystérieux silences, est presque tou-

1. C'est un des sujets du *Combat avec l'Ange.*

jours maintenu. Mais, si l'on en parle peu, on y pense. On rêve officiellement d'*un monde*, où l'accouplement serait *inconnu ou inutile*, où *les rapports entre les êtres* ne seraient que *des flexions, des consentements, des transparences*, où l'on serait débarrassé de cette pression exercée par la présence humaine à laquelle une Suzanne est si sensible, qu'elle s'évanouit, quand, après six ans de solitude, un être s'approche d'elle à dix pas.

Mais derrière ces brouillards candides, on devine dissimulés quelques êtres moins éthérés... et plus entreprenants. Ils paraissent parfois, au milieu de ces décors blancs, et l'on s'étonne tout à coup de voir, dans la réconfortante liberté d'une tragédie, une lame briller. Le meurtre, ni la violence ne paraissent leur coûter le moindre effort. Et ils trouvent aussi pour dépeindre les joies d'une cruelle ardeur qu'ils se promettent de tirer de la femme, des expressions d'une pertinence admirable qui fait rêver. C'est à se demander si tous les autres héros de cet univers quasi virginal ne se maintiennent pas dans les zones de la pureté, par peur de déchaîner leur propre violence.

***

Un des attraits de la jeune fille, c'est qu'elle est libre. C'est précisément le seul titre de noblesse qui soit valable dans l'univers de Giraudoux. Lui-même est merveilleusement libre. Il l'est, comme écrivain, vis-à-vis de son sujet par les prémisses duquel il ne se croit pas engagé. Il l'est — et tous ses personnages avec lui — vis-à-vis de la réalité.

S'il s'agit du passé, des données écrites de l'histoire, de la légende, de la géographie, Giraudoux se reconnaît dans un état d'indépendance absolue. Rien ne lui fait horreur comme la répétition, le mécanisme. Avec lui les départements changent de chef-lieu, les races animales de caractères, les îles d'Océan. Dans un univers de féerie il serait exaspérant de trouver toujours Athènes dans l'Attique. Qu'Athènes change! Giraudoux y met de l'espièglerie. Et une fantaisie assez juste pour qu'on ne songe pas d'ordinaire à protester. Il fait parler Bismarck, Toulet; il réorganise les nuits de Verlaine. Ce n'est

pas le chancelier de fer tel que les mémoires le peignent, mais c'est lui encore. C'est là le secret de qualité de quelques-unes de ses inventions qu'elles sont d'apparence absurde et de substance vraie. C'est de l'espièglerie au delà et non en deçà de la connaissance.

Il arrive pourtant qu'en taquinant, à son exemple, la vérité « des livres », tels personnages de Giraudoux s'engagent dans des jeux bien bizarres : un curieux refait l'Histoire pour vérifier la liberté des personnages célèbres; un autre loge toutes les grandes injustices aux États-Unis, crucifiant Jésus à New-York, empoisonnant Socrate à Chicago; un fantaisiste transforme tous les hommes illustres en champions de sports. On ne rattrapait pas Louis XVI à Varennes s'il eût excellé à la course à pied... Il y a quelque puérilité, parfois, dans l'esprit de ces hommes libres.

On apprécie davantage l'indépendance dont ils jouissent en face du présent : il n'y a pas, pour eux, de question d'argent. Qu'on soit riche ou pauvre, cela ne change pas, du reste, les vrais problèmes humains. Les questions de métier n'ont pas davantage d'importance. Les professions demeurent presque toujours vagues, nous ne rencontrons que rentiers, collectionneurs ou fonctionnaires. Beaucoup de fonctionnaires. Le fonctionnaire a du loisir. Avec un titre amusant, il prend place tout de suite dans le monde féerique : il est *l'Inspecteur, l'Agent voyer, le Contrôleur des poids et mesures.*

Que seraient tous ces avantages, si ces mâles heureux n'étaient libres vis-à-vis des femmes? Ils le sont ou se préoccupent passionnément (c'est leur seule vraie passion) de l'être. Jeunes, ils flirtent avec les jeunes filles, bien décidés, même si le jeu va très loin, à ne pas s'engager. De l'une à l'autre, ils passent sans arrêt, avec un petit regret parfois de perdre ainsi leur place. Mais ils seraient bien plus désolés encore si leur place était gardée. Ils jouent perpétuellement avec le mot amitié, qui donne bien des facilités. Ils sont tendres et égoïstes. Une femme qui les presse de prendre une attitude nette, de prononcer un mot décisif les met au supplice. Leur regard s'attache avec désespoir aux arbres, aux clochers. « Là-bas sur l'horizon, — songent-ils, — on n'est pas contraint de

choisir. » Choisir, c'est se lier... S'ils se marient cependant, ils sont aussitôt tentés de fuir le bonheur partagé, comme une catastrophe. Jérôme Bardini quitte une femme parfaite et qu'il aime; il rencontre sur un autre continent une jeune fille non moins parfaite qui l'émeut tout autant. Son désir de fuir renaît aussitôt. Il ne peut supporter la présence que d'un petit garçon aussi indépendant que lui.

En face des chocs moraux, d'un malheur, d'une mort, ces êtres privilégiés — triomphe de la liberté — restent maîtres d'eux-mêmes. C'est qu'ils sont par essence mobiles, comme l'auteur lui-même qui, s'il décrit un vaste paysage, court d'un bout de l'horizon à l'autre, picore des formes, des couleurs, juxtapose de petites touches. La vraie douleur, c'est l'immobilité, l'hallucination sur la cause de la douleur. Je pense à mon ami mort. Je ne pense qu'à lui. Voilà précisément ce que ne peut pas faire un personnage de Giraudoux. Mille associations d'idées le sollicitent, le long desquelles il s'élance. Son esprit fuit, se réfugie dans la vitesse comme dans une consolation. Du monde des objets l'homme passe sciemment à celui des représentations. Il y a là l'esquisse d'un traitement spirituel, visant, tout simplement, à transformer le monde. Il va de soi qu'il n'est pas à la portée de tous. Pour commencer par le commencement, il faudrait parler de la médication par la métaphore.

***

C'est tout un système d'évasion. L'évasion hors du réel dans le monde intérieur. On ne connaît au reste (nos ressources sont bien limitées) que deux sortes d'évasions. L'autre, c'est l'évasion dans l'espace : le voyage, le dépaysement. Il est amusant de penser que Giraudoux et Morand ont travaillé en face l'un de l'autre, quelque temps, dans un même bureau aux Affaires étrangères. Écrivains réunis par une administration qui a le goût des allégories, l'un d'eux s'enfuit dans un monde à trois dimensions, prend le train, le bateau ou l'avion. L'autre, Giraudoux, a la coquetterie d'ajouter une dimension au monde où il se réfugie : le temps. La machine dont il use pour ce genre de voyages, c'est la métaphore. Véhicule

des plus sûrs auquel on s'étonne que Wells n'ait pas songé pour ses deux explorateurs qui se promenaient à travers les siècles.

Tous les poètes usent de métaphores. C'est l'alphabet de la poésie. Mais on se sert, d'ordinaire, des lettres que les autres ont inventées. Giraudoux se refuse à cette servile commodité : il invente ses images lui-même inlassablement, et ses inventions sont exquises[1]. Nous leur devons d'être maintenus constamment dans un monde poétique. C'est une création perpétuelle, où la volonté de faire du nouveau n'est pour rien. Giraudoux n'a aucune coquetterie, hors celle d'écrire pour lui-même. Il obéit seulement à une inclination naturelle de son esprit, qu'il a indiquée d'un trait de plume, au passage, dans l'*École des indifférents*. « *De grandes ressemblances balafrent le monde et marquent ici et là leur lumière. Elles rapprochent, elles assortissent ce qui est petit et ce qui est immense. D'elles seules peut naître toute nostalgie, tout esprit, toute émotion. Poète, je dois l'être, elles seules me frappent.* »

L'expression littéraire de ces ressemblances, on voit bien que ce sont précisément les métaphores. Il y a en elles, ou plutôt dans le mouvement intellectuel qui les fait naître une vertu libératrice. Elles annulent ou atténuent la valeur du présent. Si je compare spontanément un fleuve à une anguille, le fleuve qui est sous mes yeux n'est plus seulement un fleuve, il est aussi une anguille. Elle peut se retourner, montrer son ventre. Giraudoux, en employant la métaphore, se détache du réel. Il écrit : *L'agent voyer et le père Binoche suivaient la route nationale, oubliant qu'ils marchaient, ainsi qu'un bateau suit le fil d'un fleuve.* Le fleuve remplace la route; métaphore : mais elle n'est qu'un point de départ. Giraudoux ne va pas abandonner sa comparaison. Grâce à elle nous allons secouer déci-

1. Voici prises au hasard, dans la riche série, deux métaphores de Giraudoux. *A mesure que j'approchais* (Suzanne va voir une épave) *j'étais moi-même entourée et drapée d'un voile d'oiseaux excités, je devenais une créature géante, aérée, avec au centre un petit corps de femme. — Cette vigne vierge qui n'a pas de raisin, parce que le vin éclata avant l'automne dans ses feuilles pourpres.* (Le « parce que » ne doit pas tromper : c'est bien là une métaphore.) Il est des mots : *la lune, les yeux*, sur quoi l'invention de Giraudoux est intarissable. La lune est un œuf qui lance un jet d'eau, un cachet sans initiales, elle tourne comme un ventilateur. Les prunelles oscillent comme des niveaux; ce sont de pauvres bouées; les couleurs s'y collent, on les secoue en vain pour les en détacher, etc...

dément la poussière des chemins. L'agent voyer et le père Binoche *ralentissent d'eux-mêmes aux villages, comme dans une écluse.* Les deux promeneurs, par la seule vertu de la métaphore, ont trouvé moyen de changer de mode de locomotion : ils naviguent réellement sur les routes.

Cet exemple entre des centaines. Parfois le changement de plan s'accomplit en une ligne. « *Au bout des avenues le château s'ouvrait avec ses doubles ailes comme un éventail, claquait, se fermait.* » Parfois la substitution s'opère sur des séries de grands modèles. Ainsi Giraudoux découvre entre un garde-barrière esthonien et un Dubardeau, ministre de la République française, entre une jeune fille et une biche *certaines* ressemblances. Pendant trois pages, quatre pages, il va substituer la bête à la jeune fille, le garde-barrière au ministre. Il joue avec leurs caractères communs. Partant d'une similitude partielle, il cherche à atteindre une identité presque complète. Les deux êtres sont sur le point de se confondre et aussi de se délivrer de leur moi. Dans ce long jeu métaphorique, la personnalité s'annihile... Mais laborieusement; et, la substitution n'est pas admise par le lecteur sans quelque volonté de complaisance. Il n'a plus le sentiment d'assister à un jeu spontané, mais à la brillante et méthodique utilisation d'une impression fugitive.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de métaphores rapidement indiquées ou d'images plus minutieusement confrontées, on voit bien que ces figures éloignent du réel présent, non pas seulement dans l'espace, mais surtout dans le temps, car l'être ou l'objet absents vers quoi l'esprit de l'auteur est rejeté, par ses associations d'idées, appartiennent pour lui *au passé.* Toute image livrée par le présent est immédiatement trempée par Giraudoux dans un bain de souvenirs actif.

***

Aussi étrange que cela puisse paraître, au premier abord, on démêle dans l'œuvre de Giraudoux maintes manifestations poétiques d'un certain esprit scientifique. Beaucoup de lecteurs, dont la formation scolaire a été plutôt mathématique,

éprouvent du reste en lisant Giraudoux un plaisir que la littérature aussi nettement *littéraire* ne leur prodigue pas d'ordinaire. C'est qu'ils se trouvent en présence d'une série d'exercices avec lesquels ils sont familiers.

Remplacer la route par le fleuve, admettre la validité de cette hypothèse, c'est inscrire une égalité : route = fleuve. Entendu que sa valeur est exclusivement poétique, mais on se sert d'elle comme d'un signe, on la fait entrer dans un jeu d'équations, dans un exercice d'algèbre fantaisiste, à l'issue duquel : villages = écluses.

Giraudoux, qui, en face de la réalité, effleure, en présence d'une hypothèse insiste. Il la développe avec une rigueur d'esprit presque mathématique, s'amuse à la pousser logiquement jusqu'à l'absurde. C'est là le point lourd de son univers léger. Nous l'avons vu raffiner longuement sur l'hypothèse : le ministre Dubardeau = Touglas, le garde-barrière. Une autre poussée de fantaisie logique et quasi mathématicienne conduit le banquier Moïse à faire baisser en bourse les *Phosphates de Gafsa*. Il n'y aurait pas songé si la tombe de sa défunte épouse avait occupé dans le cimetière une autre situation. Entre la topographie de la nécropole et les diagrammes de la compagnie des agents de change, Giraudoux a cherché avec une ingénieuse insistance les termes intermédiaires.

A voir le raisonnement s'écarter lentement de la réalité, Giraudoux éprouve ce plaisir qu'ont connu dans le monde grec les rhéteurs. Leurs jeux qui ourlent la science d'un liséré d'incertitude lui sont familiers. Il rappelle volontiers que la flèche en dépit de sa vitesse ne peut rejoindre Achille, ou encore que la tortue ne saurait être rattrapée par le lièvre. La captieuse puissance du syllogisme l'émerveille et c'est par des syllogismes justement que le Jupiter de son premier Amphitryon tentait de démontrer à ce mari célèbre pourquoi il devait de son plein gré lui livrer Alcmène.

De la métaphore, dont Giraudoux fait un si fécond usage, à la loi scientifique, il faut songer aussi qu'il n'y a pas de différence de nature. Une loi n'est, d'un certain point de vue, qu'une série de métaphores vérifiée, puisqu'une métaphore indique un élément abstrait commun à deux phénomènes différents. Un poète qui invente une métaphore pressent peut-

être confusément une loi qui ne sera connue scientifiquement qu'un siècle plus tard. On entend bien que toutes les comparaisons n'ouvrent pas la voie à d'aussi glorieux chemins. Sinon tous les poètes pourraient se porter candidats à l'Académie des Sciences. Mais c'est un fait qu'en lisant Giraudoux on rencontre souvent de ces images qui vous arrêtent un instant, faisant naître vaguement l'impression qu'au-dessous d'elle une vérité inconnue s'abrite — une vérité que l'auteur ne saurait pas toujours du reste formuler nettement, — mais vers laquelle sa fantaisie, maintenue à distance, se dirige comme vers une nappe d'eau la baguette tenue entre les mains du sourcier.

***

Siegfried et le Limousin m'a demandé vingt-sept jours, disait naguère M. Giraudoux à un journaliste, *je prends une feuille blanche et je commence à écrire, les personnages naissent au fur et à mesure; au bout de cinq ou six pages j'y vois clair.* Dans une autre interview il fait allusion à la possibilité de composer un livre en partant d'un seul mot lancé au hasard sur une page blanche. On sait que dans de pareils entretiens on force parfois un peu la pensée de ceux qui sont consultés. Mais ici il ne semble pas y avoir de doute : Giraudoux ne se fixe pas avant de composer un roman, un cadre de composition auquel il se tient. Il n'est en rien semblable au sculpteur qui, modelant un coin de tunique, s'inquiète avant tout de subordonner l'exécution de ce détail à une impression d'ensemble.

Son œuvre naît en grande partie, au moment même où elle est écrite, d'associations d'idées, de rencontres d'images, de mots. Ses livres paraissent se faire, dans un joyeux et charmant élan, *devant nous.* Les épisodes qui les composent ne semblent pas avoir été prévus, depuis longtemps, comme nécessaires. Un hasard a fait glisser le récit à droite plutôt qu'à gauche. Jusqu'au dernier instant l'auteur a gardé sa liberté. Et même quand il a choisi un chemin, il conserve le souvenir des autres routes qu'il aurait pu suivre. Des chapitres parallèles à ceux qu'il compose se forment dans son esprit. L'idée

des éventualités possibles l'emporte toujours en lui sur celle du destin nécessaire. Dans le traitement des détails, on trouve encore une trace de cette disposition : c'est la fréquente apparition de cette tournure. *Ce n'est pas... ce n'est pas... c'est...*, rappel du choix qui s'offrait avant que la carte à jouer fût choisie.

Si l'on admettait même que Giraudoux, dans les grandes lignes, mène ses personnages là où dès le début il avait l'intention de les conduire, on ne concevrait pas pour cela des idées bien différentes sur sa composition. Ce qu'on appelle l'intrigue n'a pas ici en effet grande importance. Elle n'est pour l'auteur qu'un jalonnage ennuyeux. Il préfère l'école buissonnière et sait nous en faire goûter le charme. Au-dessus du petit ruisseau que représente le sujet, une végétation délicate et luxuriante s'élance vers le ciel et bientôt on ne voit même plus l'eau qui se glisse sous ce tunnel végétal.

Ces plantes, ces fleurs, ce sont les couplets, les digressions. On ne compte pas les couplets qui sont insérés dans les romans de Giraudoux. Un mot suffit pour que son allégresse poétique s'épanouisse : et ce sont aussitôt des couplets sur les oreilles, sur les chapeaux, sur les baisers, sur les rivières, sur les feuilles qui tombent. Son inspiration cristallise naturellement en « morceaux » en pièces improvisées qui, comme des taches de soleil, vont éclairer un coin de la vie. Le goût de la virtuosité renforce son élan. Et il s'amuse d'avance à l'idée de composer une page difficile. De loin on devine son sourire, il se cale, prend la harpe et le voici soudain qui improvise de fausses lettres de Henri Heine, un discours de ministre, un faux poème d'Apollon. Au reste nulle complaisance pour lui-même, et soudain d'un trait espiègle il atteste qu'il ne se prend pas au sérieux.

Ses descriptions mêmes se composent en couplets. Il y apparaît plus soucieux de dessiner de grandes lignes de constructions musicales, que de faire surgir dans leur réalité des spectacles précis. Jamais ses descriptions n'ont cet aspect « encadré » des peintures classiques, où un trait bien net limite le paysage, où une vitre sépare à jamais écrivain et modèle. Loin de chercher à peindre objectivement, il détruit ou refait en lui-même ce qu'il regarde. Entre toutes ses descriptions de

printemps, — et Dieu sait s'il a décrit des printemps : de Paris, de Bellac, de Papouasie, de New-York! — il n'en est pas une qui soit vraiment une peinture. Ce sont des dialogues avec le printemps, émaillés de rappels, de souvenirs, de monologues intérieurs sur le printemps, des allégories du printemps. Du spectacle au spectateur, il y a un mouvement de va-et-vient, accéléré par l'écriture, qui, chez Giraudoux, n'est pas un moyen, mais un élément stimulant, une vitamine.

Il suffit de feuilleter n'importe lequel de ses romans pour s'en convaincre. Ce sont des rencontres de plume qui déterminent la marche même du récit. Un geste fait naître une page, où s'inscrit un mot soudain flamboyant sur quoi le roman va rebondir. Églantine entre, le matin, dans la chambre de Moïse. Celui-ci feint de dormir, écoute la jeune fille. Petits bruits qui attestent la présence d'Églantine. *Bruits*, c'est sur les bruits naissant dans une chambre que le récit va s'infléchir, s'éloignant d'Églantine dans la direction d'un sultan qui, pour *entendre* sa richesse, faisait danser des femmes nues, après les avoir couvertes des bracelets, des colliers tirés de son trésor.

Le maître d'école de Giraudoux enfant n'avait pas de *voix*. Voilà le mot qui, dans *Simon*, va faire éclore un intermède de trois pages. N'ayant pas de voix, ce pédagogue a dû être refusé aux oraux de ses examens. Mais il peut s'offrir une revanche grâce à ses élèves : il les prépare à vingt-cinq oraux de fantaisie, qui nous sont décrits complaisamment, depuis l'oral de la surveillance des hospices de Lyon jusqu'à l'oral des pointeurs des établissements de l'Inde.

On comprend que dans ces conditions l'œuvre de Giraudoux puisse aisément se morceler en une série de pages détachables. C'est une mine inépuisable de brillants morceaux choisis. Lui-même retranche parfois de ses livres des chapitres qu'il met en réserve. *La France sentimentale* est formée de pages soustraites à *Bella*, à *Bardini*, à *Simon le pathétique*. Il aurait pu, à la rigueur, en retirer un nombre plus grand encore. Tout ce qu'il glisse dans un livre est délicieux, rien n'est nécessaire, et nous n'éprouvons pas moins de plaisir à regarder la même broderie dans l'île de Suzanne que dans le château de Fontranges.

Dans ce mouvement créateur né de l'écriture même, les oppositions, les antithèses tiennent le rôle important qui leur revient nécessairement dans toutes les associations d'idées. On leur doit même la naissance de personnages. Ce sont les Rebendart austères et travailleurs qui font naître les Rebendart noceurs, les Fontranges cruels qui appellent les Fontranges sensibles. Semblables à ces héros jumelés, maintes phrases, maints couplets se répondent : l'écrivain est de culture trop classique pour qu'une strophe n'appelle pas en lui l'antistrophe; une ode, l'épode; son monde est peuplé d'échos. On perçoit parfois, à le lire, une sorte d'ample respiration, au rythme de laquelle la création littéraire s'organise. Dans leur mouvement, les pensées de Giraudoux obéissent souvent à des suggestions musicales.

***

Une nuance de fantaisie comique colore toute l'œuvre de Giraudoux. La plupart des situations y sont tirées du côté du burlesque : mais cela rentre si bien dans le cadre de ce monde recréé et féerique que le lecteur s'en avise à peine. Il ne s'arrête pas autrement au curieux état de cette Églantine, femme de chambre poétique, fille vierge et entretenue, ni aux combinaisons de Stephy se fabriquant une fausse famille par déférence pour son amant. Pour que notre attention soit alertée, il faut que la note soit plus franchement appuyée, que le récit tourne en blague, la plaisanterie en canular d'École normale. L'accident n'est pas rare et nous laisse parfois un peu perplexes sur la valeur de l'invention, soit qu'Indiana pique à la morphine le veau et le fils du fermier, soit que Maléna converse familièrement avec Dieu au champ de courses de Chantilly.

Ce qui incline plus franchement le lecteur de Giraudoux vers un sourire tenu, c'est l'imprévu de ces métaphores, de ces spirituels rapprochements d'idées le long desquels court son récit. Il y a dans *Elpénor* une série de trouvailles irrésistibles, au premier rang desquelles se place l'aventure du Cyclope éprouvant le mal de mer, parce que, pour la première fois de sa vie, il entend réciter des vers. « *Quel est ce langage élastique*

et trompeur, crie-t-il, *qui me donne l'impression de rouler sur la crête des vagues, puis d'enfoncer et qui me chavire?...* »

D'un esprit naturellement raffiné et en somme précieux — c'est après tout une tradition littéraire française à laquelle nous devons des œuvres de premier ordre — l'écrivain en arrive assez vite aux concetti, débités, il est vrai, avec un sourire de scepticisme.

D'une école de fillettes, un coup de vent ramène des pages de cahier déchirées, copies, narrations. *Première bourrasque d'automne*, écrit Giraudoux, *qui détache ainsi de chaque fillette de l'été un petit sentiment gonflé et emphathique.* Juliette croisée sur la route par des automobilistes, sent les conducteurs invisibles *l'effleurer et comme au manège arriver à prendre sur elle-même elle ne savait quelles bagues, manquées complètement par cette Berliet trop lente, par cette Amilcar mal tenue, bagues qui ne pouvaient être arrachées d'elle que par l'extrême luxe et l'extrême vitesse.*

Ce sont là les plus fines pointes — elles ne sont pas toutes de cette qualité — de ce système de substitutions auquel nous sommes toujours ramenés. Par ailleurs de mots à pensées naît incessamment une sorte de badinage qui tourne parfois au pur calembour, au coq-à-l'âne (*Pâris vaut bien une messe*; en construisant deux foyers, les cuisiniers paraissent faire une ellipse plutôt que de la cuisine, etc.) — ou bien oriente les réflexions de l'auteur vers le trait, dessiné simplement pour l'effet, vers le haï-kaï. Un petit volume de Giraudoux, *Sports*, est presque exclusivement composé de maximes de ce genre : « *Starter : on n'a encore trouvé que le revolver pour faire partir le projectile humain à sa plus grande vitesse.* »

***

Si le jeu des substitutions pouvait être joué avec une alacrité parfaite, chaque image douloureuse venant se confondre dans la masse de nos souvenirs, l'homme échapperait à toute souffrance. Nous ne pouvons réussir, d'ordinaire, ce nettoyage par la richesse, bien que tous nos réflexes intellectuels nous y convient : une pensée affligeante prend en effet

une valeur hallucinatoire, et installés que nous sommes entre deux réservoirs, un de joie, un de tristesse, entre lesquels la plupart d'entre nous doivent à chaque instant faire un choix *exclusif* et provisoire, nous optons soudain pour le robinet de mélancolie.

Si Giraudoux peut, dans une certaine mesure, s'évader, si nous ne le voyons pas s'assombrir en face des deuils qui frappent ses personnages, c'est qu'échappant à nos sinistres cyclothymies, il bénéficie d'une merveilleuse égalité d'humeur. Il ne nous montre point alternativement, comme nous faisons à l'ordinaire en pauvres petits dieux Janus que nous sommes, un visage de joie, un de tristesse. Les deux réservoirs, pour lui, se vident sans cesse, mais leur débit est bien différent : quelques gouttes de tristesse, pour des litres de joie, et quoi qu'il arrive les proportions du mélange varient peu.

C'est là le régime sous lequel vivent les indifférents — et dans une certaine mesure précisément, semble-t-il, Giraudoux lui-même. C'est à l'Indifférent de Watteau, s'il faut placer dans une étude critique une comparaison picturale, que beaucoup de ses jeunes gens nous fait songer. Les êtres auprès de qui ils vivent ne font que donner le départ à des courses d'images intérieures. Ils fournissent des prétextes pour recréer le monde. Aucune société ne rompt tout à fait la barrière de solitude qui les entoure. A la rigueur, ils peuvent se passer de toute voix humaine et poursuivre leurs jeux intellectuels dans un isolement absolu. C'est le destin de Suzanne, expression la plus parfaite du système, le destin de Suzanne qui, dans son île, ne chante pas en vain :

> Veux-tu découvrir le monde
> Ferme tes yeux Rosemonde.

Les personnages de Giraudoux sont caressants, polis et insensibles. Au début du *Combat avec l'Ange*, un homme, quittant une femme qui l'aime, conserve un sourire immobile qui a quelque chose de divin.

C'est aux dieux de l'antiquité que l'on songe. Tout l'œuvre de Giraudoux est d'avant l'ère chrétienne. La pitié, ce remords pour autrui, comme il dit, ne vient ternir dans ses livres, aucun visage. Les dieux de l'Olympe grec ne se laissaient pas

émouvoir par les catastrophes. Rien ne troublait leurs masques fermés. Et les hommes au-dessous d'eux, ignorant le sentiment d'être solidaires d'un péché originel qu'ils n'ont pas personnellement commis, respiraient plus à l'aise. Les hommes de Giraudoux sont semblables à ceux-là.

S'il pense aux Dieux, Giraudoux songe surtout aux terreurs qu'ils ont fait planer sur les hommes, à la menace qu'ils représentent pour notre liberté. Libre, il aime les lieux de l'univers que la crainte des Dieux n'écrase pas, la tente d'Holopherne, les coins du désert antérieurs à la mésaventure d'Adam. Le plus beau mot est pour lui le mot : *humain*. La plus noble attitude de ne pas grandir un être, une notion, de la voir à sa mesure, de ne jamais sombrer dans « l'horreur du sentiment ». Il voudrait aborder la mort elle-même sans peur, sans se laisser troubler par des imaginations vaines. Il ne faut pas grandir la mort, mettre du mystère au delà de son mystère.

Elle n'est ni tentante, ni terrible. La jeune fille d'*Intermezzo* se laisse sans crainte pousser vers elle. Siegfried, sur le point de mourir, décrit sans s'émouvoir les perspectives infinies qu'il découvre du seuil même de l'Erèbe[1]. Tous les Dubardeau, modèles parfaits d'une humanité rêvée, ont atteint l'idéal stoïcien d'*ataraxie*. C'est l'absence de passion, l'aversion pour tout entraînement sentimental ou mystique. Le seul phénomène divin dont ils reconnaissent l'existence, c'est leur propre nécessité intérieure, leur destin, ce réseau indestructible d'inclinations, de désirs qui marquent toute notre vie.

***

La science s'est confondue jadis avec la connaissance des concepts. *Idées et mots*, ce sont là deux termes autour desquels philosophie et science ont longtemps gravité et pour lesquels conceptualistes, nominalistes et réalistes se sont consciencieusement étripés. Ce sont là menues batailles — dont la fameuse querelle des universaux est un épisode — auxquelles on doit songer parfois en lisant Giraudoux. A n'en pas douter, il y a pensé lui-même assez souvent et sans trop d'ironie.

1. Troisième acte de *Siegfried*, texte nouveau publié récemment chez Grasset.

Et le fait est qu'il a... ou que ses personnages ont, sur la valeur et la puissance créatrice des mots, des idées que les rhéteurs « réalistes » n'eussent pas désavoués.

Leur premier souci est d'en bien fixer le sens. Jusque sur la scène les personnages de Giraudoux ont sur la valeur des mots des discussions serrées qui rappellent les réunions académiques — séances du dictionnaire. Il est vrai que les mots méritent souvent d'être regardés de près. Vêtements trop portés, ils sont déformés, usés, trop grands pour ce qu'ils contiennent. On a fini par mettre dans le mot *mort* une survie, dans *fidélité* des infidélités, dans *silence* du bruit. Pour resserrer le mot sur sa forme primitive Giraudoux, lui, invente un superlatif : *mort de la mort, silence des silences.* Quant aux adjectifs, ils sont portés à leur plus haute chaleur par le redoublement : *la mer bleu-bleu,* mais c'est un exercice dont il n'abuse pas. Il n'aime pas les adjectifs.

Réajuster les mots, c'est quelque chose, en créer c'est bien mieux — car — et c'est ici que nous devons songer aux liens qui, d'après certains, unissent mots et concepts — fabriquer un mot, c'est créer une réalité. Celui qui trouve un mot pour une nuance jusqu'à lui innommée invente une couleur. On peut même donner la vie à des êtres : c'est un jeu auquel, sans rien perdre de leur virginité, les jeunes filles de Giraudoux sont expertes. Les voici par exemple qui rassemblent en une série abstraite tous les incidents étranges surgis dans une maison et, pour les expliquer, imaginent un être mystérieux qui les provoque : c'est pour l'une *le Maire,* pour l'autre *l'Architecte,* pour une troisième *le Contrôleur.* Si elles remarquent chez une amie deux tendances différentes, elles dédoublent aussitôt sa personnalité distinguant par exemple en Juliette Lartigue : Juliette la pure, Lartigue la sensuelle.

Les mots tendent naturellement, pour Giraudoux, à prendre une existence allégorique — tout comme ses personnages eux-mêmes qui, sous les noms d'Orgalesse ou de Bardini, sont *la Curiosité* ou *la Liberté.* — Ou bien ils se transforment en instruments magiques. On composerait une liste assez ahurissante des mots tabous devant lesquels les personnages de Giraudoux s'inclinent. Pour l'un *acacia* symbolise les désirs. Pour l'autre toute la tristesse du monde est enfermée dans *Lima,*

dans *armoire à glace*. Chacun recompose ainsi des fragments de vocabulaire. Suzanne, elle, le refait tout entier. Elle a du temps devant elle dans son île. La croyance aux mots-Sésame s'épanouit dans les cervelles : certains lancent un mot sur l'horizon avec l'espoir qu'il va forcer le coffre-fort du mystère. Un autre est convaincu que toutes les femmes se donnent, quand on prononce devant elle un certain mot, différent pour chacune d'elle, hélas... Un dernier, le moins gai, cherche le mot qui pourrait ouvrir les portes de la mort.

***

Au travers d'un brillant écran de jeunes filles-fées, d'oiseaux de paradis, d'épouses-esclaves, maintenue à distance du lecteur par des épaisseurs de rayons, de jeux, de fugues, la vie de Giraudoux, en ses grandes lignes, se devine dans son œuvre. C'est d'abord l'enfance dans le Bourbonnais, le Limousin : Pellevoisin et ce petit Serilly où naquirent Charles-Louis-Philippe et Marcellin Desboutins, terre déjà de pèlerinages, où M. André Gide se rendit, en un temps où la propagande bolcheviste n'absorbait pas le meilleur de ses soins.

France du milieu, tout épanouie autour de cette borne, chère à Giraudoux, qui marque le centre géométrique de notre pays. Bellac, terre de mesure, de tanneries, de sagesse — dont Giraudoux fait un royaume de féerie. La Province qu'il dépeint n'a pas d'équivalent dans la littérature d'aujourd'hui. Terre attrayante qui fait penser aux kermesses d'opérettes et aux ballets rustiques. Le paysage est brossé comme un décor de théâtre : le pré *se gondole, mal tiré*, l'horizon est *mal raboté*. Les animaux ont des airs entendus, comme dans les fables. Les paysans sont des allégories d'âges, de métiers. Une poussière d'or poudre toute la campagne, sans nous faire oublier, du reste, par ses feux, que l'organisateur du spectacle a en lui du sang paysan, qu'il connaît bien les facteurs ruraux et le prix du blé et que les libertés qu'il prend avec les oiseaux et les arbres sont autorisées par une ancestrale familiarité.

Puis, au travers d'un rideau d'apostrophes, de dialogues, de souvenirs rompus, nous apercevons les écoles, le lycée.

Lycée de Châteauroux... Douceur des amitiés de lycée, si grandes et qui n'engagent à rien, des mélopées qu'on psalmodie dans les classes : *La Creuse se jette dans la Vienne, et dans le Cher l'Auron.* Ivresse de pénétrer dans le Bois sacré, de prendre le grand bain d'humanités en rejouant en secret tous les assassinats, toutes les étreintes célèbres. Ivresse, étant excellent, étant premier, toujours premier, d'être d'accord à la fois avec son plaisir et avec son devoir : d'être *la conscience de la classe.*

Partout, on apprécie à sa valeur ce champion de l'esprit. Le voilà à Paris, à l'École Normale. Nous l'imaginons avec sa voix qui n'appuie pas, sa douce et tranquille assurance, la pleine conscience d'une intelligence sûre qui lui permet, lui permettra toujours, comme un « petit Messie », d'avancer sans hésiter tous les paradoxes. Absent de lui-même, rêveur, insaisissable, aimé sans doute et se prêtant, humant avec délices l'atmosphère de joie des jeunes filles, travaillant avec aisance, avec perfection, sans pratiquer jamais « l'exploitation intensive de soi-même », flânant quand il le faut. Faisant du sport, soucieux de maintenir en lui un équilibre de santé. — « *La moitié du péché originel peut être rachetée,* écrit-il un jour : *pour le corps par le sport* » — s'entraînant au Bois de Boulogne en maillot noir, avant de regagner l'École, au travers d'un quartier latin où semble flâner près de lui encore Jean de Tinan.

Il est quelque chose de plus difficile encore que d'entrer à l'École Normale, c'est de savoir par quelle porte exactement il convient d'en sortir. Pour Giraudoux, ce ne pouvait être le professorat : il a horreur de répéter, fût-ce deux fois, la même chose. Mais il arrive heureusement qu'on charge certains jeunes universitaires de voyages d'études dont le programme n'est pas trop accablant. C'est ainsi que Giraudoux voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, n'abusant ni des musées, ni des enquêtes. Bientôt il partait pour les États-Unis, lecteur à l'Université de Harvard, où il devait retourner vers la fin de la guerre, au temps de l'*Amica America.* Et c'est à quoi nous devons une charmante Amérique-Giraudoux, sans fièvre, sans gratte-ciel, mais avec des prés, des lacs, des jeunes filles, des chansons, des amis.

La guerre étant venue, il fut un soldat courageux et souriant, parfois irrité, comme il convenait, du formalisme de certains généraux qui, en plein drame, songeaient à le persécuter pour un col rabattu, heureux malgré tout de se trouver au milieu d'une vaste école d'héroïsme, les hommes étant tous hissés au-dessus d'eux-mêmes, dans une sorte de « bolchevisme du sublime ». Il a écrit trois livres de guerre.

L'un avait nom *Adorable Clio*. M. Lavisse, inquiet de l'épithète qui heurtait ses idées d'historien, se penchait alors au-dessus de la rampe de son escalier rue de Médecis pour rappeler à un ami : « N'oublie pas, si tu rencontres Giraudoux, de me l'envoyer. Je lui ai écrit; je voudrais qu'il vienne m'expliquer son titre. Adorable! Pourquoi adorable? Il ne m'a pas répondu. » Pourquoi adorable? Par ironie d'abord, probablement. Et aussi parce que — l'épigraphe du livre le dit, — Giraudoux a réussi à « caresser » la guerre elle-même. Traversant les années terribles avec son éternel sourire d'indulgence, il trouve encore le courage de déplacer d'une main adroite les signes qu'elles lui offrent et il s'amuse de l'artillerie, que sa lourdeur sans doute rassemble dans les creux entre les collines, ou du soleil, qui le matin, semble sortir des barbes des soldats. Ainsi les rapprochements ingénieux suivent les inventions raffinées. *Les obus* — écrit-il — *font tomber des branches, l'automne des feuilles... Les pensées les plus douces se forment le long des bataillons sans angles...* Un certain air hôtel de Rambouillet flotte, prodigué par un poète, au-dessus des champs de bataille. On admire ce sang-froid olympien, ce noble calme Louis XIV, mais parfois on ressent aussi un peu d'étonnement : avoir réussi à jouer avec cette tragédie-là, c'est presque trop beau, c'est hors de l'humain.

Voici enfin l'après-guerre... Tout le monde sait que Giraudoux passe aux « Affaires » et qu'on peut le voir, à certain jour, dans son bureau, inquiet d'une voiture Ford perdue dans la passe de Peshawer. L'ombre de personnages illustres se pose sur son œuvre — et Briand même, ayant convoqué une jolie femme pour que le spectacle d'un beau visage adoucisse son agonie, vient mourir dans un de ses livres.

***

Il y a dans l'exercice de la critique par un créateur comme dans la composition d'un roman par un critique, une espèce d'opération contre nature. Car le créateur, pour nous montrer un monde nouveau, le sien, ne doit jamais abandonner son parti pris, cet angle de prise de vues très spécial que sa nature l'a contraint de choisir. Le critique, au contraire, ne saurait avoir de parti pris. Son état exige qu'il puisse adopter successivement tous ceux des auteurs qu'il étudie. Aussi la critique des créateurs présente-t-elle parfois un intérêt d'une nature bien particulière. Croyant placer au-dessus d'une œuvre une loupe, ils tendent souvent un miroir dans lequel leur visage seul apparaît. C'est quand ils parlent d'autrui qu'ils s'expliquent le plus franchement sur eux-mêmes.

Giraudoux a écrit, à ce jour, trois études critiques : deux d'entre elles sont consacrées à Choderlos de Laclos et à Gérard de Nerval. S'il faut l'en croire, Laclos, homme vertueux, qui a étalé complaisamment son âme ennuyeuse dans tous ses autres ouvrages, a écrit les *Liaisons dangereuses* comme pour tenir un pari. Il avait à cœur de montrer que le mal est aussi aisé à concevoir qu'à vivre, et qu'un officier d'artillerie rangé est parfaitement capable d'écrire un roman scandaleux. Quant à Nerval, il a, en tenant le journal de sa folie naissante qu'est *Aurelia*, abandonné son destin à son œuvre, confondu sa souffrance et son art.

Est-ce par hasard que Giraudoux s'est tourné vers ces deux hommes, qui, tels qu'il les conçoit, l'un différent de son œuvre, l'autre semblable à elle, fournissent précisément deux des réponses possibles à la question que la lecture de ses propres ouvrages fait naître dans les esprits indiscrets. Quel rapport y a-t-il entre l'écrivain et ses livres?

Question qui comporte selon les cas, des réponses bien diverses et capables d'éclairer quelques-uns des mystères de la création littéraire. En effet, une œuvre représente tantôt un élan de vie, quelque chose qui ressemble à une danse, tantôt elle permet à l'auteur de libérer des doubles gênants, tantôt elle ressemble à un abcès de fixation et les médecins devraient l'étudier avec les critiques : tantôt enfin elle est sécrétée

comme un cocon pour mettre au chaud un orgueil démesuré.

Cette énumération n'a rien de limitatif. Giraudoux précisément, à la faveur de sa troisième étude critique, consacrée à Racine, indique un autre genre de filiation dans une série de pages étonnantes où apparaît dans sa robustesse la plus nue la qualité de la trame spirituelle sur quoi sont toujours fixées ses plus désinvoltes fantaisies. D'après lui, Racine a appris à connaître le monde sur des âmes mortes, dans les tragédies grecques et latines. Son intuition des âmes était essentiellement littéraire. Sa création l'était aussi. Quand il écrivait le mot *mort*, il ne pensait pas à la mort. Le jour où Racine, au temps de l'Affaire des Poisons, a pris contact rudement avec la vie, il s'est tu. Il avait perdu l'inconscience nécessaire à sa fonction d'archange et de bourreau littéraire. Une grande passion seule aurait pu le tirer de son silence. C'est ce qui arriva : c'est par amour pour le roi que Racine écrivit *Esther*, *Athalie*.

Il est curieux que Racine, dans sa mystérieuse pureté, ait retenu à quelques années de distance, l'attention de deux de nos meilleurs écrivains, et que Mauriac et Giraudoux, ayant entrepris d'éclairer le cas Racine, aient fourni des explications qui semblent si parfaitement leur convenir à eux-mêmes. Mauriac, on s'en souvient, mettait en lumière le combat intérieur du dramaturge et du chrétien. Giraudoux, lui, place Racine à bonne distance de ses personnages, ceux-ci ayant été évoqués, s'il faut l'en croire, dans cet état de demi-transe consciente et d'insensibilité frémissante que représente la véritable *inspiration* littéraire. Or, cette distance de la peinture au modèle, cette indifférence au destin de celui-ci ne nous frappent-ils pas à chaque instant chez Giraudoux? N'a-t-on pas de bonnes raisons de penser qu'en décrivant, avec subtilité, les caractères de la création racinienne, il a quelque peu songé à ses expériences personnelles?

Il est vrai que, pour étayer son explication de Racine, Giraudoux a dû supposer que le poète n'avait pas, jusqu'à l'heure de sa retraite, subi rudement l'étreinte de la vie. (Car un auteur ne peut s'en tenir avec ses personnages à des relations exclusivement littéraires que s'il n'a ni vraiment vécu, ni souffert.) Ce n'est pas, semble-t-il, le cas de Giraudoux lui-même, dont on sait au moins qu'il a fait la guerre.

Mais n'avons-nous pas justement démêlé chez lui une enviable faculté d'amortir les heurts de l'existence — et même ceux que prodiguait la vie au front — par tout un jeu de fuites intellectuelles? N'apparaît-il pas quand on a la chance de s'entretenir avec lui, l'homme le plus semblable à son œuvre qu'on puisse rêver, ayant spontanément la faculté d'énoncer ces pensées extrêmement raffinées qu'on aurait bien tort, en les lisant, de déclarer « cherchées »; doué surtout — c'est ici ce qui nous intéresse — de la faculté de ne jamais s'engager à fond dans le présent? On écoute sa voix qui ne s'élève jamais, ni ne s'emporte et l'on a le sentiment que présent, il est encore ailleurs et que, tout en parlant avec un sourire, il n'interrompt pas un mystérieux entretien avec d'autres voix, silencieuses celles-là et intérieures. On songe à cette sorte d'obsession qui apparaît dans ses livres des personnages « absents d'eux-mêmes », à toutes ces fuites dans le temps, à cheval sur les associations d'idées, qui confèrent à ses héros tant d'indépendance. On songe à cette souriante et révélatrice *Prière sur la Tour Eiffel*, à la fin de laquelle, faisant allusion à sa faculté de glisser au travers des *mailles du repentir et du désir*, à celle de découvrir les terrains non condamnés où l'on a licence d'être heureux, il écrivait : *Je suis le sourcier de l'Eden! Cela durera son temps, car il est très possible que j'en sois chassé moi aussi...*

Chassé de l'Eden, c'est-à-dire se laissant agripper par le Présent et recevant tout entière la Souffrance, redouterait-il de ne pouvoir conserver avec son œuvre ses rapports « raciniens », de ne pouvoir en tout cas transmettre à ses livres cette poétique liberté, cette divine insensibilité qui ont été jusqu'à ce jour son sceau? Une pareille appréhension ne

Le portrait de M. Giraudoux reproduit sur cette page est dû à M. Marc Saint-Saëns.

serait peut-être pas complètement gratuite. Il est de fait que des êtres de chair, ne s'étant pas décantés de leur boueuse virulence humaine, représentent pour ses autres personnages ou ses décors habituels une sorte de menace et qu'une Maléna, chargée d'une jalousie trop chaude encore de vie, rompt un instant l'unité du *Combat avec l'Ange*.

Si l'on considère la critique de Giraudoux non comme une révélation psychologique, de lui-même, mais en elle-même, c'est pour constater que la plupart des idées émises par lui ne résultent pas d'examens patients ou de minutieuses pesées d'arguments. Elles ont une valeur conjecturale, indiquent des directions dans lesquelles l'auteur souhaiterait qu'on s'engageât. On l'embarrasserait si on lui demandait de prouver. Comment réussirait-il à démontrer par exemple que Laclos — comme il l'avance — a été le seul à révéler la profonde licence du XVIIIe siècle? Qu'on parcoure les *Espions*, les *Spectateurs*, et les *Contes galants* de l'époque : on n'aura pas de mal à se convaincre que la proposition est bien aventurée. Il arrive aussi que Giraudoux, introduisant dans la critique les brillantes approximations de la poésie, tienne longtemps en suspens l'esprit de son lecteur, auquel il fait exécuter de savantes voltes autour d'une proposition qui, réduite à elle-même, ne semble pas, dans sa naturelle simplicité, justifier tant d'exercices de haute école. En somme, il dilate en laisses brillantes et un peu obscures une idée qui, exprimée simplement, eût semblé à certains moins attrayante. Il faut lire, dans son *Laclos* encore, ce qu'il dit du grand poète tarissant la poésie chez les autres poètes et diffusant au contraire des valeurs nouvelles dans son siècle. L'exposé de cette idée laisse charmé et inquiet. Le plaisir s'explique par l'ingéniosité de l'argumentation, mais l'inquiétude aussi a une cause solide. C'est que le raisonnement n'a qu'une valeur toute relative; il ne s'applique qu'aux faux poètes qui, même si un grand poète n'était pas apparu à leur époque, auraient dû nécessairement copier, entrer dans une école. S'ils n'avaient pas fait du Racine, ils auraient fait du Malherbe. De toute façon, ils n'auraient appartenu que par leur profession et non par leurs œuvres à la littérature.

Sans nul doute la subtilité de Giraudoux donne à sa critique un grand attrait. Et l'on aime mieux lire ses hypothèses que les démonstrations de la plupart des critiques plus attachés au réel et moins bien doués. Mais il faut bien voir qu'une série d'études écrites dans cet esprit tiendrait beaucoup de la galerie de *portraits imaginaires*.

***

On s'est étonné que Giraudoux se tournât vers le théâtre. Mais cet inattendu paraît fort explicable. Giraudoux romancier stylisait déjà ses personnages : un personnage de théâtre est par principe stylisé. Giraudoux n'a aucun souci des formes extérieures de la vraisemblance, le théâtre non plus. Le temps paraît à Giraudoux une substance qu'on peut comprimer ou étendre à son gré; au théâtre une heure vaut cinq minutes et inversement. Giraudoux a le goût du couplet : il n'y a plus guère qu'au théâtre qu'on puisse honnêtement l'assouvir. Giraudoux a la passion de l'inattendu, il demande toujours à une fin de phrase, ou à un homme ce qu'on n'espérait pas d'eux : le théâtre, c'est l'autel même élevé à l'imprévu, « au coup de théâtre ». Giraudoux aime à jouer avec les mots : le théâtre est fait pour les mettre en valeur.

Il est vrai aussi que Giraudoux, dans ses romans, avait témoigné d'un goût pour les digressions et d'une indifférence à l'égard des sujets, qui, au théâtre, où le mouvement est nécessaire, eussent dû donner des résultats désastreux. Mais Giraudoux a su se plier à la technique dramatique; il s'est vu contraint de resserrer son expression, de se maintenir ferme à un thème donné. Il a senti qu'avec le genre théâtral on ne pouvait prendre de liberté excessive. Et il s'est trouvé qu'il a écrit des pièces de théâtre, qui représentent les meilleures parties de son œuvre.

Revanche imprévue des genres! Giraudoux pense qu'un écrivain peut les pratiquer tous. Ce n'est pas lui qui en fournit, en tout cas, la preuve. On lit ses romans avec plaisir, mais non comme romans, sa critique avec intérêt mais non comme critique. En réalité il ne s'engage dans aucun

genre, mais écrit des fantaisies que l'on peut rapprocher du roman ou de l'essai. Seul le théâtre interdit cette liberté absolue. On peut écrire un roman sans penser au lecteur. Il est impossible d'écrire une pièce sans songer au spectacteur.

Aussi quand Giraudoux porte au théâtre un sujet qu'il a déjà traité en roman, on le voit aussitôt rendre sa valeur nécessaire au personnage principal, et, au lieu de suivre mille sentiers qui l'égarent, se contraindre à demeurer sur la grand'-route. C'est le cas de *Siegfried*, tiré de *Siegfried et le Limousin*, cette œuvre de grande classe, où, accordant à l'intrigue, au héros, à l'amoureuse le tribut nécessaire, Giraudoux a donné une expression parfois magnifique au problème France-Allemagne, qu'on l'avait vu déjà effleurer à plusieurs reprises et où venaient se rassembler les pénétrantes réflexions que lui avaient inspiré ses séjours au delà du Rhin, ses lectures allemandes.

Souvent Giraudoux a demandé le mouvement dramatique, le « dynamisme » nécessaire, à des légendes. Déjà en écrivant ses romans, à plusieurs reprises, il avait songé à des livres ou à des pièces célèbres; mais c'était avec un certain esprit d'ironie ou de dérision. Et quand il plaçait Bella en marge de *Roméo et Juliette*, *Suzanne au pays des hommes* à côté d'*Alice in Wonderland*, *Elpénor* en appendice satirique à l'*Odyssée*, quand, installé dans l'île de Suzanne, il criblait l'auteur de *Robinson Crusoé* de mille traits étincelants, ce n'était certes pas parce qu'il avait demandé à ces ouvrages un étai ou une inspiration. Au contraire la légende d'*Amphitryon* et celle de *Judith* lui fournissent le dessin dramatique et les réserves d'émotion dont il a besoin. Et l'on voit bien que, le jour où il écrit une pièce qui n'est ni tirée d'un thème célèbre, ni inspirée par un roman qu'il lui a été possible, après des années de travail inconscient, de resserrer, le mouvement lui fait sérieusement défaut : c'est à n'en pas douter le cas d'*Intermezzo*.

Au reste, ce serait mal connaître Giraudoux que de supposer qu'ayant adopté un thème, il le « travaille » selon les rites traditionnels. Son plaisir au contraire est de faire les scènes qui avant lui n'avaient pas été faites (ainsi l'on n'avait pas songé, que je sache, à montrer la peine qu'éprouve un Dieu à prendre l'apparence humaine, à expliquer pourquoi un adul-

tère aussi aisé à cacher que celui d'Alcmène avait été universellement connu, ni à amener une Léda jalouse près du lit de la nouvelle élue), ou bien respectant les données traditionnelles d'une légende à montrer qu'elle pouvait être interprétée d'une manière inédite. Et c'est ainsi que Judith en vient à tuer par amour au lieu de tuer par haine, quitte à confier à un ange, *deus ex machina* appelé à temps par un dramaturge humaniste, le soin d'ajuster la version biblique et l'interprétation du dramaturge[1].

Qu'il s'agisse au reste de *Siegfried* ou d'*Intermezzo* ce qui a charmé le public, en dépit des adjurations de certains critiques, c'est la haute qualité intellectuelle du spectacle proposé. Il n'est auditeur qui ne se soit senti effleurer un monde riche d'idées, et, quoi qu'on en pense, le public ne tient pas si fortement au spectacle réaliste ou aux poncifs du boulevard. Il a conservé un désir de s'élever au-dessus de lui-même par le théâtre, de frôler des impressions de grandeur. Ce besoin, Giraudoux le satisfait. On pourra reprocher tout ce qu'on veut à ces grandes allégories France et Allemagne qui dominent Siegfried, tout sauf la vulgarité, la banalité. Et chaque spectateur a senti aussi que sous les fantaisies d'*Intermezzo* se dissimulait une grande interprétation allégorique des puissances de rêve chez la jeune fille.

Il se glisse sous les badinages d'*Amphitryon* maintes presciences saisissantes des infinies possibilités divines, projections assez paradoxales d'un esprit essentiellement athée, ce qui ne signifie point « positiviste »; et de *Judith* enfin se dégage une sorte d'impression religieuse qui rappelle opportunément les liens de la tragédie et des cérémonies cultuelles. La présence de la Fatalité acharnée sur un être, on ne sait quelle vertigineuse notion du temps sont constamment perçues dans cette pièce magnifique, à l'égard de laquelle on a fait preuve d'une injustice surprenante. Car c'est bien là la seule tragédie que notre théâtre ait vu paraître depuis de très nombreuses années — personne ne se laissant prendre aux tragédies en cinq actes en vers qui vont échouer sur les scènes

1. Cet ange, comme celui du *Combat avec l'ange*, a inquiété maints lecteurs. Dans la pièce il est avant tout une commodité, mais il est aussi un peu ce qu'il est exclusivement dans le *Combat* : l'incarnation de la fatalité intérieure, du destin.

subventionnées. Et peut-être dans cette grande réussite faut-il voir la preuve que la tragédie est le plus littéraire des genres, Giraudoux étant le plus littéraire des dramaturges contemporains.

Ce qui fait aussi l'attrait du théâtre de Giraudoux, c'est la qualité poétique du style, la belle et sonore ampleur des phrases. On ne sait si les vers sont encore supportables dans des pièces modernes, mais on sait bien que l'on a besoin de poésie et qu'il faut parfois que dans le théâtre s'insinuent des filets de déclamation. Nul doute qu'on n'ait à chaque reprise un plaisir plus vif, en écoutant des reparties de ce genre : « *C'est avec les mensonges du matin que les femmes font leurs vérités du soir* », ou encore « *Sur une note juste, l'homme est plus en sécurité que sur un navire de haut bord.* »

C'est ce sens de la beauté, cette perfection formelle, la qualité des allégories évoquées qui font souhaiter que tout le théâtre de Giraudoux passe au répertoire de la Comédie-Française. Ce ne sera qu'une juste consécration de sa valeur... et un excellent exercice pour les artistes. Quand ce passage sera accompli, les interprétations auront fleuri sur les quelques phrases encore obscures, et, à force d'en avoir entendu discuter, personne ne se tourmentera plus pour ne rien laisser perdre d'un dialogue dont les détours seront devenus depuis longtemps familiers. L'adjectif « classique » aura fait naître autour de l'œuvre une auréole apaisante et méritée et l'oreille pourra s'enivrer à l'aise, comme à une audition de Mozart, de la précieuse valeur musicale de ces pièces exquises.

***

C'est par le style que les œuvres de Giraudoux, quelles qu'elles soient, séduisent d'abord. Il n'est pas d'image chez lui qui ne soit chatoyante et nouvelle, pas de pensée qui ne prenne une forme douce et brillante. Pourtant, ce n'est pas dans de courts extraits que la belle qualité de cette prose est évidente : il est décevant parfois de citer une proposition de Giraudoux, un groupe de mots. Comme le vrai poète qui se soucie plus du mouvement d'ensemble d'une pièce de vers que de la perfection de chacun des hémistiches, Giraudoux est

surtout préoccupé du dessin général de ses tirades. Il faut le lire par grands traits musicaux : ce sont eux qui donnent leur vraie lumière aux pièces détachées dont se compose chaque phrase et qui sont tantôt des propositions nettes et nues, d'une pureté classique, tantôt des bijoux trop ciselés, trop somptueux. Des couplets inscrits sous ces grands traits musicaux, on tirerait quelques-unes des plus belles pages, des plus poétiques que l'on ait écrites en notre langue.

La perfection du style, et toutes les ressources du jeu intellectuel mis en œuvre contribuent à élever le lecteur au-dessus du réel, et bientôt lui confèrent une délicieuse sensation d'euphorie. C'est là le grand, le vif plaisir que peut faire connaître Giraudoux — et pour lequel nous contractons envers lui une vraie dette de reconnaissance — il stimule l'intelligence, nous donne l'impression de pénétrer dans un univers heureux, où les soucis sont inconnus, où le malheur et la chair perdent également leur poids. En somme, il nous associe à un léger état de transe, nous donne l'enviable et passagère illusion du bonheur.

Cet état, il est vrai, ne nous paraît pas d'une nature bien différente, selon que nous lisons tel ou tel de ses livres (excepté peut-être *Juliette* et *le Combat* qui, manquant de spontanéité, exercent peu d'effet). Un auteur, qui, comme Giraudoux, suggère une nouvelle attitude, en face du monde, ne saurait renouveler son point de vue dans chacun de ses livres. Il est, de par son invention et sa fantaisie même, menacé d'une certaine monotonie. En face de lui les écrivains qui visent uniquement à reproduire le réel dans sa diversité conservent une supériorité, même s'ils ne le valent pas : ils donnent en effet une impression de variété dont la variété de leur modèle, qui est le monde, est seule responsable. C'est à quoi ne peut prétendre un écrivain qui marque trop nettement les visages ou les pays à ses armes.

D'autre part les éléments de l'œuvre de Giraudoux n'acquièrent pas dans notre mémoire une existence indépendante. L'expérience semble bien prouver qu'un personnage de roman ne dure dans notre esprit que s'il nous a émus, un raisonnement s'il nous a convaincus. A considérer l'effet, c'est à quoi ne vise pas Giraudoux. Il ne cherche pas à nous enrichir,

comme ont fait maints grands écrivains de connaissances nouvelles, ne cherche pas comme Balzac à agrandir le répertoire de la Comédie Humaine, comme Stendhal à éclaircir de nouveaux cas de psychologie. En face du bloc que forme le réel, Giraudoux prend une attitude d'esprit nouvelle, à laquelle ses livres nous font participer. Il nous initie à un état-Giraudoux qui tend à dissoudre toutes sensations et pensées dans une poétique symphonie.

La valeur de tout ce qui est extérieur à nous, sur son conseil, s'atténue, toute l'attention détachée des causes étrangères à nous est reportée sur le centre, sur les rencontres imprévues de nos idées et de nos images. En feignant de jouer un jeu négligent et subtil, de suggérer d'espiègles badinages avec les objets que la réalité nous livre, Giraudoux restitue une valeur formidable au moi. Un moi respectueux d'autrui sans doute, mais subordonnant toute existence à son existence, et fascinant par sa liberté et son autorité mêmes. C'est pourquoi les rapports de Suzanne et des oiseaux ou les idées de Giraudoux sur Racine ne se lient dans notre esprit ni à Suzanne ni à Racine, dont nous savons bien qu'en l'espèce ils ont peu d'importance. Le tout est porté au compte du seul Giraudoux dont toutes les observations sur autrui ne sont pour nous que traits à ajouter à l'image plus ou moins confuse que nous nous faisons de lui.

C'est de Giraudoux seul que, lisant Giraudoux, nous sommes curieux, de cet écrivain sensible et égocentriste, tendre et rude, espiègle et grave, de ce poète qui n'écrit pas de vers, de ce romancier dont on ne saurait affirmer qu'il écrit des romans, de ce critique qui porte au plus haut point son rare talent en écrivant des tragédies, de cette intelligence-éclair qui frôle tout, et, capable de tout dominer, se moque de tout, d'abord d'elle-même.

On mesure l'originalité de cette personnalité complexe, lorsqu'on tente de la situer dans la chaîne littéraire. On voit des raisons, quand on parle de lui, de citer les Sophistes, les Précieux, Racine, Mallarmé, Henri Heine, Musset, Jules Renard, Jean de Tinan. C'est un peu trop, cela ne prouve rien. Giraudoux ne se soucie pas de faire plaisir à son temps. Il est possible qu'il crée une mode, car le véritable artiste exerce tou-

jours une fascination, mais lui n'en suit aucune. On n'imagine pas non plus qu'il puisse trouver positivement des disciples. Vouloir prendre Giraudoux pour maître est infiniment moins raisonnable que de tenter de s'inspirer de Stendhal, de Balzac ou de Flaubert. On peut puiser chez ceux-là des conseils implicites pour observer ou composer. Des conseils valables pour tous. L'œuvre de Giraudoux est liée au contraire à des dispositions intellectuelles d'une rareté telle qu'on ne saurait s'inspirer de lui sans affectation. C'est à peine si lui-même, quand il obéit à sa nature, ne nous paraît pas, quelquefois, artificiel.

Il n'est pas de grande époque où littérairement Giraudoux, dans sa merveilleuse indépendance, n'aurait pu se trouver à l'aise. Mais on ne l'imagine pas naissant dans un autre pays que la France. Son talent, sa personnalité même présupposent l'existence de couches épaisses de culture, un naturel éloignement de l'instinct, un scepticisme foncier et un goût inné de la liberté, toutes conditions qu'on ne trouve réunies que dans notre pays. La Patrie, dit-il quelque part, ce sont les souvenirs d'enfance. Rendons grâce à son enfance qui fit si français l'écrivain que nous aimons.

MARCEL THIÉBAUT

LE CONGRÈS DE NANTES

Les chefs du parti radical n'aiment guère, pour les assises annuelles de leur parti, les villes de l'Ouest, d'abord parce que les hôtels y sont rares, ensuite parce que l'automne y est aigre et pluvieux. Ajoutons que la terre d'élection du radicalisme est plutôt vers les pays du Rhône et de la Garonne que dans la région de la Loire et que la violence des passions religieuses a conservé chez les radicaux bretons, normands ou vendéens un anticléricalisme qui les rend indulgents pour les socialistes et méfiants à l'égard des modérés. Enfin le souvenir du Congrès d'Angers, où le parti radical commit incontestablement sa plus lourde faute de tactique, n'inclinait guère les dirigeants à choisir Nantes, mais, à la dernière séance du Congrès de Vichy, au moment de fixer le siège du prochain Congrès. M. Cudenet s'était écrié : « Biarritz, c'est le plaisir, Nantes, c'est le devoir! » Cet alexandrin hugolien avait emporté toutes les hésitations. C'est pourquoi le 25 octobre, douze à quinze cents délégués radicaux ont pris d'assaut les hôtels de Nantes, par une journée si belle qu'on aurait juré que les militants des Pyrénées-Orientales avaient apporté leur soleil avec eux.

En général, dans les Congrès radicaux, la diversité des tendances politiques se marque déjà par le choix des hôtels : au dernier Congrès par exemple, la tendance gouvernementale était logée fort mal, autour des ministres, à Clermont, tandis que la tendance de gauche était confortablement installée à Royat. Cette dispersion habituelle produit les

mêmes effets que dans une conférence internationale ou qu'aux sessions de Genève, et les journalistes en quête de nouvelles sensationnelles, tout comme les médiateurs ennemis de toute sensation, sont condamnés à bien des allées et venues à pied, sur de méchants pavés, ou en voiture, dans ces taxis provinciaux qui sentent le cuir bouilli comme de vieux fiacres, et dont le prix, sur la note de frais des reporters, fait bondir les secrétaires de rédaction. A Nantes, rien de tel, tout le monde s'était logé à l'Hôtel Central, sauf madame la duchesse de Clermont-Tonnerre, qui, peu instruite encore des précautions d'usage, avait oublié de télégraphier. Vingt fois par jour, les leaders se rencontraient dans les couloirs, dans l'ascenseur, dans le hall, et dans le vestibule, gardé ostensiblement par la police « secrète »; il est résulté de cette cohabitation une cordialité réelle, et le Congrès de Nantes a été, certainement parmi les huit ou dix auxquels j'ai assisté celui où l'on a fait courir le moins de fausses nouvelles, et partant, le moins fertile en incidents personnels.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que les radicaux-socialistes étaient arrivés à Nantes de fort méchante humeur. Les radicaux ont les qualités et les défauts d'une certaine bourgeoisie française de province : ils s'imaginent n'être point querelleurs, mais leur susceptibilité est assez vive. Or, ils estimaient que, depuis des mois, leur patience avait été mise à rude épreuve par quelques polémistes véhéments qui établissaient l'équation : radicalisme = franc-maçonnerie = maffia. Aussi, le Congrès de Nantes s'est-il ouvert dans une atmosphère tendue et houleuse, et le bon M. Fabius de Champville, que le tirage au sort désignait pour la vingt-troisième fois comme rapporteur chargé de la vérification des mandats, n'a pas pu tenir la tribune plus de quatre-vingts secondes!

Regardons autour de nous. La salle Mauduit est un immense bal-skating, grand comme la moitié de Bullier. Sur la piste, on avait aligné des chaises de bois, si fâcheusement équilibrées que sept ou huit délégués et une déléguée fort élégante les ont fait basculer en s'asseyant. Six haut-parleurs, et un double écho — mais pas de cinéma, malgré les réclamations véhémentes du chef des actualités de la maison Pathé-Natan. La

presse est assez bien installée, à ce détail près que *le Petit Parisien* est dans un coin, et *l'Événement* au premier rang.

Presque tout de suite, un incident : certains délégués d'extrême gauche voudraient faire parler tout de suite le président Herriot, afin d'engager immédiatement la discussion sur la trêve des partis, et, pensent-ils, de prendre leur revanche de Clermont-Ferrand. Un moment d'hésitation, puis des mouvements divers traversent l'assemblée. La manœuvre est dangereuse, car si un débat brusqué s'engage autour de la participation radicale au gouvernement et autour des projets de révision constitutionnelle, il risque de se développer dans le même sens qu'à Angers, et le Congrès peut fort bien, comme en 1928, rompre l'union dès sa première séance. Les éléments raisonnables du parti ont prévu une tout autre tactique, ils veulent que les questions litigieuses soient débroussaillées par une discussion approfondie en commission afin que, si l'on doit se battre, l'on sache du moins sur quel point précis on le fera. M. Herriot n'hésite pas, au milieu du brouhaha d'où émergent les deux syllabes scandées en chœur de son nom, il se lève et vient sur le devant de la scène. Silence immédiat des opposants qui croient qu'il va faire le discours réclamé. Mais le président du parti radical, qui jadis demandait la parole dès qu'on le mettait en cause, joue maintenant une escrime plus serrée et sait rompre quand il le faut pour désunir l'adversaire. Il déclare très simplement qu'il parlera, mais à la fin du Congrès seulement, remercie les organisateurs nantais de l'accueil qu'ils ont fait aux congressistes, et appelle, au milieu des applaudissements, Camille Chautemps à présider la séance. Tout cela n'a pas duré cinq minutes; le vrai Congrès, après cette escarmouche, va commencer.

Le premier rapporteur est M. Cornu qui traite de la réforme de l'État, à la place de M. Marchandeau devenu ministre de l'Intérieur. M. Cornu a une figure jeune sous des cheveux blancs et une bonne voix qu'il fatiguera pour avoir pris son discours un ton trop haut. Il énumère les réformes qui lui semblent possibles et celles qu'il propose de rejeter, mais le Congrès, par ses réactions, témoigne qu'il préférerait les voir rejeter toutes, sauf cependant la seconde lecture des projets de loi. M. Cornu termine sur une déclaration à la fois ferme

et conciliante qui permet déjà de présager l'issue du Congrès, et qui se résume ainsi : le parti radical accepte le voyage à Versailles, mais, parmi les réformes projetées, il s'oppose à la dissolution sans l'avis du Sénat.

Après le rapport de M. Cornu, un débat confus s'engage : élus et militants se succèdent à la tribune, mais personne ne les écoute, les uns, comme M. Clerc, parce qu'ils parlent trop souvent, les autres parce qu'ils disent des sottises, tel ce délégué marseillais qui réclame la transformation de l'*Officiel* en un grand journal d'informations! Un député, M. Gaston Martin, qui a fait d'estimables travaux historiques, lui succède. Il demande le désarmement des ligues fascistes, et se fait applaudir en se déclarant prêt à la dissolution de la Chambre — tandis qu'un de ses collègues confie à mi-voix à sa voisine : « On voit bien qu'il y a un siège sénatorial vacant dans son département et qu'il est candidat. » Le défilé des militants continue sur un rythme que l'impatience du Congrès accélère, un sénateur breton, M. Gasnier-Duparc, vient commenter un ordre du jour voté le matin par les sénateurs radicaux présents à Nantes, demandant à la fois le maintien de la trêve et le respect des prérogatives constitutionnelles du Sénat. On l'acclame, et la séance est levée, non sans que M. Gaston Martin ait convoqué les francs-maçons pour le soir à la Loge, et sans que le président de la séance ait demandé si personne n'a retrouvé le stylographe que M. Jammy Schmidt a perdu en dédicaçant une petite brochure verte sur la Maçonnerie, dans laquelle il parle du F.·. Gœthe et du F.·. Mozart, qui ne seront malheureusement pas ce soir à la Loge de Nantes!

A la sortie, il pleut sur Nantes, les délégués s'en vont par petits groupes le long de la rue Crébillon et se dispersent ensuite dans les restaurants, autour des brochets beurre blanc et des canetons à l'orange, qu'arrose le muscadet de l'an dernier, sec et fruité, ou celui de 1932, trop doux pour les vrais amateurs. On discutera tard dans la nuit, aux tables des cafés qui entourent le théâtre Graslin, mais sans passion et sans éclats de voix, car tout le monde a fort bien senti que la journée n'a été qu'un prologue et que les décisions sont pour le dernier jour.

C'est à les préparer que sera employée toute la journée du

vendredi; aussi, l'intérêt ne sera pas dans la salle des séances où M. Cot fera à propos de politique étrangère un discours où le talent verbal rend encore plus pénible l'étalage des lieux communs les plus démagogiques. C'est à la Commission de Réforme de l'État que l'on travaille; là, les adversaires de la trêve reprennent leur offensive, mais sans succès, car, bien vite, cinq ou six hommes jeunes : MM. Yvon Delbos, Jean Mistler, Martinaud-Déplat, Jacques Kayser, Émile Roche, apportant dans la discussion des idées réfléchies et une doctrine étudiée, prennent la direction du débat et réussissent, avec l'appui de M. Caillaux, à donner le pas aux problèmes économiques sur les questions de politique pure. Le soir venu, c'est encore la même équipe qui rédigera avec M. Georges Bonnet le texte de l'ordre du jour que la commission acceptera presque sans débat. La galerie pourra demain se laisser prendre aux mouvements de séance; en fait, le samedi à midi, la partie est jouée, et le vote d'unanimité est acquis, puisque l'extrême gauche du parti, par la voix de M. Zay, député d'Orléans, viendra apporter son adhésion au texte de la commission.

L'intérêt de la séance de l'après-midi du samedi restera cependant très grand, car il s'agira de transposer sur le terrain du Congrès la manœuvre stratégique élaborée sur la carte par l'état-major de la Commission et cette opération difficile ne peut être effectuée que par le généralissime du parti, par le président Herriot, qui prononcera à cette occasion un des grands discours de sa carrière.

Avant de rassembler nos impressions de séance, il n'est pas inutile d'analyser brièvement l'ordre du jour qui devait y être discuté et adopté. Ce texte rend un son assez nouveau et sa simplicité contraste avec la grandiloquence à laquelle les précédents congrès nous avaient habitués. Du point de vue économique, il s'attache au problème du travail et de la production, et se préoccupe judicieusement du manque de débouchés dont se plaint la jeunesse et de l'afflux des travailleurs étrangers. Il prend position en faveur de la déflation par l'abaissement du prix de la vie et la réduction du taux de l'intérêt. Dans le domaine de la politique pure, il accepte la plupart des suggestions de M. Doumergue touchant la réforme de l'État, mais il substitue à la dissolution sans avis du

Sénat l'organisation du referendum. C'est M. Delbos qui a fait adopter cette suggestion. Le referendum paraît en principe avoir des avantages sur la dissolution, car il permettrait aux électeurs de se compter, non plus sur le nom d'un candidat, mais sur des idées. On peut penser que cette procédure aurait permis en 1932 d'obtenir les réductions nécessaires sur les traitements et sur les pensions et qu'on aurait ainsi économisé trois crises ministérielles. Imagine-t-on que la veuve de guerre remariée toucherait encore sa pension, si la question avait été soumise à l'électorat? Mais toute la question est peut-être de savoir si le referendum est d'une application aisée dans un grand pays. Sur la stabilité gouvernementale, la motion radicale n'entre pas dans le détail des voies et moyens pour éviter sans doute des explications trop techniques.

Au début de la séance du samedi, M. Georges Bonnet a développé cet ordre du jour de la commission, en marquant la nécessité pour le parti radical de préciser un programme d'essence démocratique au moment où des idéologies dictatoriales sollicitent le désarroi de l'opinion publique aussi bien dans le sens du fascisme que dans le sens du Front Commun. L'ancien ministre des Finances a été très écouté et applaudi, mais lorsque M. Daladier, après lui, prend la parole, c'est une furieuse acclamation qui l'accueille, et la moitié de la salle, debout, lui fait une longue ovation. A la fin de son discours l'ovation des militants reprendra, mais les chefs et les parlementaires ne chercheront même pas à dissimuler leur désapprobation et leur stupeur.

M. Daladier a prononcé une longue harangue où, pendant une heure et demie, il a traité des problèmes économiques. Il est difficile de juger favorablement cet exposé touffu où des idées bizarres voisinaient avec les plus douteuses fantaisies. Influencé, nous a-t-on dit, par deux journalistes, M. Dulot et M. Labadie, l'ancien président du Conseil a cherché à opposer à l'économie marxiste, et à sa fille bâtarde, l'économie dirigée, un système néo-libéral, curieux amalgame de Proudhon et de Bastiat. Çà et là, des idées moins étranges sinon neuves, comme la critique de la politique de crédits restreints au commerce et à l'industrie actuellement pratiquée par la Banque de France, ou comme

l'affirmation — un peu banale, il est vrai — que le présent malaise économique tient à la paralysie de la circulation des capitaux. Mais la faiblesse de la partie constructive est apparue à tous les yeux. Non seulement, en effet, M. Daladier, après avoir condamné l'économie dirigée, a proposé de créer une sorte de trust des cerveaux à l'exemple de l'Amérique, mais encore, pour démontrer les avantages de la circulation rapide des capitaux, il est allé chercher au Tyrol un exemple fâcheux, celui de la monnaie fondante de Wœrgl. Caricaturistes et chansonniers ont vu là une mine facile à exploiter pendant tout l'hiver et il sera difficile de discuter sérieusement la théorie monétaire de l'ancien président du Conseil, mais nos lecteurs ont assez l'expérience des faits économiques pour reconnaître dans la monnaie de Wœrgl, automatiquement dépréciée de 1 p. 100 par mois, soit le processus de dévaluation jusqu'à zéro qui fut celui de la monnaie allemande et autrichienne, soit l'organisation d'un impôt sur la monnaie qui est évidemment la forme la plus injuste et la moins démocratique de l'impôt sur le capital. Malgré les applaudissements qui ont salué la péroraison de M. Daladier, il n'a manifestement pas converti le parti radical à sa théorie négatrice de l'épargne.

Restait le plat de résistance : l'intervention attendue depuis deux jours du président Herriot. Le ministre d'État a balayé les réticences et emporté l'adhésion unanime du Congrès, car on peut négliger les cinq ou six mains qui se sont timidement levées à la contre-épreuve, après le vote de l'ordre du jour. Il n'est pas de spectacle plus intéressant que la mise en train de la formidable machine oratoire qu'est l'éloquence de M. Herriot; on ne saurait mieux la comparer qu'à l'ébranlement d'une cloche de cathédrale. Le début est tout en nuances, avec des inflexions de voix qui ont l'air de confidences; de feintes hésitations, des recherches, des reprises de termes, parfois une plaisanterie que la phrase suivante a l'air de vouloir reprendre et excuser, puis le ton s'élève, la phrase devient plus ample, la voix frémit d'une sourde vibration jusqu'au moment où la cloche prend toute sa volée et où l'orateur tantôt martèle son auditoire d'arguments dont la densité apparaît matérielle et palpable et tantôt l'enlève

dans les orbes de développements lyriques dont l'humanisme et l'humanité fournissent les thèmes. Parfois, quand le discours est achevé, l'auditeur se reprend, l'esprit de l'escalier lui suggère des objections, sa réflexion esquisse une réfutation, mais il est trop tard, la séance est levée, ou, si elle dure encore, le public ne veut plus entendre personne. Les orateurs inscrits après M. Herriot, au Congrès de Nantes, s'en sont bien aperçus.

Après l'intervention de M. Herriot, le Congrès était fini, tous les débats qui ont suivi n'étaient plus que de l'administration intérieure et la déclaration finale, rédigée et lue par M. Ducos, n'enrichira guère notre littérature politique. Il est trop tôt, à l'instant où nous écrivons, à la veille même de la rentrée des Chambres, pour savoir comment la situation politique évoluera : sans être pessimiste, on peut admettre que les chances de crise l'emportent sur les possibilités de conciliation. On ne peut, en tout cas, que souhaiter la continuation de la trêve. Dans cette Revue où l'on s'est toujours efforcé de traiter la politique comme une science expérimentale, on doit cependant relever le rapprochement qui s'est opéré entre le parti radical-socialiste et l'Alliance démocratique, et l'on peut observer que le Congrès de Nantes est le premier où le parti radical n'ait pas adressé aux socialistes une adjuration chargée de désirs ou lourde de regrets. Si nous étions dans des conditions politiques normales, on pourrait saluer dans cette attitude nouvelle l'aube de cette conjonction des centres pour laquelle on a rompu ici tant de lances, mais, au bord du maëlstrom dont le tourbillon se creuse chaque jour davantage, les partis politiques auront-ils le temps de se réconcilier et de redresser leur radeau désemparé[1]?

FRANÇOIS LEUWEN

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Gaston Doumergue, à la suite de la démission des ministres radicaux, a quitté le pouvoir. C'est M. Pierre-Étienne Flandin, qui a été appelé à constituer un nouveau Cabinet. En nous réservant d'analyser les conditions dans lesquelles M. Doumergue est tombé — sans avoir présenté aux Chambres ses projets de réforme —, souhaitons que l'union du pays se fasse, sans restriction, autour du nouveau président du Conseil, dont le programme exposé au Congrès de l'Alliance Démocratique à Arras, avait rencontré l'accueil le plus favorable.

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE CORRÈGE

Corrège est mort voilà quatre cents ans, le 5 mars 1534. Cet anniversaire, que l'Italie commémorera bientôt par une exposition de ses œuvres, aurait passé inaperçu chez nous si Jean-Louis Vaudoyer n'avait eu l'heureuse idée de rendre hommage à ce grand peintre en réunissant, à l'Orangerie des Tuileries, des dessins tirés des cartons du Louvre et de l'École des Beaux-Arts. Avec l'appui de M. Verne, Directeur des Musées nationaux, grâce à la bonne volonté de MM. Rouchès et Lavallée, et avec le concours de M. Vergnet-Ruiz, il nous a mis sous les yeux, pendant quelque temps, un ensemble dont on tirait à la fois un plaisir et un enseignement.

A côté de quelque vingt-cinq études du maître se trouvaient exposées celles de ses élèves et successeurs immédiats : le Parmesan, qui était représenté par une quarantaine de feuillets tous d'un grand charme et plusieurs d'une grande beauté; le Primatice; Schidone; le Baroche, de qui les dessins aux trois crayons habilement fondus touchent plus sûrement que ses tableaux, d'une facture et d'une couleur un peu inconsistantes. Mais ces artistes ne sont pas ceux qui ont le mieux mis à profit l'héritage de Corrège : ce qui chez lui est grâce se transforme chez eux en élégance, ici un peu sèche, là un peu molle. Ses continuateurs authentiques, il faut les chercher plus loin, au XVIIe et au XVIIIe siècle; son action a été pour ainsi dire à retardement, peut-être en partie pour

cette raison que Parme n'était pas aussi visitée que Florence, Venise ou Rome. C'est du jour où les Carrache y découvrirent son œuvre que date son action véritable : Louis fut ébloui, Annibal à son tour en demeura « stupide ». Il écrivait à son frère ces mots souvent cités : « Au lieu de perdre notre temps à discuter, ne songeons qu'à la belle manière de Corrège... Cet homme a tout pensé par lui-même, ses conceptions sont à lui... Voilà le vrai, voilà le réel! » Ils enseignèrent leur admiration dans leur Académie; toute l'Italie, ou presque, les suivit, et après elle ceux qui, du nord, venaient s'instruire au delà des Alpes. Les Français du XVIIIe siècle, épris à la fois d'éloquence et de charme sensuel, étaient comme prédestinés à écouter les brillantes et insinuantes leçons de Corrège; le choix de leurs dessins qui figurait à l'Orangerie, — il eût été facile d'allonger le catalogue, — faisait apparaître entre eux et lui, pour le visiteur le moins averti, des liens très étroits. Les crayons plus tardifs de Prud'hon et même de Carpeaux s'accordaient encore si parfaitement avec le reste que, faute d'en connaître par ailleurs le caractère, on eût hésité à les placer au XIXe siècle.

Les spécialistes n'ignorent naturellement pas le rôle joué dans l'histoire de l'art par cet Antonio Allegri qui a illustré sa ville natale en lui empruntant son nom. Mais le public, même cultivé et à qui les musées sont familiers, ne se rend pas très bien compte que Corrège est, avec Raphaël, Michel-Ange et Titien, celui des peintres de la Renaissance qui a exercé l'influence la plus étendue et la plus profonde. Si celle-ci n'éclate plus à tous les yeux, c'est précisément parce que tout ce qu'il a apporté de nouveau a été si bien assimilé par d'autres que cette nouveauté n'en paraît plus une. En fait, au cours d'une carrière assez brève, — il est mort à quarante-cinq ans, — Corrège a créé de quoi bouleverser la peinture. Pour apprécier son originalité et sa hardiesse, il faut se replacer d'abord à l'époque où il a travaillé.

Il était né en 1489 à Correggio, à mi-chemin entre Modène et Parme, pas très loin de Bologne ni de Mantoue. D'abord élève du Modenais Bianchi-Ferrari, dont nous connaissons peu de chose, il se rendit certainement à Mantoue : on a toutes raisons de penser qu'il s'y trouvait en 1506, au moment de la

mort de Mantegna et qu'il travailla sur ses dessins aux pendentifs de la chapelle de Sant'Andrea. Il reçut probablement ses conseils; en tout cas il se familiarisa avec ses ouvrages. Il connut également ceux de Costa et de Francia. La trace précise de ces trois influences se découvre dans ses tableaux de jeunesse, notamment dans la *Madone de saint François* de 1514, aujourd'hui au musée de Dresde. Mais on y voit poindre aussi la tendresse particulière dont il allait pénétrer toute sa peinture et une volonté, remarquable chez un jeune homme, de rompre avec les règles de la composition habituelles en son temps : ses figures ont une tendance à ne plus s'équilibrer par rapport à la verticale, elles s'infléchissent dans le rectangle de la toile, s'ordonnent de façon à le couper par une diagonale imprévue. *Le Repos en Égypte*, de Florence, quoique assurément inférieur en beauté, est, quant à la construction, beaucoup plus neuf que *l'Amour sacré et l'Amour profane* de Titien, exactement contemporain.

Encore n'est-ce là qu'un début. Aussi bien dans la fresque que dans les tableaux à l'huile, il va hardiment innover, tirant tout de son propre fonds. Son premier grand travail à fresque lui est commandé en 1518 par l'abbesse du couvent de San Paolo à Parme. Il s'agissait d'orner la voûte d'une salle rectangulaire. Curieuse décoration pour un couvent, même un couvent de la Renaissance, mais charmante et dont le thème convenait au génie du peintre : sur la hotte de la cheminée, Diane dans son char; tout autour, en haut des murs, des trompe-l'œil en grisaille, d'une ravissante beauté, scènes mythologiques qui passent pour symboliser la vie humaine; au-dessus, percés dans un berceau de verdure où pendent des bouquets de fruits, des jours ovales ouvrant sur le ciel et dans lesquels apparaissent deux par deux des amours qui jouent à chasser le cerf. Le décor de la *Vierge de la Victoire* de Mantegna et ses *putti* au plafond de la « Camera degli Sposi » de Mantoue sont évidemment à l'origine de l'invention de Corrège, mais l'esprit est ici tout différent : une fantaisie, une espièglerie, une fraîcheur exquise. Rien de tel ailleurs. Auprès de cette liberté les écoinçons de la Farnésine, malgré l'admirable agencement de leurs lignes, paraissent voulus et froids.

Deux ans plus tard, dans la coupole de Saint-Jean-l'Évangéliste, Corrège imaginait une *Ascension du Christ* qui ouvrait des voies inexplorées. Nul doute qu'il ait connu le plafond de la Sixtine, achevé six ans auparavant : à la base du dôme, sur des nuages où se bousculent des enfants échevelés, les apôtres

ÈVE
(Dessin du Corrège. Esquisse pour la Coupole de Parme.)

se penchent, se plient, se renversent comme les admirables jeunes hommes et les prophètes de Michel-Ange; mais avec celui-ci, quoique en compagnie d'êtres surhumains, nous demeurons attachés à la terre et soumis à la pesanteur. Corrège, prolongeant la perspective en hauteur, nous transporte dans les nuées; au milieu de sa coupole, Jésus, vu en raccourci par

en dessous, s'élève vers un zénith baigné d'or, entouré d'un chœur d'anges qui se fondent dans la lumière.

Cette première entreprise audacieuse est suivie peu après des fresques de la coupole de la cathédrale, vaste travail qui n'était pas tout à fait terminé quand il mourut. Là, il porte à un point qui n'a guère été dépassé et l'art du trompe-l'œil et l'expression du mouvement ascendant au moyen de personnages tourbillonnant dans l'espace. Le tambour figure une plinthe de marbre devant laquelle de hautes figures d'apôtres, aux draperies soulevées par le vent, gesticulent, les yeux levés pour contempler l'Assomption de la Vierge. Sur la plinthe, assis, accroupis, courant, des adolescents non moins beaux que ceux de la Sixtine, mais plus riants, plus gracieux, allument des torchères et déroulent des draperies. Au-dessus, une troupe d'anges musiciens aux jambes nues accompagne dans un irrésistible élan la Mère de Dieu montant à travers les nuages où siègent les bienheureux, vers son Fils qui vogue en plein ciel, dans une lueur d'apothéose.

Il se peut que, de nos jours, devant ces fresques de Parme, beaucoup de spectateurs restent froids. Le temps a rendu la peinture mal lisible par places. Et nous avons tant vu depuis de voûtes d'églises ou de palais crevées par les peintres, — avec moins de raison que Corrège qui utilisait l'appel de lumière de la coupole, — afin de nous emporter jusque dans l'éther à la suite de leurs saints, de leurs anges ou de leurs divinités antiques, qu'il nous faut un moment de réflexion avant de saisir l'étonnante nouveauté d'une pareille composition.

Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, force est de reconnaître qu'elle a provoqué l'enthousiasme de plusieurs générations d'artistes. Une bonne partie de la décoration italienne, des Carrache à Tiepolo, sort de là, et aussi de la décoration française, de Mignard à Fragonard. Les figures aériennes de Parme qui agitent leurs longues jambes dans le vide se sont envolées à travers l'Europe; elles se sont posées sur les archivoltes de Bernin, elles traversent les ciels du Guide, de Guerchin, de Pierre de Cortone, elles planent partout à Rome, à Gênes, à Naples, à Anvers, à Venise, à Paris, à Vienne.

Dans la construction de ses tableaux d'autel et dans le

sentiment qui les anime, Corrège n'innove pas moins. J'ai signalé que, dès ses débuts, il s'écartait de la stabilité où l'on demeurait avant lui. Bientôt il n'y a plus guère dans ses toiles de lignes verticales; les diagonales, les courbes prédominent. Les proportions des figures dans une même peinture présentent des différences qui les déséquilibrent volontairement pour accentuer un rythme inattendu : ainsi le saint Jérôme du *Jour*, le berger de la *Nuit*. Les gestes des personnages sont conçus de façon à contrarier les lignes : leurs corps s'infléchissent, leurs contours se font plus sinueux, leurs draperies plus onduleuses. Corrège paraît impatient de tout ce qui est immobile; ainsi que l'a noté M. Berenson avec sa perspicacité habituelle, les commandes qu'il exécutait l'obligeant néanmoins à faire de la peinture monumentale dans le cadre architectural des autels, il se trouve être « le créateur ou du moins le précurseur du baroque; on peut imaginer que, laissé à lui-même, il se serait lancé d'emblée dans le rococo et qu'il aurait fini peut-être par se libérer, comme les Japonais, de tout élément architectonique ».

En même temps qu'il animait d'un pareil dynamisme la peinture religieuse, il en transformait le sentiment. Son naturel le portait à une tendresse voluptueuse, qui marque toutes ses œuvres : dans ses « Saintes Conversations », un lien sentimental unit les figures autant que leurs lignes; et les scènes dramatiques telles que *la Déposition de Croix* (National Gallery), *le Jardin des Oliviers* (duc de Wellington), *le Martyre de saint Placide et de sainte Flavie* (Parme) respirent cette dévotion attendrie et un peu trop pathétique qui passe pour caractériser l'art « jésuite ». Corrège se trouve ainsi être une des sources principales de l'art de la Contre-réforme. Toutes ces œuvres sont en effet antérieures à 1530 : il était alors à peine question de Réforme en Italie; moins encore de Contre-réforme; la Compagnie de Jésus n'existait pas; quinze ans allaient passer avant la réunion du Concile de Trente. Le langage plastique que l'Église allait recommander presque universellement a donc été créé par Corrège avant que personne en ait senti le besoin.

On jugera peut-être que ce double rôle de précurseur dans le style de la décoration et dans l'expression de l'émotion

religieuse n'est pas un titre de gloire pur de tout mélange. J'en conviens. J'admire la hardiesse de la coupole de Parme et j'en aime une foule de détails, mais je vois bien que son exemple est aussi dangereux que celui des chefs-d'œuvre de Michel-Ange. Et, si je suis sensible à certains tableaux de piété de Corrège, c'est malgré la qualité ambiguë et un peu fade de leur sentiment. Il n'en est pas moins important de mettre en évidence ce rôle capital de Corrège, — ne serait-ce que pour montrer une fois de plus que ce ne sont ni l'état social, ni les courants de pensée qui renouvellent l'art, mais que ce sont au contraire quelques grands artistes qui inventent, selon leur génie propre, des moyens d'expression que toute une époque leur emprunte parce qu'ils se trouvent lui convenir.

La vraie gloire de Corrège est ailleurs : elle est dans ses vertus de poète et de peintre. Rappelons à notre esprit *la Nativité de Dresde* et *la Madone de saint Jérôme* de Parme, célèbres sous les noms symboliques de « la Nuit » et « le Jour ». Songeons à l'*Antiope*, qui illumine de sa clarté les sombres parois du Salon Carré, à la svelte *Danaé* de Rome que découvre un Eros passionné, au *Ganymède* de Vienne suspendu entre ciel et terre, à *Io* pâmée aux bras d'un invisible amant, à la *Léda* de Berlin, à peine moins séduisante d'avoir été lacérée par le trop pieux fils du Régent dont elle choquait la pudeur et ensuite considérablement repeinte. « Je n'ai rien éprouvé de plus enchanteur, écrit le Président de Brosses, à propos d'une musique entendue à Milan où dialoguaient un hautbois et un basson ; cela ne peut se comparer qu'à *la Nuit* du Corrège... » « Il a su rendre par des couleurs, dit Stendhal, certains sentiments auxquels la poésie ne peut atteindre et qu'après lui Cimarosa et Mozart ont su fixer sur le papier... » « Peintre sublime, dit Barrès, qui créa une expression pour tous les moments de l'âme féminine gradués depuis la plus fine contraction nerveuse jusqu'à la volupté défaillante. » Ces nuances indéfinissables, cette grâce flexible, cette langueur amoureuse, il est bien le premier à en avoir imprégné la peinture et nul en cela ne l'a jamais surpassé. Le sourire de ses saints, de ses anges, de ses déesses n'est plus du tout celui de Léonard : point d'ombres, je ne sais quoi de doucement joyeux, de clair et souvent d'un

peu malicieux. La nudité des corps n'a pas chez lui la noble beauté qu'elle prend chez Titien, elle a plus de grâce, elle est plus près de la vie par le frémissement qui court sur l'épiderme. Que les mains sont caressantes et soyeuses les boucles des cheveux! Tout cela qui pourrait être mièvre, — et qui l'est, avouons-le, dans les moins bons tableaux, — nous atteint au contraire, dans ceux que nous avons nommés, au plus profond de notre sensibilité. La raison en est que Corrège est un grand inventeur aussi dans le métier de peindre et que ses moyens d'expression sont des moyens de peintre. Mais ils échappent autant à l'analyse que ceux de Rembrandt, par exemple, dans un tableau connu *le Bon Samaritain*. Comment obtient-il ces contours fluides, cette lumière, ces passages à une ombre où la lumière pénètre? On ne sait. Le Louvre a la bonne fortune de posséder deux très beaux Corrèges, exempts de cette passion de mouvement qui gâtent d'autres ouvrages; il n'est que de retourner les voir pour s'en rendre compte. Dans l'*Antiope* comme dans le *Mariage mystique de sainte Catherine*, aucun artifice visible. Les visages de la Vierge, de la sainte, le corps de l'Enfant ne sont pas détachés sur des fonds obscurs, ils sont entourés de tonalités atténuées, situés dans un paysage tout pénétré de clarté, où, à y bien regarder, on discerne deux scènes de martyre, mais qui n'apparaît que comme un espace féerique fait de verts et d'azur où çà et là s'accroche une lueur. Antiope endormie repose entre une draperie d'un bleu léger, un linge blanc, une chair d'enfant, le ruban rose d'un carquois, et de tout son corps émane un merveilleux rayonnement. Ni Rubens avec les ressources inépuisables de sa palette, ni Rembrandt avec ses ténèbres et ses ors, ni Fragonard avec ses chatoiements de soie, ni Prud'hon avec ses nacres, ni Renoir, n'ont égalé le doux éclat d'Antiope ou de ses sœurs Io, Danaé, Léda.

Peinture solide, d'une matière épaisse et ferme, où rien n'est escamoté, ni négligé, même la construction. On a dit parfois que le dessin de Corrège est faible, comme on a dit jadis que celui de Rembrandt est incorrect. C'est qu'avec une manière de sentir différente et une qualité d'esprit inégale, l'un et l'autre ne conçoivent pas les formes en dehors de la lumière et de l'air qui les baignent. Les croquis de Corrège sont à cet égard

révélateurs : je dis croquis, car nous avons de lui bien peu de dessins poussés ; ce n'étaient pour lui que des recherches, jamais un but, et ils sont aussi loin que possible de toute abstraction.

Même au XVIIIe siècle, si proche pourtant de lui par tant de points, on les comprenait mal. « Ils ne lui auraient pas acquis grande réputation, écrit d'Argenville dans ses *Vies des peintres*, s'il ne s'était surpassé infiniment en exécutant en peinture les mêmes sujets. Les draperies sont dessinées lourdement et les extrémités des figures fort négligées. » Il est vrai que Corrège n'a jamais désiré exprimer les volumes par un trait qui les enveloppe; il se borne, en général, à indiquer le mouvement d'un crayon cursif et à accuser rapidement les masses. Les hachures épousent rarement le sens des formes, elles ne sont qu'un frottis en diagonale, parfois comme estompé, qui marque le rapport des reliefs entre eux et suggère les nuances de l'ombre et de la lumière. Nous reproduisons une des études pour l'*Ève* de la coupole de Parme; c'est un des dessins où Corrège s'est le plus préoccupé de préciser le contour, le goût le plus classique ne peut méconnaître ici la pureté du trait, et cependant ce qui domine, c'est le sens exquis des valeurs, la compréhension de l'atmosphère autour des corps, la qualité ravissante du sentiment, qui le rendent inimitable.

Si même la place que tient Corrège dans le développement de l'art doit être oubliée (elle n'intéresse, après tout, que l'historien), il n'y perd rien, car son œuvre demeure une source vivante où l'on peut encore venir puiser. Tous les enrichissements que quatre siècles ont pu apporter aux ressources de la peinture n'empêchent pas qu'une toile comme celle qui a si justement été appelée « le Jour » ne reste une des plus parfaites expressions de la lumière épanchée en nappes égales sur un paysage aux lointains légèrement voilés, peuplé d'êtres jeunes et beaux. Et plus d'un de ses tableaux dégage une poésie à laquelle certaines âmes seront toujours sensibles, poésie où l'attrait sensuel se fond dans le vague du rêve et dans l'enchantement de cette musique silencieuse dont Keats a dit qu'elle était la plus douce de toutes.

PAUL ALFASSA

REPRISES

DE

« SIGURD » ET DE « L'ÉTRANGER »

Aux mélomanes qui désirent une communion fréquente avec les chefs-d'œuvre nos associations symphoniques offrent des programmes où l'empire mystérieux de la musique se dévoile à peu près comme le ciel sur un planisphère. Quelques pages impérissables figurent les étoiles fixes. D'autres, à peine moins éclatantes, suivent une destinée analogue à celle des planètes, et les habitués se plaisent à observer leurs révolutions ou même, à travers les douze maisons du Zodiaque, leurs voyages majestueux. Plus modestes, certaines nouveautés passagères tiennent le rôle d'étoiles filantes. Une gravitation harmonieuse, innombrable, auguste, semble régir le firmament sonore. Ceux qui en étudient les lois ne confondent plus les astres principaux avec leurs satellites; ils débrouillent sans trop de peine l'emmêlement formidable des trajectoires; ils prédisent à coup sûr les conjonctions singulières et ne s'émeuvent guère plus des occultations que des éclipses. A quoi bon se troubler? Au concert, les abandons ne sont jamais définitifs. Tout répertoire a ses exils et ses retours d'apothéose. Un jour, après de longs intervalles d'années et de silence, telle symphonie délaissée, telle ouverture presque évanouie renaît infailliblement à la vie, brillante comme les comètes, pourvu que les concerts nous ménagent des reprises abondantes et savamment choisies.

Les amateurs cultivés ne font pas autrement chez eux. Dans le calme de leur bibliothèque, au piano ou bien dans un fauteuil, ils s'attachent à revenir en arrière. Lire, pour eux, c'est revoir et réentendre. Quoi! sans chanteurs ni orchestre?... Mais oui, précisément. Et plus d'un mélomane parlerait de ces reprises à domicile avec la même chaleur qu'Ernest Reyer :

Vous croyez peut-être que quand je juge une partition de Weber en dehors du prestige de la scène, quand je la juge de sang-froid, assis à mon piano, lisant dans cette partition comme dans un livre, je suis plus méticuleux et plus sévère? Pas le moins du monde. Dès les premières mesures, l'émotion me gagne, elle grandit, elle m'enveloppe des pieds à la tête, elle est d'autant plus absolue, d'autant plus violente que l'exécution idéale que j'entends, les voix et instruments, les chants et les harmonies, ont une vérité d'expression, un charme, une verve, une pureté, une mélancolie, que la réalité la plus parfaite ne saurait atteindre[1].

Quels que soient les attraits de la production contemporaine, jamais un amateur fervent ne perd de vue les maîtres. Un enchaînement indéfini de reprises lui permet de contempler tour à tour, sans distinction de pays ni d'époque, tous les genres, tous les styles, toutes les expressions caractéristiques du langage musical. Plus un jugement est sain, moins il redoute les contre-épreuves. Ne convient-il pas de vérifier, de comparer, d'approfondir sans relâche? Notre goût n'a-t-il pas ses variations, notre mémoire ses défaillances? Ainsi les mélomanes authentiques ne se plaignent nullement de revenir en arrière : ces disciplines salutaires leur apportent la justification de leurs plaisirs.

Mais au théâtre, où les répétitions mettent en œuvre un personnel et un matériel énormes, la moindre reprise a l'ampleur d'un événement. Nos directeurs ont rarement la liberté d'en prendre la décision. Trop de considérations s'y opposent. Déjà la préparation d'un ouvrage moderne implique un labeur assidu. Mais exhumer des archives une partition défunte, lui insuffler la vie comme à la fille de Jaïre, ce n'est rien de moins qu'un miracle. Par exemple, veut-on reprendre un opéra négligé depuis le XVIIIe siècle? Il en faudra reconstituer tout d'abord le texte, et voilà une opération délicate, épineuse, qui

1. Cf. Ernest Reyer, *Quarante ans de musique*, Paris, Calmann-Lévy, p. 223.

s'échelonne sur plusieurs mois. Force problèmes d'interprétation vont surgir par la suite, et comme l'auteur n'est plus là pour les résoudre, comme les traditions font presque toujours défaut, il serait peut-être judicieux de consulter les musicologues érudits qui en ont l'expérience, si les chefs d'études n'y répugnaient autant que les artistes eux-mêmes. De là ces bévues déplorables qui parfois compromettent nos reprises. D'autre part, le succès matériel demeure jusqu'au bout incertain, puisque ces résurrections n'intéressent en définitive qu'une élite. Et ce qui paralyse toutes les activités, l'obstacle irrémédiable, c'est la tyrannie des cahiers de charges : ceux-ci enjoignent aux scènes lyriques subventionnées de consacrer annuellement une part notable de leur effort aux élucubrations plus ou moins fugitives de nos contemporains, anciens prix de Rome ou membres de l'Institut. Cette clause, qui s'inspirait à l'origine d'une sollicitude fort louable, impose aujourd'hui aux théâtres une servitude de plus en plus lourde. Comment servir et défendre la culture musicale, comment rendre hommage aux gloires éternelles, comment amener de nouveaux admirateurs à Lully, à Rameau, à Gluck, à Mozart, à Beethoven, à Weber, à Berlioz, alors qu'un peuple de candidats vient rappeler d'anciens engagements, des promesses imprudentes, ou même élève la voix pour en réclamer l'exécution? A-t-on pu évincer ou apaiser ces obsédants personnages, il est souvent trop tard : la saison expire, et ces pieuses intentions, ces projets magnifiques se traduisent en fin de compte par une simple remise.

Cet automne, *Sigurd* et l'*Étranger* devant reparaître à l'Académie nationale de musique et de danse, la curiosité nous prit d'explorer cette immense nécropole où trois siècles de répertoire attendent sous la poussière et les toiles d'araignées un réveil providentiel. Hélas! nulle sépulture au monde n'exhale pareille mélancolie. Que parle-t-on de l'Escurial? Auprès des oubliettes de l'Opéra, l'Escurial devient, sinon une villégiature folâtre, du moins une habitation de famille très avenante. A travers un dédale de corridors, d'escaliers, de magasins et de galeries, nous avons longuement erré sous la conduite de M. J.-G. Prod'homme, l'éminent historien auquel est aujourd'hui confiée la Bibliothèque de l'Opéra.

Deux chaînes de montagnes parallèles d'imprimés et de manuscrits se dressaient le long des murs jusqu'aux voûtes. Mais l'administration et la comptabilité n'étant pas de notre ressort, tout notre intérêt s'attachait à la bibliothèque musicale, à ces partitions, à ces parties séparées de chœurs et d'orchestre qui s'offrent patiemment à nous transmettre quelques échos de leurs inspirations héroïques ou amoureuses. Un dernier salut à ces témoins fidèles, puis on se tourna vers les maquettes des décorations et les dessins de costumes. Or, le premier album d'aquarelles qui s'entr'ouvrit aux mains de M. Prod'homme se trouva être justement celui qui fut exécuté en 1885 pour les représentations parisiennes de *Sigurd*.

Ces esquisses en disent long sur l'évolution accomplie depuis un demi-siècle. Quelle déception et quel malaise! Il semble, en feuilletant ce petit recueil, que les métamorphoses de la mode ne portent pas exclusivement sur l'habit. Ce qui change avec le temps, ce n'est pas seulement le goût, c'est encore une certaine vision des hommes et des choses, c'est le sens de l'histoire, ou même, peut-être, la pensée intrinsèque. Ces chanteurs accoutrés selon l'image que l'on se formait des épopées septentrionales vers 1885, ah! qu'ils ont donc vieilli! Parmi les rôles masculins, à la rigueur on pourrait admettre ces guerriers vêtus de peaux de bêtes et ces prêtres d'Odin. Mais les femmes, elles, excèdent vraiment les bornes du ridicule. Pour peu que l'on évoque le pur souvenir de madame Rose Caron, quelle horreur que cette Brunehild en déshabillé couleur de feu! Provocante, avinée et lourdement bachique, elle semble une maritorne échappée d'on ne sait quelles tavernes. L'étonnant, c'est qu'un artiste ait pu se représenter sous cet aspect la Walkyrie chassée du ciel. Les autres chanteuses ne sont guère mieux partagées : malgré quelques vagues sacrifices à la mythologie scandinave, elles ont tout l'air de porter les jerseys et les *tournures* de l'année 1885. Aussi plusieurs survivants de ces représentations lointaines craignaient-ils pour cette reprise de *Sigurd* que les idées musicales elles-mêmes n'eussent vieilli à proportion.

***

Or, si notre génération accepte de rendre justice à Reyer, c'est précisément sous le rapport des idées. Les siennes ont d'abord passé pour venir en droiture de Bayreuth. Mais c'était l'époque où un musicien français, dès qu'il ne vénérait docilement ni Meyerbeer ni les Italiens ni même les opéras de Gounod, s'entendait à chaque fois accuser de wagnérisme. Ses censeurs, au demeurant, ne connaissaient de Wagner qu'un petit choix de fragments exécutés aux concerts. En 1934, alors que le maître de *Tristan* a déchaîné à travers toute la France des enthousiasmes passionnés et inextinguibles, Ernest Reyer encourrait plutôt le reproche contraire. Plus d'un auditeur regrettera peut-être dans *Sigurd*, où tant de scènes s'apparentent fraternellement à la *Tétralogie* que les idées n'offrent pas une couleur plus wagnérienne. Au vrai, elles en sont totalement dépourvues. Aucun de nos critiques ne relèverait dans *Sigurd* de ces réminiscences textuelles, si fréquentes chez Massenet. Les idées musicales de Reyer peuvent bien à l'occasion nous décevoir; du moins, elles ne sont jamais qu'à lui.

L'auteur de *Sigurd* a souvent répété que, s'il ressemblait quelque peu à Wagner, c'est qu'ils procédaient l'un et l'autre des mêmes maîtres, Gluck, Weber et Berlioz. Ce que l'on rejetait de son vivant comme une boutade nous apparaît maintenant comme l'affirmation exacte de la vérité. La justesse expressive de sa déclamation fait par endroits songer à Gluck. Il suffit d'écouter l'ouverture de *Sigurd* pour reconnaître la brillante animation de Weber, ses grâces chevaleresques. Berlioz, enfin, semble avoir légué à son admirateur Reyer certaines cordes de sa lyre élégiaque et pastorale, celles qui vibrent aussi bien dans la *Symphonie fantastique* que dans les *Troyens* ou dans *Roméo et Juliette*. Gluck, Weber, Berlioz, voilà d'illustres patronages. Ernest Reyer en fut-il vraiment digne? Avant de répondre, évoquons bien telles phrases dont le prestige s'est à peine altéré depuis un demi-siècle, par exemple la belle cantilène de *Sigurd* au second acte : *Hilda! vierge au pâle sourire*. Les mélodies de Reyer ne valent pas seulement

par leur franchise virile. Il en est qui nous touchent par la plus noble suavité.

Et pour se prononcer en toute justice, pour apprécier équitablement la place qui revient à Ernest Reyer dans l'histoire de la musique française, il ne faut pas non plus oublier la vigueur avec laquelle il défendait en ses écrits, notamment au *Journal des Débats* où il avait eu le redoutable honneur de succéder à Berlioz, un idéal esthétique dont se souciaient fort peu ses confrères en vogue, adroits et intarissables fabricants de ballets, opéras ou opéras-comiques. Les idées musicales de Reyer se renforçaient ainsi par sa généreuse activité de publiciste : qu'elles ne soient donc pas séparées dans notre gratitude! A relire les feuilletons que M. Émile Henriot eut l'heureuse attention de réunir en volume sous le titre : *Quarante ans de musique*, on apprend à respecter l'homme loyal et bon, fanatique de l'art pur, qui, tout en refusant jusqu'au bout son encens aux faux dieux, osait proclamer son admiration pour Wagner alors que tant d'autres jugeaient préférable de se taire.

Cette reprise vient à son heure. Elle commémore le cinquantenaire de la création initiale, donnée à Bruxelles en 1884, et qui fit la gloire du Théâtre de la Monnaie. Certes, après trois cents représentations, l'Académie nationale de musique et de danse tenait à rendre à *Sigurd* un hommage. M. Ruhlmann n'a rien négligé, en dirigeant l'orchestre de l'Opéra, pour mettre en relief les pages les plus fameuses. Néanmoins, ni son zèle ardent et réfléchi, ni sa longue expérience du pupitre n'auraient pu masquer le point faible de Reyer : la technique. Passe encore pour les gaucheries de l'instrumentation, quoiqu'elle soit trop souvent compacte et assourdissante : on ne demanderait qu'à les absoudre. Mais ce qui choque bien davantage, c'est l'embarras où se trouve généralement le compositeur pour tirer parti de ses idées. Venu tard à la musique, Reyer n'eut jamais le tour de main professionnel. Il n'avait aucune facilité de plume. Ses motifs une fois exposés, il ne savait qu'en faire. Ni les ressources infinies de la polyphonie contrapontique ni l'art du développement et de la variation ne furent à sa portée. Se risquait-il par hasard à un *fugato*, comme dans l'ouverture de *Sigurd*, on le voyait

s'arrêter au bout de quelques mesures, étourdi et harassé. La mélodie, comme il arrive parfois aux musiciens novices, lui apparaissait toute nue, sans ses parures complémentaires. Il devait s'ingénier à la vêtir, mais alors il ne trouvait à l'ordinaire que des arpèges d'une insipidité extrême, des basses d'Alberti, de simples accords d'accompagnement à la manière des valses. Reyer ne se faisait aucune illusion sur ses propres lacunes. Les eût-il ignorées, ses charitables confrères se seraient empressés de l'en avertir obligeamment. Saint-Saëns, à la première de *Sigurd*, s'écriait tout haut « que cela fourmillait d'idées intéressantes, mais que c'était fichu comme un as de pique ». La vengeance de Reyer fut admirable. Cinq ans plus tard, ayant à rendre compte de *Samson et Dalila*, il dit son enthousiasme pour les chœurs, pour les danses, les grandes cantilènes; puis, s'attachant avec insistance à l'extraordinaire perfection de la facture, il écrivit ces lignes :

> Je m'incline et j'admire, non pas comme une brute, mais en connaissance de cause, comme un musicien heureux de reconnaître et de signaler chez un confrère des qualités que lui-même ne possède pas au même degré[1].

Un caractère si noble commandait le respect. Et ce n'est point fini de nos jours. Malgré les faiblesses du compositeur, l'émouvant souvenir qui en subsiste permet d'applaudir avec chaleur, quelles que soient nos réserves individuelles, à cette commémoration d'un cinquantenaire musical.

Sigurd a bénéficié à l'Opéra d'une interprétation attentive. Dans la partie vocale, il semble que mademoiselle Marjorie Lawrence soit mieux faite pour les sublimes envolées de la *Tétralogie* que pour les élans plus terrestres de *Sigurd*. L'orchestre, de toute façon, a paru l'emporter nettement sur les chanteurs.

***

Quelques soirées plus tard, le 31 octobre, la reprise de l'*Étranger* produisait une impression contraire. Alors qu'en effet, M. André Pernet et madame Germaine Lubin donnaient pleine et entière satisfaction dans leurs rôles de l'Étranger et

1. *Ibid.*, p. 382.

de Vita, sans pourtant les marquer aussi fortement que le regretté Delmas et madame Lucienne Bréval, l'orchestre demeurait généralement plus indécis. N'avait-on pas assez répété? La précision habituelle faisait défaut. Sans doute, M. Philippe Gaubert et ses instrumentistes devaient prendre au dénouement une revanche éclatante, en sorte que la salle entière a répondu par une tempête d'applaudissements à la tempête formidable de leur orchestre. Mais au commencement du premier acte, quelle déception! Le prélude initial, paysage de sombre argent, froid comme une aube d'hiver, où de sourds frémissements remuent sans cesse les profondeurs marines, avait manqué de poésie. Le dosage des timbres, l'équilibre sonore, laissaient parfois à désirer. On avait perçu un peu trop à découvert, sous un jour trop cru, le thème confié à la flûte et au cor, souligné par une première note piquée des violoncelles; il n'immergeait pas assez doucement parmi les accords aériens que doivent se transmettre à la hâte, sans sourdines, violons et altos divisés. Au second acte, pendant l'admirable scène où l'Étranger offre à Vita sa « pierre de miracle », une émeraude sacrée, la harpe ne tramait pas autour de cette même pensée des voiles assez fluides, assez mystérieux. Vincent d'Indy, lorsqu'il avait choisi ses tonalités avec soin et amour, leur conférait un tel pouvoir d'évocation que ses tableaux ont besoin de leur atmosphère originelle pour montrer toutes leurs couleurs. On eût souhaité ici plus d'exactitude dans le détail, plus d'énergie dans les rythmes, des basses plus fermes, des accents plus incisifs. Était-ce vraiment trop demander? A qui la faute? Les mélomanes ont pris depuis longtemps l'habitude, à l'Opéra comme au Conservatoire, d'attendre beaucoup d'un chef aussi avisé, aussi artiste que M. Philippe Gaubert. Se plaindra-t-il de les avoir rendus trop exigeants?...

Pour nous, plutôt que de juger un effort considérable sur une seule épreuve, nous retournerons applaudir l'*Étranger* à l'Opéra. Quel plaisir! Nous y verrons M. Gaubert de mieux en mieux compris par son orchestre. Et voilà qui est dans l'ordre. Une telle partition implique des mises au point successives, parfois très laborieuses, car sa riche substance a des secrets qui se dérobent tout d'abord.

Ceci ne s'applique pas au poème, dont le texte soutiendrait mal l'examen. Les éléments si disparates, ou plutôt incompatibles, qu'il recèle, étonnent l'intelligence sans toutefois la retenir. Quand on y a reconnu l'influence du *Vaisseau fantôme*, certaines réminiscences de Tolstoï, ou même d'Ibsen à travers *Brand* et la *Dame de la mer*, on quitte volontiers ce canevas où le théâtre symboliste voisine bizarrement avec la comédie bourgeoise, la tragédie avec l'opéra-comique, et le plus fier spiritualisme avec nos simples faits-divers. Toutes ces tendances coexistaient sans doute chez l'auteur, et sa psychologie s'en éclaire d'autant; mais leur expression n'en constitue pas moins ici une erreur et un échec.

Ce livret n'ayant rien d'un chef-d'œuvre, on vient d'y pratiquer des retouches. Il est rare, en effet, que nos reprises s'abstiennent de corriger et d'embellir. Or, comme les adjonctions ne sont plus à la mode, force leur est de procéder par coupures. On a donc escamoté au second acte la scène où le brigadier des douanes André, fiancé de Vita, la sommait de choisir entre lui et l'Étranger. Faut-il s'en réjouir? Certes, l'épisode sacrifié offrait l'inconvénient de fragmenter la vaste symphonie de l'orage, en même temps qu'il nous ramenait malgré nous à l'opéra-comique. C'est pourquoi Vincent d'Indy lui-même, paraît-il, se résignait à cette coupure. Soit, mais alors plus d'unité! L'équilibre entre les deux actes est désormais rompu, sans que le triste fiancé en paraisse moins ridicule. On pourrait croire dès lors que l'action n'a jamais eu d'autre objet que de justifier une belle tempête en musique, après quoi nos metteurs en scène ont eu l'inspiration de la corser par les ressources du film et par ces projections qui rendent la couleur même des vagues et des embruns. Rien de plus faux. Plutôt que de se fourvoyer ainsi, on aimerait encore mieux revoir le fiancé malencontreux. En vérité, il serait plus sage d'éviter les coupures à la reprise d'une œuvre célèbre. Loin de la servir, elles risquent d'irriter les amateurs qui ont le respect des textes. Cela n'a pas manqué de se produire l'autre soir, à l'Opéra. Et comme le déclarait Ernest Reyer, ennemi juré des coupures, avec un bon sens robuste : « S'il est vrai que ce que l'on coupe n'est pas sifflé, il n'est pas moins

vrai que ce que l'on coupe n'est pas applaudi. » A quoi bon insister? On ne saurait mieux dire.

Le tort général de ces coupures est d'attacher une importance démesurée à des riens, alors que le centre de gravité est ailleurs. Faut-il vraiment, pour gagner quelques minutes et nous épargner peut-être une réplique inopportune, démolir tout un ensemble? La fortune de l'*Étranger* ne tient pas à une scène de plus ou de moins. Peu nous importe que le fiancé de Vita revienne ou non avant la fin du second acte : cette question est négligeable. Si l'*Étranger*, à trente ans d'intervalle, conserve un ascendant si fort, il le doit exclusivement à la musique, et la reprise s'en imposait au nom des musiciens. Voilà des raisons valables. Puisque les œuvres, d'après Chateaubriand, ne se survivent que par le style, les commentateurs ne diront jamais assez combien le style de l'*Étranger* est digne d'admiration. Cette partition fut terminée par Vincent d'Indy dans sa cinquantième année. Déjà, il n'avait plus cette sève qui naguère vivifiait le *Chant de la cloche, la Symphonie sur un thème montagnard* et *Fervaal*; mais son talent gagnait en concentration et en plénitude bien plus qu'il ne perdait en charme et en fraîcheur. Par la seule autorité du style, sa musique pouvait associer harmonieusement des matériaux qui, pris en eux-mêmes, ne semblent guère moins disparates que certains éléments du poème. Que de choses en cette musique! Son flot puissant entraîne à la fois les chansons populaires et les hymnes grégoriennes, les polyphonies de la Renaissance et l'inestimable héritage des classiques depuis Jean-Sébastien Bach jusqu'à Wagner et César Franck, — et toujours avec aisance! Ayant capté ses sources dans toutes les régions de l'esprit, l'auteur les distribue aussi facilement que les eaux d'un canal.

Cette technique imperturbable que Reyer admirait chez Saint-Saëns, la voici plus surprenante encore, parce qu'elle figure ici une technique non de la lettre, mais de l'esprit. Jamais elle n'apparaît comme une virtuosité de syntaxe, brillante et un peu vide. Ses mérites ne sont pas seulement formels. On pourrait écrire des volumes sur la science du maître, et sans doute avec profit. Cependant, quels que soient dans l'*Étranger* l'éclat de l'instrumentation, la richesse des transformations théma-

tiques, la magnificence des tableaux descriptifs, ces perfections dérivent moins de l'intelligence que de l'âme. Cherchons leur secret dans l'ordre spirituel : c'est un secret infiniment simple, un pur secret de poésie. Au piano comme à l'orchestre, l'effrayante symphonie de la tempête, digne du Jugement Dernier, ne manque pas de produire un effet grandiose. Mais ce qui touche bien davantage, ce qui pénètre le cœur, s'y dépose et s'y perpétue, c'est la surnaturelle douceur du passage « lent et solennel » où l'Étranger, sans prononcer son nom, se révèle mystérieusement à la jeune fille qui l'en adjure : *Je suis celui qui rêve... je suis celui qui aime...* Deux trompettes, soutenues par les altos, exposent ici, *piano*, le thème ineffable d'une antienne empruntée à l'office du Jeudi Saint. Et sur-le-champ, malgré la souffrance de ces âmes ravagées, le miracle s'accomplit : tout n'est qu'ordre et beauté, parce que tout est désormais amour et charité!

Ces reprises ont l'avantage incontestable de ramener l'attention non seulement sur les auteurs, mais sur les hommes eux-mêmes. Elles les font proprement revivre. Allons écouter *Sigurd* pour ranimer en nous l'image d'un artiste qui fut un noble esprit et une âme généreuse. Or, cette magnanimité par laquelle Ernest Reyer l'emporte à nos yeux sur tant de compositeurs plus habiles, il nous fut donné de l'admirer à diverses reprises, — et combien ardemment! — chez Vincent d'Indy en personne. Si le souvenir s'en perdait, une seule représentation de l'*Étranger* suffirait à nous le rendre. Quel bienfait de revenir périodiquement à cette musique robuste! Sans doute, ceux qui eurent l'honneur d'approcher Vincent d'Indy à la *Schola Cantorum* n'auront pas lu sans émotion les récits et les notes que vient de publier à leur intention madame Marguerite-Marie de Fraguier[1]. Ils auront cru revoir le prédicateur, l'apôtre, et pour tout dire en un seul mot, leur maître. Mais la reprise de l'Opéra nous restitue enfin une des gloires souveraines de la musique française.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Cf. Marguerite-Marie de Fraguier, *Vincent d'Indy, souvenirs d'une élève*, Paris, Jean Naërt, 1934.

LE THÉÂTRE

M. Paul Claudel : *L'Otage* (Comédie-Française).
M. Jacques Natanson : *L'Été* (Nouvelle-Comédie).

Lorsque la Comédie-Française s'avise tardivement de vouloir accorder à un auteur dont la renommée a grandi loin d'elle ce qu'elle est seule à considérer encore comme une consécration suprême, à savoir d'être reçu chez elle, on dirait que le démon de la perversité la pousse à choisir l'œuvre la plus discutable ou la moins accessible de celui qu'elle prétend honorer. M. Paul Claudel vient d'être, avec *l'Otage*, victime de cette malchance.

Le génie du poète est ici hors de cause, comme il est hors de doute. Chaque fois que j'ai été amené à écrire de M. Claudel, ce qui m'est arrivé bien souvent, le mot « génie » est venu tout naturellement sous ma plume. Cela dit, l'impression qu'a produite sur moi la représentation de *l'Otage* au Théâtre-Français n'a fait que confirmer les sentiments mélangés qu'il me souvient que m'inspira ce drame étrange, à la première lecture que j'en fis, lors de sa publication, dans *la Nouvelle Revue française*, avant la guerre.

On éprouve un sourd malaise à balancer constamment entre l'admiration que suscitent les éclairs d'une imagination superbe, dépensée en tant de beaux discours, et l'étonnement que vous causent les bizarreries d'une telle conception dramatique. Il y a là quelque chose d'analogue au défaut maintes fois reproché par M. Claudel lui-même à Victor Hugo, j'entends

ce déséquilibre entre la magnificence du verbe et la faiblesse du propos.

Notez bien, cependant, que ce n'est pas proprement la pensée de M. Claudel, dans l'*Otage*, qui peut être à aucun moment taxée d'indigence. Tout au contraire, idées et images, tramées ensemble, y composent un vigoureux tissu des plus saines réflexions. Mais ce qui déconcerte, c'est la situation insoutenable dans laquelle l'auteur a mis ses héros. Alors même que ceux-ci exprimeraient les vérités les plus profondes dans la forme la plus éblouissante, ce qui est souvent le cas, il leur manquerait encore d'être dramatiquement présentés, placés, conduits de telle sorte que nous les prenions au sérieux. Ils ne sont pas seuls à être compromis par l'extravagance de l'intrigue où ils sont engagés : les émotions qu'ils manifestent en sont discréditées, les thèses qu'ils défendent en pâtissent.

Considérez encore que l'irréalité de l'aventure ne tient nullement ici à des impossibilités historiques, à une invraisemblance absolue des faits en eux-mêmes. Ne sait-on pas, de reste, que le pape Pie VI, arrêté à Rome par Berthier, en 1798, fut emmené à Sienne, de là transféré à la Chartreuse de Florence, puis à Turin, puis en France, à Grenoble et enfin à Valence, où il mourut? N'est-il pas également exact que son successeur Pie VII, celui-là même que M. Claudel met en scène (sans le désigner toutefois expressément par son numéro d'ordre dans la série des Pie), fut bel et bien enlevé par la police impériale en 1809, transporté de Rome à Gênes et à Savone, ensuite à Fontainebleau, où il resta captif jusqu'en 1814? Il n'y a donc rien en soi d'absurde à imaginer qu'un émissaire royaliste, ayant intercepté le mandat d'arrêt signé de l'Empereur, s'empare de la personne du souverain-pontife et la confisque au bénéfice de son parti. Or telle est la donnée de l'*Otage*. Évidemment, du point de vue de la stricte vraisemblance, ce postulat se heurte à des objections dont la moindre n'est pas que la réussite d'un coup pareil suppose un concours extraordinaire de circonstances, peu conciliables avec l'idée d'un exécutant isolé, agissant dans une Rome occupée militairement. Mais, si l'on fait abstraction de ces détails pratiques, la tournure générale de l'épisode est bien conforme à celle d'événements authentiques, arrivés précisément à

l'époque où M. Claudel a situé son drame. Ces tribulations d'un pape errant par voies et par chemins, cette misère du saint vieillard en soutane blanche, mis au secret dans des prisons successives, tout cela, qui semble incroyable, s'est pourtant vu réellement.

Qu'en conclure, sinon que l'extravagance dont j'ai parlé réside ailleurs que dans l'entorse faite à la vérité historique, ailleurs que dans l'anecdote inventée? Où cela? Eh bien, dans la position des personnages à l'intérieur du cadre imaginaire, dans l'attitude qu'ils y prennent et la nature de leurs rapports, en d'autres termes dans la dramatisation même, dans l'enchaînement des scènes, les entrées, les sorties, le dédain des petits moyens extérieurs (et des préparations psychologiques) visant à créer une atmosphère respirable, la grandiloquence abrupte et continue du dialogue.

Admettons qu'un hobereau champenois, en 1812, eût escamoté le pape et l'eût conduit clandestinement chez une cousine à lui, à quelques lieues de la résidence d'un préfet, leur frère de lait, politiquement intéressé à déjouer leurs plans, ni le hobereau, ni sa cousine, ni le pape, n'eussent agi, n'eussent parlé comme ils le font ici. — « La belle malice! dira-t-on. N'est-il pas clair que le hobereau, la cousine, le pape sont de pures idées! » — Sans doute, répondrai-je, cela se remarque assez à leur solennelle gaucherie, à leur éloignement magnifique de toute simplicité. Qu'ils ne soient que des entités qui disputent sous des masques de théâtre, nous n'y verrions aucun inconvénient, si ces entités, de surcroît, ne mêlaient à leurs débats, aux chocs fulgurants de leurs principes affrontés, des sentiments hors de l'humanité, qu'ils nous présentent cependant comme humains.

A ce propos, j'attire votre attention sur un phénomène singulier, d'ordre esthétique. Il s'agit d'un de ces légers, presque imperceptibles déplacements de plans qui suffisent à fausser les perspectives et l'éclairage d'un morceau. Les exemples en sont surtout fréquents dans les rôles de Sygne et de Georges de Coûfontaine, précisément les deux personnages du drame les plus abstraits. Prenez, comme avec la main, comme on décrocherait d'un mur un miroir, tel ou tel développement lyrique : lorsque Sygne décrit le supplice de ses

parents, ou bien lorsqu'elle raconte comment elle a reconstitué le domaine ancestral, comment elle a retrouvé les membres épars du vieux crucifix de bronze, ou bien encore le discours de Georges attestant les liens de nature qui l'unissent indissolublement à la terre de Coûfontaine. Le morceau, le miroir ainsi séparé du mur, ne vous renvoie que des images justes, toujours violentes certes, mais cette violence est justifiée, ajustée à d'âpres vérités. De rhétorique à peine. Cette emphase, non creuse, d'une plénitude nourrie, évoque les musculatures puissantes de Michel Ange dans *le Jugement dernier*. Ce qui est en soi-même excessif ne saurait être peint avec modération. Du moins, le tempérament de l'écrivain le porte-t-il à faire en sorte que sa forme poétique soit constamment égale en véhémence à la véhémence du sujet. Il y a des auteurs (Racine) dont l'art s'attache, au contraire, à demeurer toujours un peu *en deçà* de leur propos. C'est généralement l'attitude classique. Mais il y a du romantique chez M. Claudel. Il ne pousse pas le romantisme en lui jusqu'à aller *au delà* de son objet, jusqu'à submerger la matière du discours sous les débordements de l'éloquence. Il le borne à cette recherche d'une équation parfaite entre les expressions tendues et les sujets outrés. Cette convenance, on ne peut nier qu'il l'obtienne. Les morceaux, chacun pris à part, chacun détaché de l'ensemble, sont riches de pensées pertinentes, de symboles orageux et fulminants, et tout cela rend un son vrai.

Maintenant, remettez les morceaux à leur place, dans l'action, raccrochez les miroirs au mur. L'optique change. La vision juste se décompose. Les reflets agités ne nous renvoient plus du monde qu'un visage déformé, grimaçant, chaotique. D'où vient ce mystère?

L'explication en est, selon moi, que le sens profond des développements lyriques, dans *l'Otage*, est un sens général, d'une portée universelle, indépendant de toute intrigue particulière, de toutes personnalités distinctes. Replacés dans la bouche de héros qu'on nous demande de tenir pour vivants, et qui sont mêlés à une histoire assez fantastique, dont on ne s'est point préoccupé de nous rendre les abords accessibles, ces morcaux perdent leur efficacité, ils cessent de nous tou-

cher en tant que messages d'une Vérité idéale, sans parvenir à s'insérer dans les mouvements d'un drame concret, où leur beauté même leur nuit et fait aussitôt longueur.

En réalité, de tels rôles sont des voix plutôt que des personnages destinés à être incarnés sur un théâtre par des comédiens. Aussi bien les efforts que font les acteurs pour tenter de les rapprocher de la vie ne réussissent guère qu'à souligner combien ils en sont loin. Peut-être la meilleure interprétation de Claudel à la scène est-elle celle qu'en ont donnée, il y a quelques années, M. Lugné-Poe et madame Ève Francis : hiératisme des attitudes et déclamation liturgique. Certes, l'interprétation, à la Comédie-Française, n'est pas sans mérites. Comment en pourrait-il être autrement, puisqu'elle réunit les noms de mademoiselle Ventura (Sygne de Coûfontaine), de MM. Georges Le Roy (le pape Pie), Jean Hervé (Georges de Coûfontaine), Ledoux (Toussaint-Turelure), André Bacqué (le curé Badilon)? Mais que peuvent les talents individuels quand le principe qui commande toute la représentation est défectueux?

M. Ledoux cependant doit être mis hors de pair. Il est vrai que, soit dit sans vouloir en rien diminuer la part d'éloges qui revient à cet excellent artiste, l'acteur est ici servi par son rôle, le seul, dans la pièce, où l'inspiration du poète compose avec les couleurs de la réalité. Turelure n'est pas, comme ses partenaires, un simple récitant. Tout en demeurant un type (celui de l'ancien révolutionnaire, parvenu aux grades et aux emplois) ce fils d'une paysanne et d'un sorcier de village, pourvoyeur de la guillotine autrefois, ensuite engagé volontire, blessé de guerre, général, et maintenant préfet de l'Empire, a des nuances autres que celles du discours poétique, progressant par bonds et par images; il a des paroles à la mesure humaine, différentes de ces grands souffles tempétueux sortis d'on ne sait quelles « bouches d'ombre », toujours faisant des serments ou confessant leur foi aux pieds d'un crucifix de bronze; bref, il a une psychologie, du sang à fleur de peau : il vit. Il nous repose du sublime à jet continu. On lui en sait tant de gré que, en dépit de sa vilenie, de ses ruses, de ses brutalités, il ne nous est pas antipathique. Enfin, un homme! pour un peu, on l'embrasserait! D'ailleurs, cette épaisseur char-

nelle, cette rougeur du teint, cette trogne, cette patte traînante n'empêchent pas le compère d'avoir son lyrisme à lui. L'enthousiasme de « quatre-vingt-treize » n'a jamais été mieux chanté que par cet ancien jacobin. Comment, à la joie de détruire, de renverser tant de vieilles choses branlantes, se mêlait, chez de jeunes lurons, l'ivresse naturelle de leur âge, M. Claudel l'a bien vu et fortement exprimé. Le morceau est admirable — et au contraire des autres morceaux, celui-ci est « en situation », comme on dit dans le jargon du théâtre, ce qui signifie en accord avec le dessein particulier de la scène, l'orientation du dialogue à ce moment et le caractère du personnage.

Le programme, à la Comédie-Française, comporte des « Chœurs parlés, exécutés sur disques Columbia par les Renaudin, sous la direction de madame Renaud-Thévenet, notations rythmiques de M. Paul Collaer ». Il s'agit de chœurs, à la cantonade, qui remplissent un rôle ordinairement dévolu à la musique, celui d'accompagnement au dialogue. Dans une symphonie, à l'orchestre, de pareils chœurs, mêlés aux instruments, peuvent produire d'heureux effets, parce qu'il n'y a alors aucun doute sur le but à atteindre, lequel est purement musical. Au contraire, lorsque des voix viennent à la traverse d'un drame, il en résulte une ambiguïté entre le son et le jeu; l'esprit du spectateur est aiguillé sur de fausses pistes. Au lieu d'évoquer, par exemple, les rumeurs d'une tempête qui se déchaîne au dehors, ces marmonnements rythmiques nous font penser qu'on célèbre peut-être une messe dans une salle voisine, et qu'il y a là, derrière le mur, des personnages participant à l'action, qui vont paraître bientôt, sans doute... Je conseille de supprimer les chœurs.

***

L'Été, de M. Jacques Natanson, est une charmante comédie qui brusquement déraille vers la fin. L'accident est d'autant plus regrettable que la qualité du dialogue suffit à classer la pièce.

M. Natanson nous conte l'histoire d'un jeune couple qui s'est fiancé le jour de la signature du Traité de Versailles, dans un dancing, au milieu de l'allégresse générale, et que nous

retrouvons quinze ans plus tard. Durant ce laps de temps, la situation matérielle du ménage a suivi alternativement les hausses et les baisses de l'économie publique, sans parvenir plus que celle-ci à se stabiliser. Ces oscillations perpétuelles finissent par compromettre les bons rapports des époux, mais ce qui est admirable, c'est que leur entente sensuelle ait survécu jusqu'à ce jour à tant de vicissitudes. Après quinze ans, ils éprouvent à se caresser un plaisir aussi évident. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas suffisamment marqué combien cela est rare. Seule l'arrivée inopinée de la fortune entraîne l'homme sur la pente d'une petite trahison conjugale; la femme, de son côté, demeurant ferme, insensible aux déclarations amoureuses, entremêlées de sourdes menaces, d'un ministre, ancien prétendant évincé, devenu le patron du mari. C'est ici que la comédie déraille. Une déclaration de guerre empêche l'inconstant de mener jusqu'au bout sa banale aventure, et la paix du ménage est rétablie à la faveur de la catastrophe mondiale. Le recours à un moyen si terrible dans une œuvre légère en ruine aussitôt l'agrément.

La Nouvelle-Comédie (ancienne Comédie-Mondaine) est une fort jolie salle, où le talent brillant de M. Natanson trouve un cadre parfait. La pièce est très bien jouée par madame Lucienne Parizet, MM. Marcel-André, René Lefèvre et Caretie (celui-ci, pittoresque et sensible, comme toujours, dans le rôle d'un chef d'orchestre bohème).

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

Cinquantième anniversaire de la mort de Marie Bashkirtseff. — Je suis venu considérer le simulacre d'église russe que la famille de cette jeune fille surprenante fit bâtir, au seuil du cimetière de Passy, à l'ombre de ces mauvais pastiches de minarets que sont les tours du Trocadéro.

Le percement d'une avenue qui porte le nom de Paul Doumer a bouleversé ce quartier. Devant les étalages de fleurs de la Toussaint, des maçons travaillent aux colonnes de la nouvelle porte de ce cimetière, jadis dissimulé, dans lequel Manet fut enterré, lui aussi, deux ans avant Marie Bashkirtseff.

La chapelle rectangulaire est fermée; cependant, l'une des vitres intérieures qui la défendent contre les intempéries est ouverte, derrière la grille, après laquelle sont accrochés deux bouquets de roses encore fraîches, blanches et rouges.

Qui donc peut se bercer de l'illusion qu'à l'approche d'une date anniversaire, un demi-siècle après la mort, des fleurs vermeilles viendront renouveler un instant sur des cendres froides, le miracle de la vie!

Avec le temps, le nombre des familiers de Marie Bashkirtseff s'est accru.

Cependant, cette morte de 1884 ne ressemble plus guère aux jeunes filles d'aujourd'hui. Peut-être l'exagération de ce qui les sépare, fixe-t-elle plus sûrement autour de la Slave de l'Académie Julian, des hommes qui se sont toujours —

et à tout âge — laissés prendre à des confessions d'une irrécusable sincérité?

Le cimetière de Passy fait province. La chapelle russe de Marie Bashkirtseff y apporterait seule une note discordante, si l'atmosphère de Paris ne se chargeait de virer au gris pareillement le rose des briques du Trocadéro et les clochetons à la manière moscovite qui semblent préserver du ciel et retenir dans le ciment terrestre le souvenir de cette dernière Marguerite Gautier du XIXe siècle, mais vierge, aristocrate et russe.

Barrès, qui s'occupa d'elle le premier, après la lecture des deux volumes de son *Journal*, légèrement revus et atténués par André Theuriet, l'avait baptisée *Notre-Dame du sleeping-car*. Mais il demeurait impressionné par le ton de ces pages, qui lui faisait dire que Marie, à travers sa franchise et ses hardiesses, n'avait jamais douté d'être publiée un jour.

Je causais hier avec mademoiselle Madeleine Zillhardt, l'une des dernières survivantes de l'époque où Marie, cette Dame aux Camélias de la Palette, faisait scandale à l'Académie de Peinture pour dames, — la première de toutes, — fondée, dans le Passage des Panoramas, par un méridional de large encolure, M. Julian.

Un jour, dans un de ses moments de violence, mademoiselle Bashkirtseff jeta ces mots, comme un défi à ses camarades :

« Si je ne suis pas célèbre par ma peinture, je le deviendrai par mon *Journal*! »

Donc, pas de doute sur la conviction que les pages qu'écrivait secrètement cette cosaque tuberculeuse seraient imprimées.

Le dessein de ne pas se confesser à Dieu seul, mais par des écrits quotidiens, à des hommes et des femmes, qu'on ne connaît pas, qui ne sont pas encore nés, contraint à ne laisser paraître de soi que ce qui semble bon d'en montrer, quitte à exagérer et aussi à maintenir dans l'ombre d'importantes parties d'une existence qui deviendrait, croit-on, moins parfaite, si l'on cédait aux exigences d'une stricte et unique vérité.

Mademoiselle Zillhardt me signale particulièrement le silence qu'observe Marie Bashkirtseff sur certaines promenades au Musée du Louvre, en compagnie de camarades

pauvres de son atelier, puis, sur sa présence, avenue de la Grande-Armée, dans la mansarde studieuse de cette Louise Breslau, à laquelle la jeune Russe assigne — avec quel acharnement — le rôle de seule rivale qu'elle puisse redouter. Louise Breslau fut une artiste, en effet, d'un caractère supérieur et que l'avenir ne saurait négliger.

Si Marie Bashkirtseff eût vécue, elle se serait sans doute allégée de son snobisme. Son intimité avec Bastien-Lepage, qui fit de Jeanne d'Arc une paysanne pour *la Terre*, de Zola, et qui était mourant comme Marie — (ils s'éteignirent à quelques jours d'intervalle) — en témoigne.

Mais ce que nous connaissons de l'œuvre peinte de cette jeune fille n'est que l'ouvrage d'une élève circonspecte et timorée. Rien de la grâce personnelle, de la féminité, de la diversité facile et inquiète d'une Berthe Morisot.

C'est le *Journal*, seul, c'est bien son *Journal*, en effet, qui assure à Marie Bashkirtseff, à travers ce siècle-ci, qu'elle n'a pas connu, l'éclat d'une comète dont la trajectoire, d'ailleurs, avec le temps peut varier. (Quels écrits intimes, quelles notations « sincères » d'autres jeunes filles, nous réserve l'avenir?) Mais ce qui assure à la Russe une incontestable supériorité, c'est d'être morte à vingt-quatre ans. S'il avait été prolongé, ce journal aurait perdu son intensité. A la veille de mourir, Marie prend encore son dernier cahier pour y tracer quelques lignes. Son visage est exsangue et blême, ses bras ont perdu les contours dont elle se montrait si fière, mais ses épais cheveux demeurent blonds et, sur l'oreiller funèbre, ils vont la couronner indéfiniment de sa jeunesse.

Voilà l'un des attraits de l'œuvre, de cette œuvre littéraire, dont le titre ne figure pas sur les murs de la chapelle du cimetière de Passy. Cependant, on y voit gravés les titres de quelques tableaux, que personne ne connaît, sinon ceux exposés jadis, au Musée du Luxembourg.

André Theuriet, qui édulcora le *Journal*, a écrit un médiocre quatrain, destiné à la paroi la plus en vue de ce tombeau :

O Marie, ô lys blanc, radieuse beauté,
Ton être entier n'a pas sombré dans la nuit noire,
Ton esprit est vivant, vibrante est ta mémoire,
Et l'immortel parfum de la fleur est resté.

Il ne manque à ces fadeurs que la musique de Francis Thomé!

La médiocrité de talent ou de tempérament de presque tous ceux qui ont approché Marie marque sa personnalité avec plus de relief. Son époque est, en apparence, celle du *Passant*, des objets japonais de bazar, des tournures, des doubles rideaux à franges de boules qui interceptaient la lumière, des meubles de *style* (!) Louis XVI, peints en noir, de Sarah Bernhardt, de Clairin, de Detaille, de Jacquet et de Coquelin.

Une façade en meringue à la crème, toute en gracieusetés et habiletés, dérobait à un monde frivole, et non éduqué comme il l'est aujourd'hui — ce qui, d'ailleurs, ne lui profite pas toujours! — dérobait pourtant Manet, Renoir, Monet, Sisley, Degas, Berthe Morisot, Verlaine et le génie naissant de Rodin et les pléiades de savants qui allaient transformer les moyens et la vie de l'humanité.

Marie Bashkirtseff, elle, les ignora. Elle ne voyait que l'art enseigné par M. Julian et M. Tony Robert-Fleury et ne songeait qu'à la rue de la Paix. Ce qui nous agace. Nous voudrions demander à cette fille ardente de ne pas jouer à la fausse mondaine, coquette et superficielle, comme elle le fait. Mais nous avons tort. Marie, c'était l'étrangère, qui interroge le premier venu, dans un salon, sur un bon faiseur. Elle avait couru passage des Panoramas. Comme élève même, sa peinture est banale. Sans doute, se fût-elle affranchie avec la santé et le temps. Qui sait?

Alentour de cette chapelle, dont la vitre ouverte laisse passer l'humide fraîcheur de l'automne, défilent des deuils raisonnables, des dames vêtues de noir ou de gris, qui portent dans le creux du coude gauche le pot de chrysanthèmes réglementaire. Et je songe à la fureur de vivre de notre jeune Russe, à ses soleils matinaux de Nice.

Des « embellisseurs » médiocres ont élevé sur la Promenade des Anglais quantité de fontaines sèches dans des plates-bandes ravagées. Un souvenir à celle qui a laissé tant de pages sur son enfance à Nice eût témoigné de plus d'intelligence et d'un sens plus réel de l'opportunité de la part d'une municipalité, soumise avant tout au régime périmé du Carnaval et à celui des jeux. Pourtant Nice compte des Bashkirtseffisants

qui brûlent de passion rayonnante : M. Georges Avril, en particulier. Il est vrai qu'on ne sait à quel gâte-terre-glaise régional cette statue serait commandée!

Sur l'autel même, dans la chapelle du cimetière de Passy, un très mauvais buste de Marie, en terre cuite, semble le fruit de quelques séances accordées à une camarade sans avenir. Beaucoup de bougies blanches, dans des candélabres vert-de-grisés. Au mur, une grande photographie, une ou deux études, peu marquantes. Près de l'autel, un de ces sièges sans bras, d'un ton « bouché », capitonné, qui appartenait peut-être à la chambre ou à l'atelier de la Russe. Aucune majesté, aucune atmosphère de recueillement en ce lieu, point d'infini, mais le désordre même, prolongé, de celle qui écrivit ce journal fameux, qui voulut y peindre, à notre intention, son âpre désir de la gloire, son brutal amour de la vie, de la richesse et du monde.

... Et qui n'était point si riche qu'elle l'écrivait, ni si assoiffée d'amour et de gloire. Peut-être, tout simplement, alors qu'elle courait après les succès d'une *Seconde médaille*, au Salon possédait-elle un éclair de romancier de génie. Mais elle se faisait illusion sur elle-même : se flattant d'être l'émule d'un Bastien-Lepage, elle aurait pu devenir la sœur de Dostoïewski.

***

Pendant les répétitions de « Sapho », au théatre Sarah-Bernhardt. — Les salles de théâtres gardent dans leurs ténèbres, au cours des répétitions, des foules sans visage et sans voix. Il semble que des masses soient demeurées là, compactes et dispersées, dont rien ne balaiera les fluides répandus. Le théâtre Sarah-Bernhardt déborde de ces atomes qu'un plumeau de nettoyeur ne saurait anéantir. Les échos d'une voix qui martelait les mots, une voix qui avait l'air d'épeler son cœur, y demeurent.

Sur la scène, dans un vert décor de printemps impressionniste, de nombreux figurants, intelligemment manœuvrés par M. Lucien Rozenberg, répètent l'acte du déjeuner chez Cabassud, à Ville-d'Avray, dans *Sapho*.

Madame Alphonse Daudet, en costume d'automne et de voyage, suit avec intérêt la manœuvre de cette nuée de figurants, tandis que je l'interroge sur Jane Hading, qui créa le rôle.

Elle était d'une grande beauté, mais son mari, le directeur du Gymnase, Koning, la traitait grossièrement.

— Qu'elle est bête! — s'écriait-il à tout propos.

— Ce qui me gênait beaucoup, car elle était si belle, — dit madame Daudet, dont la voix légère se perd comme un souvenir fugitif dans le bruit de la répétition.

Les théâtres possédaient autrefois leurs figurants attitrés. La crise que subit le théâtre — et qui avait précédé la *Crise* générale — ne permet plus l'entretien de ces petites gens modestes, consciencieux, et qui terminaient dans des rôles quasi muets et anonymes, des carrières qui avaient effleuré le succès, mais qui eussent sombré dans la plus grande misère, sans ce vague emploi de figurant. C'est de la figuration que se détachait aussi, parfois, quelque nouvelle venue qui allait devenir une étoile.

Aujourd'hui, est figurant qui veut, qui se présente. Le choix n'est que trop facile. Le chômage sévit partout. Et ce qui me frappe, c'est que j'avais vu se presser les mêmes malheureux êtres sans ressources, à Berlin, aux studios de Babelsberg, voilà trois ans, avant la victoire des hitlériens.

Rien de plus disparate, à cette répétition, que ces figurants parmi lesquels se trouvent des musiciens, des danseurs, des demoiselles de classes différentes, des employés. La vraisemblance ne doit qu'y gagner car le public a toujours médit de ces figurants de métier qui offraient tous les tics professionnels et avançaient... comme un seul homme.

Ce déjeuner de *Sapho*, à Ville-d'Avray, vers 1882, M. Lucien Daudet aurait voulu qu'il évoquât presque scrupuleusement le Renoir du *Bal du Moulin de la Galette*, que toute notre jeunesse connut et admira au Musée du Luxembourg et qui est au Louvre aujourd'hui. Renoir, je ne sais comment, nous amène à parler de Zola, madame Alphonse Daudet et moi, sur nos chaises, voisines et vacillantes, devant l'abîme que la salle

obscure du Théâtre Sarah-Bernhardt ouvre au delà de la rampe, d'ailleurs non allumée.

Zola et les soirées de monsieur et madame Charpentier, auxquelles madame Zola paraissait avec des bagues neuves, de grosses bagues que lui offrait son mari, — qui avait porté les mêmes à sa maîtresse, dans l'après-midi!... Les mains de madame Zola révélaient les années dures, le ménage fait avec courage, chaque matin, la cuisine. Les bagues ne leur allaient pas! — mais, si brave femme. Et se doutant bien que ces bagues... Enfin!

Le salon de l'éditeur Charpentier, il y a cinquante ans : quel journal un familier aurait pu tenir de ces soirées!

Oh! madame Charpentier voulait recevoir tous ceux dont on parlait... C'était sa manie... Rochefort avait-il publié un article qui soulevait l'opinion, aussitôt, on invitait Rochefort!

« C'est chez madame Charpentier que j'ai vu Thérésa pour la première fois. Mon Dieu, qu'elle était laide et vulgaire! dit madame Daudet, avec un joli geste de main. Et quelles inepties elle chantait! Et une chanson atroce, dans laquelle elle jouait l'ivresse. J'étais toute jeune femme... Oh! non, je n'aimais pas ça! »

Mais le mouvement de la répétition interrompt ces souvenirs, qui datent à peu près du même temps que ces costumes de *Sapho* et qui leur restituent presque leur atmosphère. Nous prenons toujours un plaisir indéfinissable à écouter parler ceux qui, nous ayant devancés, ajoutent à tout ce que nous finissons par connaître, aimer et nous persuader d'avoir combattu ou souffert, des détails ou des touches d'une excessive vivacité.

***

Le surlendemain soir, je retournai au Théâtre Sarah-Bernhardt.

Ainsi qu'il arrive presque toujours pendant ces répétitions, la mise en scène déconcerte par la rapidité avec laquelle elle évolue. Les frères Isola, dont on pourrait commémorer bientôt le cinquantenaire de théâtre, sont dans la salle, grisonnants, mais toujours jeunes, toujours frères et toujours Isola.

A Paris, le théâtre a reçu de tels coups qu'il faut reconnaître l'utilité de ces hommes qui ont été aventureux, mais raisonnables, courageux, attachés à leurs entreprises, et qui, au théâtre Mogador comme aux Variétés, au Théâtre Sarah-Bernhardt, et, sans doute, ailleurs, permettent tout de même encore à des spectacles d'exister, à des artistes de vivre. Paris, qui était la capitale de la mode et du théâtre, ne compterait bientôt plus que des cinémas, lesquels d'ailleurs offrent les films aux Parisiens plusieurs mois après que l'étranger les a jugés et déjà presque oubliés!

Nous pénétrons dans la loge de Sarah Bernhardt, où nous sommes venus un soir, pour la première fois, en compagnie de M. Henri Lavedan, lors des représentations de *Varennes*, le drame historique auquel M. G. Lenôtre avait collaboré.

Au milieu de sept photographes, d'appareils et de réflecteurs cruellement braqués sur elle presque à bout portant, Cécile Sorel habillée dans la manière 1882, avec un goût inimitable, par Drian, flanquée d'habilleuses, de femmes de chambre, de costumières, de modistes, — un blanc de poulet reste sur une assiette, parmi les flacons et les pots de rouge.

Le visage est déjà préparé pour la rampe, les paupières d'un bleu de cobalt, frangées de faux-cils recourbés, dans un maquillage presque insoupçonnable de près et qu'un spécialiste, fameux au cinéma et qui ressemble à un ancien ténor, au temps de Gailhard, est venu faire pour elle, tout exprès. La camarade fidèle, l'amie des années de pensionnaire et de sociétaire au Théâtre Français, mademoiselle Marie Leconte, regarde avec admiration la Sapho de demain, celle pour qui Alphonse Daudet semble avoir écrit le rôle, avec une prescience curieuse.

Une dame vêtue de noir, que Sorel n'a même pas aperçue au cœur de sa meute de photographes et d'habilleuses, un carnet à la main, une dame envoyée par le directeur de *Vu*, M. Lucien Vogel, note tout ce qui est dit par la comédienne, au hasard des petits faits qui s'enchaînent pour *Vu*. Je crains que l'enregistrement de la dame cachée, même fidèle, ne traduise pas (il n'est pas question des mots) l'extraordinaire vivacité des réflexes et tout ce qui paraît continûment en éclairs de bon sens, de compréhension, de coquetterie, d'en-

thousiasme, de gaminerie, de confiance en soi, de camaraderie naturelle avec tous ceux qui collaborent à l'effort de cette femme d'une personnalité si marquée.

Une modiste en renom, madame Agnès, une de ces artisanes qui, elles aussi, continuent des traditions qui remontent loin et ne se perdent quand même pas, et qui sont vaillantes et qui, tout en chiffonnant la coiffe d'un chapeau, pensent à une dure échéance en même temps qu'à un beau tableau et qui sont, au milieu de leur personnel, comme la reine dans sa ruche, madame Agnès me dit, en regardant l'une de ses premières, en train de placer des plumes noires sur le chapeau que renvoient cinq glaces opposées :

— Ah! monsieur, lorsqu'on travaille pour une femme qui a ce courage, ce goût, cette vitalité, comment ne pas faire tout ce que l'on peut? On ne regarde ni à son temps ni à sa peine, je vous assure!

Son sourire paisible exprimait cette jolie fierté qui semble le privilège de tant de travailleuses parisiennes qui, dans leur sphère, ont « bien mérité » de la Capitale, pour ce qu'elles y maintiennent encore, au bord de l'abîme créé par la politique de partis, d'animation, de goût — et pour le travail qu'elles fournissent à leurs pareilles.

A onze heures moins un quart, la répétition n'était pas encore commencée. Toutes ces femmes besognaient depuis le matin. A l'avant de la légion des photographes, leurs instruments et leurs clartés à la main, l'une d'elles encore opérait, grande, active, décidée.

Je me demandais si ces journalistes, couturières, modistes, photographes, tant de femmes laborieuses, n'avaient pas remplacé beaucoup de petits hommes et je me perdais en conjectures sur ce qu'ils sont devenus.

Dans cette loge, où flotte encore l'ombre d'une juive de génie. — Sarah — qui a longtemps remué bien des énergies, porté bien des fardeaux et qui, à l'extrémité d'une carrière prodigieuse, montrait sous les coups qui la frappaient un sourire étrangement traversé de volonté, de reconnaissance pour le passé et de mélancolie pour le lendemain, une autre énergie se pro-

digue aujourd'hui, une autre femme agit à son tour, Sorel.

Lorsqu'on parle d'elle, il semble que l'on voudrait lui garder, en dépit d'un mariage qui fut retentissant, — en dépit de tout, — cette appellation de *Mademoiselle* que l'usage rendit inséparable de son nom. *Mademoiselle Sorel*, les historiographes ne la désigneront pas autrement. Ainsi précédé, ce nom s'enveloppe de ce frémissement d'étoffes soyeuses, de ce sourire dont l'arc ne voulut point se détendre, de ce luxe d'un goût sûr, mais qui faisait tapage et de ce sens de la publicité dont je ne sais quel ange protecteur ou quel journaliste de choix lui communiqua la frénésie dans sa grande jeunesse.

Mademoiselle Sorel eût dirigé n'importe quelle entreprise. C'est une femme d'action. Derrière ce gracieux balancement de tête, ce corps qui se maintient en constante harmonie, s'échafaudent des plans très simples, parfois rigoureusement tracés, parfois peu marqués, mais qu'elle corrige incessamment. Je l'ai observée parlant aux gens les plus différents. les grands et les humbles, et je ne pense pas lui avoir vu commettre d'irréparable erreur. Elle se meut avec la même aisance, partout.

Sa personnalité la porte, l'entraîne, la fait s'asseoir, s'étendre, se lever, avec tant d'à-propos, de vivacité, elle met tant d'éclat dans un repas, elle dépense sa vie si constamment et avec tant de prodigalité, que l'on se demande si cette femme, qui a joué la comédie au Théâtre-Français si durablement et promené tant de rôles connus à travers l'Europe et jusqu'en Amérique, n'est pas en réalité moins étonnante, lorsqu'il lui faut plier cette personnalité à celle d'un personnage inventé, dont elle cherche les contours et auquel elle substitue finalement les siens, dans l'impossibilité où la nature l'a placée de céder le pas à une autre, même pour un soir, au feu des rampes.

La jeunesse, qu'elle s'est attachée par des liens qui semblent invincibles et toujours renouvelés, ne cesse pas, depuis vingt ans, de lui être fidèle. C'est un spectacle rare que d'assister à une réunion qu'elle agrémente de ses aperçus pittoresques, de ses évocations colorées et si souvent comiques, où elle prodigue des trésors de sagesse, d'expérience et de souriante philosophie.

Les hommes la trouvent alors la plus jeune et la plus

vivante, la plus rayonnante de la société. Quel succès elle eût connu au XVIIIe siècle! Quel salon elle aurait eu et quels adorateurs!

Mademoiselle Sorel s'est trompée de siècle, ou, peut-être, n'a-t-elle été déléguée par le XVIIIe au nôtre que pour nous donner le regret de ce qui n'est plus. C'est la femme des petits soupers, des abbés galants, des palais de marbre rose, des lustres, du champagne et de la tasse de café. Adolescente, elle eût posé pour Watteau et, plus tard, Hubert Robert l'eût peinte, chez madame Geoffrin, toujours élancée et brillante, comme l'un de ses jets d'eau, sur un ciel rose.

L'autre après-midi, assise auprès de madame Alphonse Daudet, elle suivait pendant la répétition, les figurants de cet acte qui se joue à Ville-d'Avray dans un restaurant de plein vent, puis bondissant sur le plateau elle venait esquisser la scène finale, si émouvante parmi tant d'autres dans cette pièce qui n'a pas moins de raison de toucher indéfiniment le public que *la Dame aux Camélias*, qui l'avait de longtemps précédée.

A l'instant où les sentiments et la grande jeunesse commencent à ne plus cheminer sur le même sentier, toutes les comédiennes souhaitent ce rôle que Sarah elle-même interpréta en Amérique, avec M. Decœur qui jouait alors Jean Gaussin et qui fait ce soir un sexagénaire, Caoudal... Berthe Bady devait reprendre ce rôle, mais elle mourut deux mois avant.

— Même une femme « rigolo », comme dit mademoiselle Sorel, pourrait le jouer. Jeanne Cheirel, il y a vingt ans, lui eût peut-être donné un tour imprévu. C'est un rôle qui permet, en tous cas, à des artistes de grand tempérament et de beaucoup de qualités d'y repasser toutes leurs gammes.

***

Devant la porte du Louvre, fermée. — Les musées, qui sont aussi des cimetières, parfois rayonnants, devraient être ouverts au public le jour de la Toussaint.

Qu'ils soient fermés chaque lundi, c'est bien compréhensible, mais ils ne devraient pas l'être un jour de fête, à la mauvaise saison.

Je vois plusieurs taxis s'arrêter devant l'entrée du Louvre, puis repartir en emmenant leurs visiteurs déçus, tandis que des piétons s'en retournent également, tête basse.

La lettre d'un ami étranger qui se trouve en ce moment à la conférence de Madrid, à laquelle prennent part cinquante conservateurs des musées d'Europe et d'Amérique, m'avait conduit dans la cour du Carrousel, pour y revoir, entre deux séjours en Italie, ces récents aménagements du rez-de-chaussée dont on n'a point suffisamment dit l'intelligent effort et la réussite. Ils font le plus grand honneur au Louvre dont les trésors sombraient dans les ténèbres et cette poussière de néant que dès la jeunesse l'homme doit combattre à toute heure de sa vie.

Mais il faut étendre ces travaux, dorénavant, aux salles de peintures qui puent le vieux et, dans leur profusion désordonnée, ne permettent plus d'apprécier les toiles comme le souhaiteraient des visiteurs qui ne sont pas uniquement des badauds désemparés.

Quelles belles salles d'exposition on pourrait sans doute créer, modérément élevées, dans l'immense galerie du bord de l'eau, en la séparant en deux dans sa hauteur et sur toute sa longueur, depuis le Salon Carré jusqu'à la salle Van Dyck, qui précède celle des Rubens de Marie de Médicis!

Les travaux semblent considérables. Mais peut-être le seraient-ils moins qu'on ne le pense. Que d'espace gagné, alors que tant de place est perdue!

Notre temps d'abondante clarté pourrait enfin créer là des salles sans ornements, munies de la lumière électrique et d'éclairages indirects.

J'aurais aimé parcourir aujourd'hui ces salles vétustes, inadaptées et familières, pour réaliser en esprit ces transformations qui ne coûtent rien et d'où sortent parfois des conceptions, enfin adaptées au temps et aux choses.

Les anciennes écuries de l'Empereur sont devenues, ces derniers mois et avec quel bonheur, musée de sculpture des XIVe, XVe, XVIe siècles; pourquoi d'anciennes galeries destinées à des pompes qui ne revivront plus, en tout cas qui ne revivront plus au Louvre même, ne se transformeraient-elles pas en

salles aménagées, enfin, dans le seul but de montrer parfaitement les tableaux?

Lorsqu'on parle de *montrer des tableaux*, il ne s'agit pas d'en accrocher tant qu'on peut, sur des espaces non limités et sans rapport avec leurs dimensions :

Mettre en valeur doit être le souci de ceux qui ont la garde, la « conservation » d'un musée. Le Louvre n'a jamais cessé de subir des transformations; ne serait-il pas mieux adapté à ses buts, si l'on supprimait cette vaine et quasi-obscure galerie pour en faire, sur deux étages, une série de salles appropriées à leurs besoins?

Le fer et le ciment permettent ces aménagements, jadis impossibles. Pour créer une salle du trône ou se donner une chambre à coucher d'apparat, que d'anciennes pièces, que de galeries, le roi Louis XIV ou Napoléon n'ont-ils pas fait transformer!

Ce dont il faut bien se persuader, avant tout, c'est qu'une pareille galerie dans son état présent, est inarrangeable. Jamais les tableaux ne s'y trouveront mis en valeur. N'importe quelles cloisons perpendiculaires feraient toujours paraître le plafond plus élevé encore. La lumière qui tombe de si haut par des vitrages poussiéreux est sinistre, même au printemps.

Nous nous sommes brusquement aperçus, depuis deux ou trois ans, que Paris et la France n'étaient plus visités par les étrangers, ceux qui dépensent et qui animent de leur course toujours renouvelée les grandes pistes du monde ou les pèlerinages des capitales.

Si quelque Parisien influent s'avisait d'entrer au Musée du Louvre et de parcourir cette galerie du bord de l'eau qui renferme à la suite, sans transition, les écoles étrangères : Italiennes (Venise, Rome, Florence, etc...), Espagnole, Anglaise, Hollandaise, Flamande, de Mantegna à Rembrandt, sur deux grandes lignes parallèles interminables, — il comprendrait pourquoi nos salles sont quasi-désertes.

Les hommes au pouvoir, préoccupés de plaire à des partis, à des électeurs ignorants et dopés, ont préféré croire, — d'après qui? hélas! — que les étrangers ne venaient à Paris que

pour les boîtes de nuit. Ils ont tout toléré dans ce genre. Ils n'ont pas un instant réfléchi que ces clientèles dégradées ne représentaient ni la véritable Amérique du Nord ou du Sud, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni l'Allemagne, ni la Scandinavie, ni l'évolution de salubrité morale qui se préparait dans le monde, mais un magma de nouveaux riches ou de petits engraissés, pressés de jouir, sans culture, sans idéal, sans désir de rien rencontrer en voyage, que de bestial et de violent.

Nous avons mis un droit d'entrée dans nos musées, mais nous n'avons pas accordé tous les crédits nécessaires pour les placer en état d'égalité avec ceux de Rome, de Londres, de New-York et de partout. Nous avons perdu un temps considérable.

Le jour vint où la crise, qui est, sans doute, moins une *crise* que le retour à un état normal, fit rester chez eux ces voyageurs indignes de voyager, incapables de rien retirer d'un séjour à Paris que le souvenir du *French cancan* ou de distractions pires, toutes, d'ailleurs, presque exclusivement russes, hawaïennes, exotiques ou commanditées par quelque Stavisky et autres *capitalistes* de choix.

Dans le travail (décourageant) de redressement moral qui semble entrepris, la remise en état du Louvre, sa transformation, son adaptation aux nécessités présentes, s'imposent. Le nouvel aménagement de cette étroite, trop haute et trop longue galerie du bord de l'eau est une nécessité nationale.

Quelle réponse ferait un ministre du Commerce, de l'Intérieur ou des Beaux-Arts à une question de ce genre :

— Existe-t-il pour les visiteurs étrangers la véritable richesse de la France en dehors de ses beautés naturelles et de ses trésors artistiques?

Les étrangers nous boudent, c'est certain. *Plus d'Américains ont traversé l'Atlantique, cependant, cette année, qu'il n'en était venu en Europe l'année précédente.* Mais d'Amérique, ils sont dirigés vers l'Italie, vers l'Angleterre et vers l'Allemagne *par des agences où la propagande est admirablement préparée.*

Ne parlons pas de ce que fait à l'étranger notre propagande, qui n'expédie presque exclusivement, et à la dernière extrémité, que des intermédiaires, des courtiers, des bavards et des cuistres que la métropole désespère d'employer à bien.

Il faut moderniser les musées, y attirer le plus de visiteurs possible. Les spectacles sportifs sont nécessaires, mais il est des jours et des heures où les sports ne sauraient être pratiqués. Et combien les « sportifs » eux-mêmes goûteraient mieux les sports, s'ils avaient acquis, à la fréquentation de l'art, qui est un frère pensif du sport, des connaissances qui leur permettraient de faire des comparaisons et d'établir entre le passé et le présent des parallèles.

Et puis rien n'est si déplorable que la spécialisation. Pourquoi les artistes seraient-ils inaptes aux *sports* et pourquoi les sportifs perdraient-ils à s'entraîner intelligemment dans les domaines illimités de l'art?

***

Différentes manières de se montrer « moderne », chez soi. — La veuve de Ruhlmann, l'un des décorateurs qui apportèrent à l'Exposition de 1925 une collaboration éclatante, a réuni au Musée des Arts Décoratifs un ensemble de l'œuvre de son mari. Cet homme à idées neuves savait adapter à des temps nouveaux des agencements que l'on croit imposés par les besoins de la vie contemporaine, mais qui ne sont, en réalité, que les manifestations de l'éternel besoin de renouvellement.

Certaines chaises de l'époque Louis XVI, peintes en gris, au siège recouvert de cuir, certaines autres de la Restauration, en acajou, représentent bien tout ce qui nous est nécessaire, dans une salle à manger. Ce que l'on fait d'autre n'est pas meilleur et n'est même bien souvent que pire. Mais il est admis que l'esprit *exige* des transformations, et puisque l'homme ne saurait se copier lui-même indéfiniment, c'est là que se trouve l'une des marques de son génie. Même lorsque la main est servile, le cerveau l'entraîne et la contraint d'innover.

Ruhlmann ne s'est jamais laissé longtemps distraire par l'ornement, qui perd si souvent, qui vieillit prématurément et gâte toujours, en résumé, des ouvrages sur lesquels des hommes de métier s'appliquèrent.

En parcourant la sélection des meubles qui évoquent cette brève et brillante carrière, nous nous apercevons que lorsque

Ruhlmann place quelque rare motif, ivoire, bronze, passementerie, notre œil le corrige et en supprime déjà, tout de suite, une part.

Il fut un ébéniste, un décorateur pour homme d'action. Ceux qu'il installe montent tôt le matin dans leur auto et ne perdent pas leur temps à musarder chez eux.

Pour essayer de juger d'une œuvre, il faut s'efforcer de la considérer, autant que possible, comme si quelques lustres avaient passé, déjà.

Ce que l'on constatera plus tard, dans un ensemble de ces meubles, qui ont leur élégance, c'est qu'ils trahissent des gens pressés, pratiques, contraints à ne pas gaspiller les heures, et auxquels leur famille n'avait rien légué.

Dans ces luxueux et mélancoliques intérieurs de *self made man*, je ne saurais imaginer quelque souvenir d'un temps plus ancien, au voisinage de ces secrétaires en loupe d'amboine, de ces vastes bureaux, de ces meubles de salle à manger.

Ruhlmann supprime tout souvenir de leur passé à ces gens pour lesquels il crée un intérieur nouveau. Mais, s'il leur permet de travailler aisément, il leur retire à peu près toute possibilité de céder à quelque volupté. Les Anglais même avaient créé, avant tout ceci, des canapés et des fauteuils d'une grande simplicité, pouvant prendre leur place dans le cabinet de travail d'un industriel ou d'un financier, mais dans lesquels il n'était défendu ni de penser ni de dormir. Avec Ruhlmann, c'est une possibilité qu'il faut bannir.

On ne peut dormir — rêver, peut-être — que dans un des lits qu'il destine aux chambres à coucher, vastes, rectangulaires, assez bas, mais qui n'évoquent point les douceurs du sommeil, pas plus que les sièges de la salle à manger ne font penser qu'on y veuille prolonger le repas, au delà d'un temps fixé.

Et, cependant, Ruhlmann semble bien avoir été le meilleur adaptateur de ce qui pouvait être créé pour sortir, grâce à des lignes simples et harmonieuses, d'une décadence qui remontait loin et nous arracher aux influences munichoises qui ont, avant la guerre, pendant dix ans exercé sur l'art français leur regrettable poids.

Je sors de cette belle exposition convaincu, plus que jamais, que les gens pour lesquels travaille le décorateur, doivent collaborer avec lui. S'ils n'ont imposé les tons des étoffes, s'ils n'ont point mêlé au plus moderne des arrangements une préférence — leur maison sera muette, leur chambre emplie du silence des déserts, et leur couche froide à jamais.

***

Au temps du théâtre : Jeanne Cheirel, Desclauzas, Juliette Darcourt. — La carrière de Cheirel, c'est toute une exposition de portraits de caractère. Je me souviens comme Anna de Noailles l'aimait dans une opérette de Maurice Yvain, qu'elle alla voir plusieurs fois, *Ta bouche*, la plus réussie et la mieux jouée qui fut donnée à Paris, de longtemps.

Quand on a des sens, et... j'en ai beaucoup! chantait Cheirel...

Elle était la demi-douairière courant des aventures sous un nom respectable; la femme entre deux âges qui se promène avec un trop grand fils et un trop jeune amant. C'était la bourgeoise gourmande qui se réfugie, le matin, au fond d'un lit solitaire, dans les délices de son petit café au lait. C'était la provinciale, brusquement dégourdie (et même un peu trop vite!) et qui s'effare, trop tard, des conséquences d'une... curiosité qui semblerait à d'autres sans conséquences.

Nous revoyons, avec elle, la bonne vivante aux brusques accès de tristesse et qui esquisse un sourire à travers une frange de larmes; et aussi la femme jalouse, la despote en jupons, qui soupçonne un mari de tout repos, d'aventures dont elle ne dédaignerait point de devenir l'héroïne.

Jeanne Cheirel était de ces comédiennes dont on dira toujours, lorsqu'elles disparaissent, qu'elles furent « l'une des dernières, qui... ».

Une énergie rare dans la faiblesse, ce qu'on appelle du cran, faisait passer soudain, à travers une de ces répliques, un de ces sombres éclats qui environnent les volcans domestiques.

Elle n'a pas rempli toute sa destinée, — pas plus qu'une autre de ses contemporaines, que la Comédie-Française n'a

jamais su employer et qui avait à l'Odéon, sous la direction d'Antoine, merveilleusement interprété le rôle d'Elmire dans *Tartuffe* : madame Dux. Cheirel pouvait interpréter Molière et Meilhac, Labiche, et même la duchesse de Réville, après Blanche Pierson, dans *le Monde où l'on s'ennuie*. Elle était d'une famille de comédiens, ce qui est toujours bon. Elle était timide, pourtant, un peu bourgeoise, un peu bohême, elle n'avait jamais pu se débarrasser du trac. On lui connaissait ce qu'on appelle des coups de tête, et elle aimait la bonne chère.

Elle va manquer au théâtre, qui compte encore beaucoup de comédiens, mais de moins en moins de personnalités — comme partout!

Une actrice appelée Desclauzas, que je n'ai dû voir que deux ou trois fois, jouait, elle aussi, les belles-mères gourmandes ayant folâtré. Elle mangeait en scène un sorbet, avec une gloutonnerie joyeuse et parlait face au public. Les cheveux rouges, car, alors, il n'était que le henné pour ces tempes grisonnantes, elle m'a laissé un souvenir pareil à celui de certains portraits dans les musées, si marqué dans la mémoire que je me suis surpris, bien longtemps après, à dire devant quelques dames mûres, encombrantes, spirituelles et joyeuses : « C'est une Desclauzas! »

Un peu plus tard, dans la minceur et avec des grimaces fugitives prises sur le vif, une femme qui avait été, paraît-il, fort jolie et fort courtisée, Juliette Darcourt, tenait cet emploi, avec un air plus évaporé et des manières moins bourgeoises que Cheirel. Henry Bataille ou Flers et Caillavet en firent quelque duchesse. Elle avait gardé la finesse des demoiselles qui ont fréquenté des hommes d'une certaine qualité, et qui ont été appelées par eux à connaître les petits secrets et les façons d'une élite qui leur demeure fermée.

Autour de ces femmes, le théâtre cessait d'être un métier. Elles transportaient avec elles leur mirage. Mais la scène n'est pas seule à se trouver désormais appauvrie de ces personnages particuliers qui tranchaient sur le commun. De quelque côté qu'on le considère, le théâtre du monde n'a pas moins perdu. Que de personnages nous avons pu connaître, dont nous chercherions en vain l'équivalent parmi nous. Il semble qu'une

impérieuse nécessité, dont l'urgence nous échappe, contraigne hommes et femmes à se ressembler, non seulement au même âge ou dans la même condition, mais de tout âge et de situations éloignées. A soixante ans, ils sont vêtus comme à vingt, les hommes affectent de ne s'habiller que de vestons, même celui du soir qui porte un nom anglais.

Quant aux femmes, on les voit demi-nues et couvertes de diamants à une première de cinéma, mais le reste du temps elles s'habillent pour déjeuner, goûter, expédier quelque visite, comme en voyage, — ce qui est un programme pour sédentaires.

Quand on a des sens, et... j'en ai beaucoup! chantait avec sécurité la brave Cheirel, dans *Ta Bouche!* Elle y détaillait aussi quelques couplets marqués par M. Willemetz de toute la grâce piquante qu'il sait prodiguer à ses refrains : *De mon temps*!

De son temps, Jeanne Cheirel était bien, en effet, de son temps, mais peut-être était-elle bien davantage encore de tous les temps, ce qui est l'une des preuves les plus certaines du talent, car ce qui n'est trop strictement que d'un temps, d'une saison, demeure sans prolongation dans les mœurs et ne saurait exercer de durable empire sur les hommes.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

De nombreux sujets de perplexité ont continué d'inquiéter la Bourse. La crise ministérielle; les mesures motivées par le prochain plébiscite de la Sarre; le succès, d'une ampleur inattendue, des travaillistes aux élections municipales anglaises, susceptible d'influencer l'orientation de la politique extérieure britannique; l'incertitude prolongée résultant de la politique monétaire des nations anglo-saxonnes; les diverses manifestations d'un grave malaise, depuis longtemps pressenti chez plusieurs intermédiaires officiels du marché, tout cela a aggravé le pessimisme de la Bourse.

Celui-ci devait se développer avec d'autant plus de facilité que, durant cette mauvaise période que nous traversons, rien de favorable n'est venu pour tenter de le contre-balancer. Il a pu ainsi produire de sérieux ravages dans la cote des valeurs. On doit se féliciter qu'il n'en ait pas fait davantage. En effet, si la spéculation à découvert ne s'est point fait faute d'exploiter cette situation désastreuse, elle n'a eu heureusement ni l'envergure, ni la qualité, ni les moyens qui eussent pu lui permettre de pousser ses avantages à fond.

C'est bien, ainsi, la première fois que nous avons à nous féliciter de voir la Bourse pratiquement désertée.

La baisse des cours s'est opérée, ces temps derniers, dans une sorte de lassitude générale, de désintéressement complet. Les intermédiaires, les familiers du marché, sont unanimes à déclarer chaque jour qu'il n'y a pas d'affaires. La clientèle n'achète pas. Elle ne vend pas non plus. De fait, ce que l'on peut savoir avec quelque exactitude du mouvement des transactions en con-

firme la pénurie. Pourtant, puisque les cours baissent, il faut bien qu'il y ait des offres. Il y en a, en effet, qui proviennent d'une poussière de petits spéculateurs qui ont accoutumé de venir querir, chaque jour, à la Bourse, leur « quotidienne ».

Ceux-ci, sans disposer d'aucune influence réelle, sans posséder aucun renseignement sérieux, affichent couramment leur pessimisme en se transmettant, de l'un à l'autre, les nouvelles que souvent ils fabriquent eux-mêmes et quand ils se sont mutuellement convaincus, ils s'empressent d'appuyer leur conviction par quelques ventes à découvert. En temps normal, cette petite spéculation au jour le jour reste sans importance, noyée qu'elle est dans un large volume d'opérations. Actuellement il en va autrement parce que, seule sur le marché, elle y règne en maîtresse absolue, elle y fait la loi, et elle s'y manifeste d'autant plus présomptueuse que depuis plusieurs mois les événements n'ont cessé de la favoriser. C'est de la sorte que notre marché financier est à la merci de quelques douzaines de fantoches.

Ils ne lui veulent, d'ailleurs, aucun mal, ils en seraient bien incapables. A la moindre éclaircie à l'horizon du marché, ils se retourneront, avec autant de conviction, à la hausse, qu'ils en auront eu à la baisse.

Le repli de la Bourse, malgré son ampleur fort légitimement préoccupante, paraît donc s'exercer plus en surface qu'en profondeur. C'est ce qui autorise à penser que la Bourse se ressaisira vite, dès qu'elle éprouvera quelque soulagement du chef de la situation politique, et qu'elle aura tôt fait, alors, de corriger les injustes excès de la baisse.

A Londres, le marché financier n'a pas encore retrouvé son activité d'il y a quelques mois. Il manifeste même certaines préoccupations, ne maintenant guère sa pleine faveur qu'aux valeurs de Mines d'or.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).